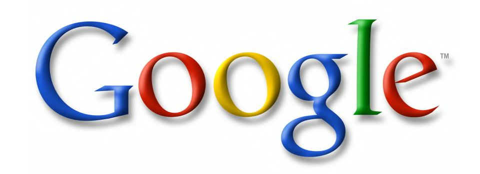



1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE
LEVI L. BARBOUR
BEQUEST



COLLECTION
COMPLETE
DES ŒUVRES
DE
J. J. ROUSSEAU,
Citoyen de Geneve.

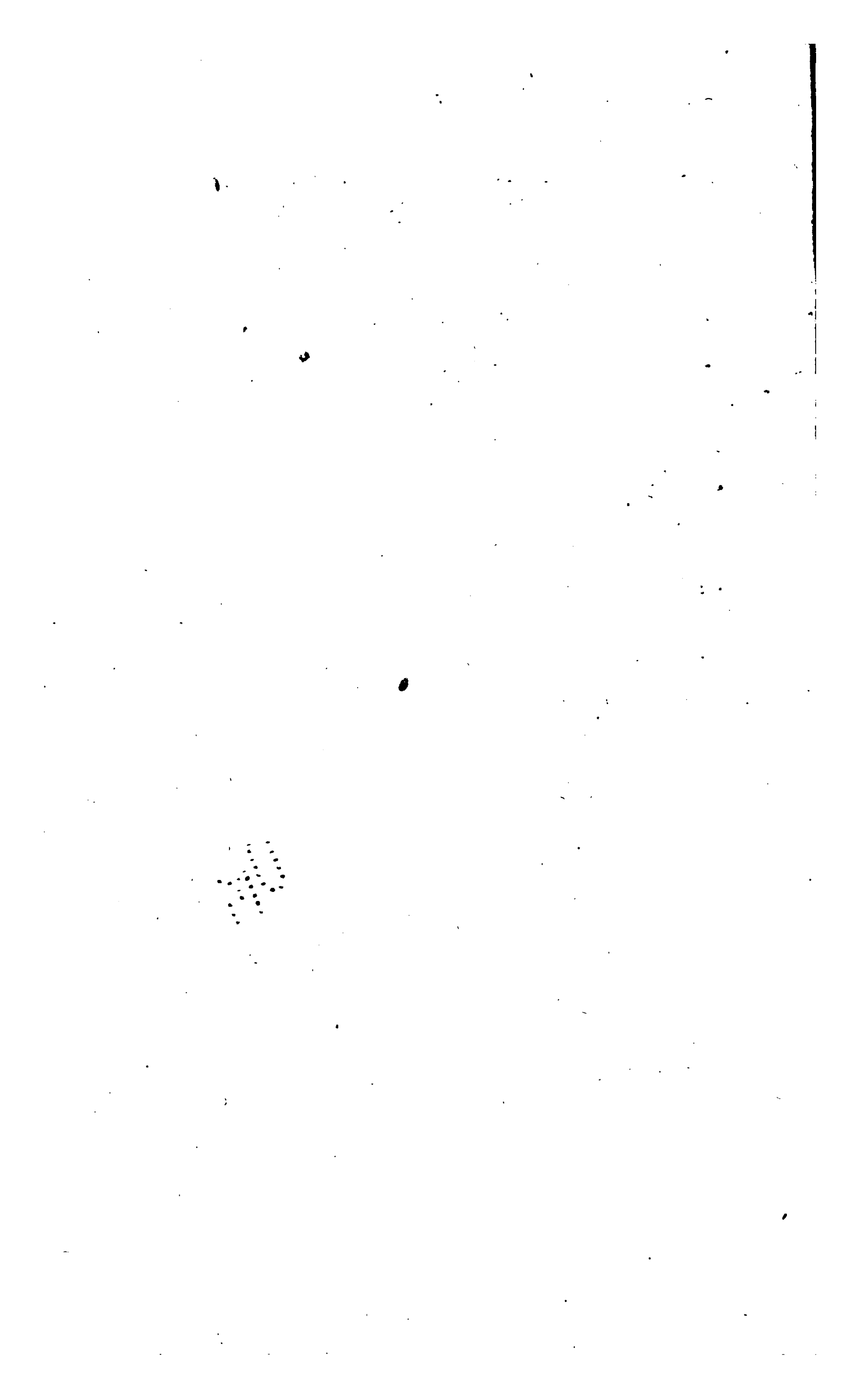
TOME SEPTIEME.

Contenant les II premiers Livres d'*Emile*, ou de l'*Education*.



A GENEVE.

M. DCC. LXXXII.



EMILE,

OU

DE L'ÉDUCATION.

PAR J. J. ROUSSEAU,

Citoyen de Geneve.

TOME PREMIER.



GENEVE.

M. DCC. LXXX.

EMILE,

OU

DE L'EDUCATION.

LIVRE PREMIER.

TOUT eſt bien, ſortant des mains de l'Auteur des choſes : tout dégénere entre les mains de l'homme. Il force une terre à nourrir les productions d'une autre, un arbre à porter les fruits d'un autre : il mêle & confond les climats, les élémens, les ſaiſons : il mutile ſon chien, ſon cheval, ſon eſclave : il bouleverſe tout, il défigure tout : il aime la difformité, les monſtres : il ne veut rien, tel que l'a fait la nature, pas même l'homme ; il le faut dreſſer pour lui, comme un cheval de manege ; il le faut contourner à ſa mode, comme un arbre de ſon jardin.

Sans cela, tout iroit plus mal encore, & notre eſpece ne veut pas être façon-

née à demi. Dans l'état où sont désormais les choses, un homme abandonné dès sa naissance à lui-même parmi les autres, seroit le plus défiguré de tous. Les préjugés, l'autorité, la nécessité, l'exemple, toutes les institutions sociales dans lesquelles nous nous trouvons submergés, étoufferoient en lui la nature, & ne mettroient rien à la place. Elle y seroit comme un arbrisseau que le hazard fait naître au milieu d'un chemin, & que les passans font bientôt périr, en le heurtant de toutes parts & le pliant dans tous les sens.

C'est à toi que je m'adresse, tendre & prévoyante mere (1), qui sçus t'écarter de la grande route, & garantir l'arbris-

(1) La premiere éducation est celle qui importe le plus; & cette premiere éducation appartient incontestablement aux femmes : si l'Auteur de la nature eût voulu qu'elle appartînt aux hommes, il leur eût donné du lait pour nourrir les enfans. Parlez donc toujours aux femmes, par préférence, dans vos Traités d'éducation ; car, outre qu'elles sont à portée d'y veiller de plus près que les hommes & qu'elles y influent toujours davantage, le succès les intéresse aussi beaucoup plus, puisque la plupart des veuves se trouvent presque à la merci de leurs enfans, & qu'alors ils leur font vivement sentir, en bien ou en mal, l'effet de la maniere dont elles les ont élevés. Les loix, toujours si occupées des biens & si peu des personnes, parce qu'elles ont pour objet la paix & non la vertu, ne donnent pas assez d'autorité aux meres. Cependant

ſeau naiſſant du choc des opinions humaines ! Cultive, arroſe la jeune plante avant qu'elle meure ; ſes fruits feront un jour tes délices. Forme de bonne heure une enceinte autour de l'ame de ton enfant : un autre en peut marquer le circuit ; mais toi ſeule y dois poſer la barriere (*).

On façonne les plantes par la culture, & les hommes par l'éducation. Si l'hom-

leur état eſt plus ſûr que celui des peres ; leurs devoirs ſont plus pénibles ; leurs ſoins importent plus au bon ordre de la famille ; généralement elles ont plus d'attachement pour les enfans. Il y a des occaſions où un fils qui manque de reſpect à ſon pere, peut, en quelque ſorte, être excuſé : mais ſi, dans quelque occaſion que ce fût, un enfant étoit aſſez dénaturé pour en manquer à ſa mere, à celle qui l'a porté dans ſon ſein, qui l'a nourri de ſon lait, qui, durant des années, s'eſt oubliée elle-même pour ne s'occuper que de lui, on devroit ſe hâter d'étouffer ce miſérable, comme un monſtre indigne de voir le jour. Les meres, dit-on, gâtent leurs enfans. En cela, ſans doute, elles ont tort ; mais moins de tort que vous, peut-être, qui les dépravez. La mere veut que ſon enfant ſoit heureux, qu'il le ſoit dès à préſent. En cela elle a raiſon : quand elle ſe trompe ſur les moyens, il faut l'éclairer. L'ambition, l'avarice, la tyrannie, la fauſſe prévoyance des peres, leur négligence, leur dure inſenſibilité, ſont cent fois plus funeſtes aux enfans, que l'aveugle tendreſſe des meres. Au reſte, il faut expliquer le ſens que je donne à ce nom de mere, & c'eſt ce qui ſera fait ci-après.

(*) On m'aſſure que M. Formey a cru que je voulois ici parler de ma mere, & qu'il l'a dit dans quelque ouvrage. C'eſt ſe moquer cruellement de M. Formey ou de moi.

me naissoit grand & fort, sa taille & sa force lui seroient inutiles jusqu'à ce qu'il eût appris à s'en servir ; elles lui seroient préjudiciables, en empêchant les autres de songer à l'assister (2) ; & abandonné à lui-même, il mourroit de misere avant d'avoir connu ses besoins. On se plaint de l'état de l'enfance ; on ne voit pas que la race humaine eût péri si l'homme n'eût commencé par être enfant.

Nous naissons foibles, nous avons besoin de forces : nous naissons dépourvus de tout, nous avons besoin d'assistance : nous naissons stupides, nous avons besoin de jugement. Tout ce que nous n'avons pas à notre naissance & dont nous avons besoin étant grands, nous est donné par l'éducation.

Cette éducation nous vient de la nature, ou des hommes, ou des choses. Le développement interne de nos facultés & de nos organes est l'éducation de la nature : l'usage qu'on nous apprend à

(2) Semblable à eux à l'extérieur, & privé de la parole, ainsi que des idées qu'elle exprime, il seroit hors d'état de leur faire entendre le besoin qu'il auroit de leurs secours, & rien en lui ne leur manifesteroit ce besoin.

faire de ce développement eſt l'éducation des hommes ; & l'acquis de notre propre expérience ſur les objets qui nous affectent, eſt l'éducation des choſes.

Chacun de nous eſt donc formé par trois ſortes de Maîtres. Le Diſciple dans lequel leurs diverſes leçons ſe contrarient eſt mal élevé, & ne ſera jamais d'accord avec lui-même : celui dans lequel elles tombent toutes ſur les mêmes points, & tendent aux mêmes fins, va ſeul à ſon but & vit conſéquemment. Celui-là ſeul eſt bien élevé.

Or, de ces trois éducations différentes, celle de la nature ne dépend point de nous ; celle des choſes n'en dépend qu'à certains égards ; celle des hommes eſt la ſeule dont nous ſoyons vraiment les maîtres ; encore ne le ſommes-nous que par ſuppoſition : car qui eſt-ce qui peut eſpérer de diriger entierement les diſcours & les actions de tous ceux qui environnent un enfant ?

Sitôt donc que l'éducation eſt un art, il eſt preſque impoſſible qu'elle réuſſiſſe, puiſque le concours néceſſaire à ſon ſuccès ne dépend de perſonne. Tout ce

qu'on peut faire à force de soins est d'approcher plus ou moins du but, mais il faut du bonheur pour l'atteindre.

Quel est ce but? c'est celui même de la nature; cela vient d'être prouvé. Puisque le concours des trois éducations est nécessaire à leur perfection, c'est sur celle à laquelle nous ne pouvons rien qu'il faut diriger les deux autres. Mais peut-être ce mot de nature a-t-il un sens trop vague : il faut tâcher ici de le fixer.

La nature, nous dit-on, n'est que l'habitude (*). Que signifie cela? N'y a-t-il pas des habitudes qu'on ne contracte que par force & qui n'étouffent jamais la nature? Telle est, par exemple, l'habitude des plantes dont on gêne la direction verticale. La plante mise en liberté garde l'inclinaison qu'on l'a forcée à prendre : mais la seve n'a point changé pour cela sa direction primitive, & si la plante

(*) M. Formey nous assure qu'on ne dit pas précisément cela. Cela me paroit pourtant très précisément dit dans ce vers auquel je me proposois de répondre.

La nature, crois-moi, n'est rien que l'habitude.

M. Formey, qui ne veut pas enorgueillir ses semblables, nous donne modestement la mesure de sa cervelle pour celle de l'entendement humain.

continue à végéter, son prolongement redevient vertical. Il en est de même des inclinations des hommes. Tant qu'on reste dans le même état, on peut garder celles qui résultent de l'habitude & qui nous sont le moins naturelles; mais sitôt que la situation change, l'habitude cesse & le naturel revient. L'éducation n'est certainement qu'une habitude. Or n'y a-t-il pas des gens qui oublient & perdent leur éducation? d'autres qui la gardent? d'où vient cette différence? S'il faut borner le nom de nature aux habitudes conformes à la nature, on peut s'épargner ce galimathias.

Nous naissons sensibles, & dès notre naissance nous sommes affectés de diverses manieres par les objets qui nous environnent. Sitôt que nous avons, pour ainsi dire, la conscience de nos sensations, nous sommes disposés à rechercher ou à fuir les objets qui les produisent, d'abord selon qu'elles nous sont agréables ou déplaisantes, puis selon la convenance ou disconvenance que nous trouvons entre nous & ces objets, & enfin selon les jugemens que nous en portons sur l'idée de bon-

heur ou de perfection que la raison nous donne. Ces dispositions s'étendent & s'affermissent à mesure que nous devenons plus sensibles & plus éclairés : mais, contraintes par nos habitudes, elles s'alterent plus ou moins par nos opinions. Avant cette altération, elles sont ce que j'appelle en nous la nature.

C'est donc à ces dispositions primitives, qu'il faudroit tout rapporter ; & cela se pourroit, si nos trois éducations n'étoient que différentes : mais que faire quand elles sont opposées ? quand au lieu d'élever un homme pour lui-même on veut l'élever pour les autres ? Alors le concert est impossible. Forcé de combattre la nature ou les institutions sociales, il faut opter entre faire un homme ou un citoyen ; car on ne peut faire à la fois l'un & l'autre.

Toute société partielle, quand elle est étroite & bien unie, s'aliene de la grande. Tout patriote est dur aux étrangers : ils ne sont qu'hommes, ils ne sont rien à ses yeux (3). Cet inconvénient est inévita-

(3) Aussi les guerres des Républiques sont-elles plus cruelles que celles des Monarchies. Mais si la guerre des Rois est modérée, c'est leur paix qui est terrible : il vaut mieux être leur ennemi que leur sujet.

ble, mais il eſt foible. L'eſſentiel eſt d'être bon aux gens avec qui l'on vit. Au-dehors le Spartiate étoit ambitieux, avare, inique : mais le déſintéreſſement, l'équité, la concorde régnoient dans ſes murs. Défiez-vous de ces coſmopolites qui vont chercher au loin dans leurs livres des devoirs qu'ils dédaignent de remplir autour d'eux. Tel Philoſophe aime les Tartares, pour être diſpenſé d'aimer ſes voiſins.

L'homme naturel eſt tout pour lui ; il eſt l'unité numérique, l'entier abſolu, qui n'a de rapport qu'à lui-même ou à ſon ſemblable. L'homme civil n'eſt qu'une unité fractionnaire qui tient au dénominateur, & dont la valeur eſt dans ſon rapport avec l'entier, qui eſt le corps ſocial. Les bonnes inſtitutions ſociales ſont celles qui ſavent le mieux dénaturer l'homme, lui ôter ſon exiſtence abſolue pour lui en donner une relative, & tranſporter le *moi* dans l'unité commune ; en ſorte que chaque particulier ne ſe croye plus un, mais partie de l'unité, & ne ſoit plus ſenſible que dans le tout. Un Citoyen de Rome n'étoit ni Caïus ni Lucius ; c'étoit un Romain : même il aimoit la

patrie exclusivement à lui. Regulus se prétendoit Carthaginois, comme étant devenu le bien de ses maîtres. En sa qualité d'étranger il refusoit de siéger au Sénat de Rome ; il falut qu'un Carthaginois le lui ordonnât. Il s'indignoit qu'on voulût lui sauver la vie. Il vainquit, & s'en retourna triomphant mourir dans les supplices. Cela n'a pas grand rapport, ce me semble, aux hommes que nous connoissons.

Le Lacédémonien Pédarete se présente pour être admis au conseil des trois cens; il est rejetté. Il s'en retourne tout joyeux de ce qu'il s'est trouvé dans Sparte trois cens hommes valans mieux que lui. Je suppose cette démonstration sincere, & il y a lieu de croire qu'elle l'étoit : voilà le citoyen.

Une femme de Sparte avoit cinq fils à l'armée, & attendoit des nouvelles de la bataille. Un Ilote arrive ; elle lui en demande en tremblant. Vos cinq fils ont été tués. Vil Esclave, t'ai-je demandé cela ? Nous avons gagné la victoire. La mere court au Temple & rend graces aux Dieux. Voilà la citoyenne.

Celui qui dans l'ordre civil veut con-

ſerver la primauté des ſentimens de la nature, ne ſait ce qu'il veut. Toujours en contradiction avec lui-même, toujours flottant entre ſes penchans & ſes devoirs, il ne ſera jamais ni homme ni citoyen; il ne ſera bon ni pour lui ni pour les autres. Ce ſera un de ces hommes de nos jours; un François, un Anglois, un Bourgeois; ce ne ſera rien.

Pour être quelque choſe, pour être ſoi-même & toujours un, il faut agir comme on parle; il faut être toujours décidé ſur le parti qu'on doit prendre, le prendre hautement & le ſuivre toujours. J'attends qu'on me montre ce prodige pour ſavoir s'il eſt homme ou citoyen, ou comment il s'y prend pour être à la fois l'un & l'autre.

De ces objets néceſſairement oppoſés, viennent deux formes d'inſtitution contraires; l'une publique & commune, l'autre particuliere & domeſtique.

Voulez-vous prendre une idée de l'éducation publique? Liſez la République de Platon. Ce n'eſt point un ouvrage de politique, comme le penſent ceux qui ne jugent des livres que par leurs titres. C'eſt

le plus beau traité d'éducation qu'on ait jamais fait.

Quand on veut renvoyer au pays des chimeres, on nomme l'institution de Platon. Si Lycurgue n'eût mis la sienne que par écrit, je la trouverois bien plus chimérique. Platon n'a fait qu'épurer le cœur de l'homme; Lycurgue l'a dénaturé.

L'institution publique n'existe plus; & ne peut plus exister; parce qu'où il n'y a plus de patrie il ne peut plus y avoir de citoyens. Ces deux mots, *patrie* & *citoyen*, doivent être effacés des langues modernes. J'en sais bien la raison, mais je ne veux pas la dire; elle ne fait rien à mon sujet.

Je n'envisage pas comme une institution publique ces risibles établissemens qu'on appelle Colleges (4). Je ne compte pas non plus l'éducation du monde, parce que cette éducation tendant à deux fins con-

(4) Il y a dans plusieurs écoles & sur-tout dans l'Université de Paris des Professeurs que j'aime, que j'estime beaucoup, & que je crois très-capables de bien instruire la jeunesse, s'ils n'étoient forcés de suivre l'usage établi. J'exhorte l'un d'entr'eux à publier le projet de réforme qu'il a conçu. L'on sera peut-être enfin tenté de guérir le mal, en voyant qu'il n'est pas sans remede.

traires, les manque toutes deux : elle n'est propre qu'à faire des hommes doubles, paroissant toujours rapporter tout aux autres, & ne rapportant jamais rien qu'à eux seuls. Or ces démonstrations étant communes à tout le monde, n'abusent personne. Ce sont autant de soins perdus.

De ces contradictions nait celle que nous éprouvons sans cesse en nous-mêmes. Entraînés par la nature & par les hommes dans des routes contraires, forcés de nous partager entre ces diverses impulsions, nous en suivons une composée qui ne nous mene ni à l'un ni à l'autre but. Ainsi combattus & flottans durant tout le cours de notre vie, nous la terminons sans avoir pu nous accorder avec nous, & sans avoir été bons ni pour nous ni pour les autres.

Reste enfin l'éducation domestique ou celle de la nature. Mais que deviendra pour les autres un homme uniquement élevé pour lui? Si peut-être le double objet qu'on se propose pouvoit se réunir en un seul, en ôtant les contradictions de l'homme, on ôteroit un grand obstacle à son bonheur. Il faudroit pour en

juger le voir tout formé; il faudroit avoir obſervé ſes penchans, vu ſes progrès, ſuivi ſa marche : il faudroit en un mot connoître l'homme naturel. Je crois qu'on aura fait quelques pas dans ces recherches après avoir lu cet écrit.

Pour former cet homme rare, qu'avons-nous à faire ? Beaucoup, ſans doute; c'eſt d'empêcher que rien ne ſoit fait. Quand il ne s'agit que d'aller contre le vent, on louvoie; mais ſi la mer eſt forte & qu'on veuille reſter en place, il faut jetter l'ancre. Prends garde, jeune pilote, que ton cable ne file ou que ton ancre ne laboure, & que le vaiſſeau ne dérive avant que tu t'en ſois apperçu.

Dans l'ordre ſocial, où toutes les places ſont marquées, chacun doit être élevé pour la ſienne. Si un particulier formé pour ſa place en ſort, il n'eſt plus propre à rien. L'éducation n'eſt utile qu'autant que la fortune s'accorde avec la vocation des parens; en tout autre cas elle eſt nuiſible à l'éleve, ne fût-ce que par les préjugés qu'elle lui a donnés. En Egypte où le fils étoit obligé d'embraſſer l'état de ſon pere, l'éducation du

moins avoit un but assuré ; mais parmi nous où les rangs seuls demeurent, & où les hommes en changent sans cesse, nul ne sait si en élevant son fils pour le sien il ne travaille pas contre lui.

Dans l'ordre naturel, les hommes étant tous égaux, leur vocation commune est l'état d'homme, & quiconque est bien élevé pour celui-là ne peut mal remplir ceux qui s'y rapportent. Qu'on destine mon éleve à l'épée, à l'église, au barreau, peu m'importe. Avant la vocation des parens la nature l'appelle à la vie humaine. Vivre est le métier que je lui veux apprendre. En sortant de mes mains il ne sera, j'en conviens, ni magistrat, ni soldat, ni prêtre : il sera premierement homme ; tout ce qu'un homme doit être, il saura l'être au besoin tout aussi bien que qui que ce soit, & la fortune aura beau le faire changer de place, il sera toujours à la sienne. *Occupavi te, fortuna, atque cepi : omnesque aditus tuos interclusi, ut ad me aspirare non posses* (5).

---

5) Tuscul. V.

Notre véritable étude eſt celle de la condition humaine. Celui d'entre nous qui ſait le mieux ſupporter les biens & les maux de cette vie eſt à mon gré le mieux élevé : d'où il ſuit que la véritable éducation conſiſte moins en préceptes qu'en exercices. Nous commençons à nous inſtruire en commençant à vivre ; notre éducation commence avec nous ; notre premier précepteur eſt notre nourrice. Auſſi ce mot *éducation* avoit-il chez les anciens un autre ſens que nous ne lui donnons plus : il ſignifioit nourriture. *Educit obſtetrix*, dit Varron ; *educat nutrix*, *inſtituit pædagogus*, *docet magiſter* (6). Ainſi l'éducation, l'inſtitution, l'inſtruction ſont trois choſes auſſi différentes dans leur objet, que la gouvernante, le précepteur & le maître. Mais ces diſtinctions ſont mal entendues ; & pour être bien conduit, l'enfant ne doit ſuivre qu'un ſeul guide.

Il faut donc généraliſer nos vues, & conſidérer dans notre éleve l'homme abſtrait, l'homme expoſé à tous les ac-

(6) Non. Marcell.

cidens de la vie humaine. Si les hommes naissoient attachés au sol d'un pays, si la même saison duroit toute l'année, si chacun tenoit à sa fortune de maniere à n'en pouvoir jamais changer, la pratique établie seroit bonne à certains égards; l'enfant élevé pour son état, n'en sortant jamais, ne pourroit être exposé aux inconvéniens d'un autre. Mais vu la mobilité des choses humaines; vu l'esprit inquiet & remuant de ce siecle qui bouleverse tout à chaque génération, peut-on concevoir une méthode plus insensée que d'élever un enfant comme n'ayant jamais à sortir de sa chambre, comme devant être sans cesse entouré de ses gens? Si le malheureux fait un seul pas sur la terre, s'il descend d'un seul degré, il est perdu. Ce n'est pas lui apprendre à supporter la peine; c'est l'exercer à la sentir.

On ne songe qu'à conserver son enfant; ce n'est pas assez: on doit lui apprendre à se conserver étant homme, à supporter les coups du sort, à braver l'opulence & la misere, à vivre s'il le faut dans les glaces d'Islande ou sur le

brûlant rocher de Malte. Vous avez beau prendre des précautions pour qu'il ne meure pas ; il faudra pourtant qu'il meure : & quand sa mort ne feroit pas l'ouvrage de vos soins, encore feroient-ils mal entendus. Il s'agit moins de l'empêcher de mourir, que de le faire vivre. Vivre ce n'est pas respirer, c'est agir ; c'est faire usage de nos organes, de nos sens, de nos facultés, de toutes les parties de nous-mêmes qui nous donnent le sentiment de notre existence. L'homme qui a le plus vécu n'est pas celui qui a compté le plus d'années ; mais celui qui a le plus senti la vie. Tel s'est fait enterrer à cent ans, qui mourut dès sa naissance. Il eût gagné d'aller au tombeau dans sa jeunesse, s'il eût vécu du moins jusqu'à ce tems là.

Toute notre sagesse consiste en préjugés serviles ; tous nos usages ne sont qu'assujettissement, gêne & contrainte. L'homme civil naît, vit & meurt dans l'esclavage : à sa naissance on le coud dans un maillot ; à sa mort on le cloue dans une biere ; tant qu'il garde la figure humaine, il est enchaîné par nos institutions.

On dit que plusieurs Sages-Femmes prétendent, en pêtrissant la tête des enfans nouveaux-nés, lui donner une forme plus convenable : & on le souffre ! Nos têtes seroient mal de la façon de l'Auteur de notre être : il nous les faut façonnées au-dehors par les Sages-Femmes, & au-dedans par les Philosophes. Les Caraïbes sont de la moitié plus heureux que nous.

« A peine l'enfant est-il sorti du sein » de la mere, & à peine jouit-il de la » liberté de mouvoir & d'étendre ses » membres, qu'on lui donne de nouveaux » liens. On l'emmaillote, on le couche » la tête fixée & les jambes allongées, » les bras pendans à côté du corps ; il » est entouré de linges & de bandages » de toute espece, qui ne lui permettent » pas de changer de situation. Heureux » si on ne l'a pas serré au point de l'em- » pêcher de respirer, & si on a eu la pré- » caution de le coucher sur le côté, afin » que les eaux qu'il doit rendre par la » bouche puissent tomber d'elles-mêmes ; » car il n'auroit pas la liberté de tourner

» la tête ſur le côté, pour en faciliter » l'écoulement (7) ».

L'enfant nouveau-né a beſoin d'étendre & de mouvoir ſes membres, pour les tirer de l'engourdiſſement, où, raſſemblés en un peloton, ils ont reſté ſi long-tems. On les étend, il eſt vrai, mais on les empêche de ſe mouvoir; on aſſujettit la tête même par des têtieres : il ſemble qu'on a peur qu'il n'ait l'air d'être en vie.

Ainſi l'impulſion des parties internes d'un corps qui tend à l'accroiſſement, trouve un obſtacle inſurmontable aux mouvemens qu'elle lui demande. L'enfant fait continuellement des efforts inutiles qui épuiſent ſes forces ou retardent leur progrès. Il étoit moins à l'étroit, moins gêné, moins comprimé dans l'amnios, qu'il n'eſt dans ſes langes : je ne vois pas ce qu'il a gagné de naître.

L'inaction, la contrainte où l'on retient les membres d'un enfant, ne peuvent que gêner la circulation du ſang, des humeurs, empêcher l'enfant de ſe fortifier, de croî-

(7) Hiſt. Nat. Tom. IV. pag. 190. *in*-12.

tre, & altérer sa constitution. Dans les lieux où l'on n'a point ces précautions extravagantes, les hommes sont tous grands, forts, bien proportionnés (8). Les pays où l'on emmaillote les enfans sont ceux qui fourmillent de bossus, de boiteux, de cagneux, de noués, de rachitiques, de gens contrefaits de toute espèce. De peur que les corps ne se déforment par des mouvemens libres, on se hâte de les déformer en les mettant en presse. On les rendroit volontiers perclus, pour les empêcher de s'estropier.

Une contrainte si cruelle pourroit-elle ne pas influer sur leur humeur, ainsi que sur leur tempérament? Leur premier sentiment est un sentiment de douleur & de peine : ils ne trouvent qu'obstacles à tous les mouvemens dont ils ont besoin : plus malheureux qu'un criminel aux fers, ils font de vains efforts, ils s'irritent, ils crient. Leurs premieres voix, dites-vous, sont des pleurs? Je le crois bien : vous les contrariez dès leur naissance; les premiers dons qu'ils reçoivent de vous sont des

(8) Voyez la note 14 de ce Ier. Liv.

chaînes ; les premiers traitemens qu'ils éprouvent sont des tourmens. N'ayant rien de libre que la voix, comment ne s'en serviroient-ils pas pour se plaindre ? Ils crient du mal que vous leur faites : ainsi garottés, vous crieriez plus fort qu'eux.

D'où vient cet usage déraisonnable ? D'un usage dénaturé. Depuis que les meres, méprisant leur premier devoir, n'ont plus voulu nourrir leurs enfans ; il a falu les confier à des femmes mercenaires, qui, se trouvant ainsi meres d'enfans étrangers pour qui la nature ne leur disoit rien, n'ont cherché qu'à s'épargner de la peine. Il eût falu veiller sans cesse sur un enfant en liberté : mais quand il est bien lié, on le jette dans un coin sans s'embarrasser de ses cris. Pourvu qu'il n'y ait pas des preuves de la négligence de la nourrice, pourvu que le nourriçon ne se casse ni bras ni jambe, qu'importe au surplus qu'il périsse, ou qu'il demeure infirme le reste de ses jours ? On conserve ses membres aux dépens de son corps ; & quoi qu'il arrive, la nourrice est disculpée.

Ces douces meres, qui débarrassées de leurs enfans, se livrent gaîment aux amu-

ſemens de la ville, ſavent-elles cependant quel traitement l'enfant dans ſon maillot reçoit au village ? Au moindre tracas qui ſurvient, on le ſuſpend à un clou comme un paquet de hardes ; & tandis que ſans ſe preſſer, la nourrice vaque à ſes affaires, le malheureux reſte ainſi crucifié. Tous ceux qu'on a trouvés dans cette ſituation, avoient le viſage violet : la poitrine fortement comprimée ne laiſſant pas circuler le ſang, il remontoit à la tête ; & l'on croyoit le patient fort tranquille, parce qu'il n'avoit pas la force de crier. J'ignore combien d'heures un enfant peut reſter en cet état ſans perdre la vie, mais je doute que cela puiſſe aller fort loin. Voilà, je penſe, une des plus grandes commodités du maillot.

On prétend que les enfans en liberté pourroient prendre de mauvaiſes ſituations, & ſe donner des mouvemens capables de nuire à la bonne conformation de leurs membres. C'eſt là un de ces vains raiſonnemens de notre fauſſe ſageſſe, & que jamais aucune expérience n'a confirmés. De cette multitude d'enfans qui, chez des peuples plus ſenſés que nous,

ſont nourris dans toute la liberté de leurs membres, on n'en voit pas un ſeul qui ſe bleſſe ni s'eſtropie : ils ne ſauroient donner à leurs mouvemens la force qui peut les rendre dangereux, & quand ils prennent une ſituation violente, la douleur les avertit bientôt d'en changer.

Nous ne nous ſommes pas encore aviſés de mettre au maillot les petits des chiens, ni des chats ; voit-on qu'il réſulte pour eux quelque inconvénient de cette négligence ? Les enfans ſont plus lourds ; d'accord : mais à proportion ils ſont auſſi plus foibles. A peine peuvent-ils ſe mouvoir ; comment s'eſtropieroient-ils ? Si on les étendoit ſur le dos, ils mourroient dans cette ſituation, comme la tortue, ſans pouvoir jamais ſe retourner.

Non contentes d'avoir ceſſé d'alaiter leurs enfans, les femmes ceſſent d'en vouloir faire ; la conſéquence eſt naturelle. Dès que l'état de mere eſt onéreux, on trouve bientôt le moyen de s'en délivrer tout-à-fait : on veut faire un ouvrage inutile, afin de le recommencer toujours & l'on tourne au préjudice de l'eſpece l'attrait donné pour la multiplier. Cet

usage, ajouté aux autres causes de dépopulation, nous annonce le sort prochain de l'Europe. Les sciences, les arts, la philosophie & les mœurs qu'elle engendre, ne tarderont pas d'en faire un désert. Elle sera peuplée de bêtes féroces; elle n'aura pas beaucoup changé d'habitans.

J'ai vu quelquefois le petit manége des jeunes femmes qui feignent de vouloir nourrir leurs enfans. On sait se faire presser de renoncer à cette fantaisie : on fait adroitement intervenir les époux, les Médecins, sur-tout les meres. Un mari qui oseroit consentir que sa femme nourrît son enfant, seroit un homme perdu. L'on en feroit un assassin qui veut se défaire d'elle. Maris prudens, il faut immoler à la paix l'amour paternel; heureux qu'on trouve à la campagne des femmes plus continentes que les vôtres! Plus heureux si le tems que celles-ci gagnent n'est pas destiné pour d'autres que vous!

Le devoir des femmes n'est pas douteux : mais on dispute si, dans le mépris qu'elles en font, il est égal pour les enfans d'être nourris de leur lait ou d'un autre? Je tiens cette question, dont les

Médecins sont les juges, pour décidée au souhait des femmes; & pour moi, je penserois bien aussi qu'il vaut mieux que l'enfant suce le lait d'une nourrice en santé, que d'une mere gâtée, s'il avoit quelque nouveau mal à craindre du même sang dont il est formé.

Mais la question doit-elle s'envisager seulement par le côté physique, & l'enfant a-t-il moins besoin des soins d'une mere que de sa mamelle? D'autres femmes, des bêtes mêmes pourront lui donner le lait qu'elle lui refuse: la sollicitude maternelle ne se supplée point. Celle qui nourrit l'enfant d'une autre au lieu du sien est une mauvaise mere; comment sera-t-elle une bonne nourrice? Elle pourra le devenir, mais lentement, il faudra que l'habitude change la nature; & l'enfant mal soigné aura le tems de périr cent fois, avant que sa nourrice ait pris pour lui une tendresse de mere.

De cet avantage même résulte un inconvénient, qui seul devroit ôter à toute femme sensible le courage de faire nourrir son enfant par une autre: c'est celui de partager le droit de mere, ou plutôt de

l'aliéner ; de voir ſon enfant aimer une autre femme, autant & plus qu'elle ; de ſentir que la tendreſſe qu'il conſerve pour ſa propre mere eſt une grace, & que celle qu'il a pour ſa mere adoptive eſt un devoir : car où j'ai trouvé les ſoins d'une mere, ne dois-je pas l'attachement d'un fils ?

La maniere dont on remédie à cet inconvénient, eſt d'inſpirer aux enfans du mépris pour leur nourrice, en les traitant en véritables ſervantes. Quand leur ſervice eſt achevé, on retire l'enfant, ou l'on congédie la nourrice ; à force de la mal recevoir, on la rebute de venir voir ſon nourriçon. Au bout de quelques années, il ne la voit plus, il ne la connoit plus. La mere qui croit ſe ſubſtituer à elle, & réparer ſa négligence par ſa cruauté, ſe trompe. Au lieu de faire un tendre fils d'un nourriçon dénaturé, elle l'exerce à l'ingratitude ; elle lui apprend à mépriſer un jour celle qui lui donna la vie, comme celle qui l'a nourri de ſon lait.

Combien j'inſiſterois ſur ce point, s'il étoit moins décourageant de rebattre en vain des ſujets utiles ? Ceci tient à plus

de choses qu'on ne pense. Voulez-vous rendre chacun à ses premiers devoirs, commencez par les meres ; vous serez étonnés des changemens que vous produirez. Tout vient successivement de cette premiere dépravation : tout l'ordre moral s'altere ; le naturel s'éteint dans tous les cœurs ; l'intérieur des maisons prend un air moins vivant ; le spectacle touchant d'une famille naissante n'attache plus les maris, n'impose plus d'égards aux étrangers ; on respecte moins la mere dont on ne voit pas les enfans ; il n'y a point de résidence dans les familles ; l'habitude ne renforce plus les liens du sang ; il n'y a plus ni peres, ni meres, ni enfans, ni freres, ni sœurs ; tous se connoissent à peine, comment s'aimeroient-ils ? Chacun ne songe plus qu'à soi. Quand la maison n'est qu'une triste solitude, il faut bien aller s'égayer ailleurs.

Mais que les meres daignent nourrir leurs enfans, les mœurs vont se réformer d'elles-mêmes, les sentimens de la nature se réveiller dans tous les cœurs ; l'Etat va se repeupler ; ce premier point, ce point seul va tout réunir. L'attrait de la

vie domeſtique eſt le meilleur contre-poiſon des mauvaiſes mœurs. Le tracas des enfans qu'on croit importun devient agréable ; il rend le pere & la mere plus néceſſaires, plus chers l'un à l'autre, il reſſerre entre eux le lien conjugal. Quand la famille eſt vivante & animée, les ſoins domeſtiques ſont la plus chére occupation de la femme & le plus doux amuſement du mari. Ainſi de ce ſeul abus corrigé réſulteroit bientôt une réforme générale ; bientôt la nature auroit repris tous ſes droits. Qu'une fois les femmes redeviennent meres, bientôt les hommes redeviendront peres & maris.

. Diſcours ſuperflus ! l'ennui même des plaiſirs du monde ne ramene jamais à ceux-là. Les femmes ont ceſſé d'être meres ; elles ne le ſeront plus ; elles ne veulent plus l'être. Quand elles le voudroient, à peine le pourroient-elles : aujourd'hui que l'uſage contraire eſt établi, chacune auroit à combattre l'oppoſition de toutes celles qui l'approchent, liguées contre un exemple que les unes n'ont pas donné & que les autres ne veulent pas ſuivre.

Il ſe trouve pourtant quelquefois en-

core de jeunes perſonnes d'un bon naturel, qui, ſur ce point oſant braver l'empire de la mode & les clameurs de leur ſexe, rempliſſent avec une vertueuſe intrépidité ce devoir ſi doux que la nature leur impoſe. Puiſſe leur nombre augmenter par l'attrait des biens deſtinés à celles qui s'y livrent! Fondé ſur des conſéquences que donne le plus ſimple raiſonnement, & ſur des obſervations que je n'ai jamais vu démenties, j'oſe promettre à ces dignes meres un attachement ſolide & conſtant de la part de leurs maris, une tendreſſe vraiment filiale de la part de leurs enfans, l'eſtime & le reſpect du public, d'heureuſes couches ſans accident & ſans ſuite, une ſanté ferme & vigoureuſe, enfin le plaiſir de ſe voir un jour imiter par leurs filles, & citer en exemple à celles d'autrui.

Point de mere, point d'enfant. Entre eux les devoirs ſont réciproques, & s'ils ſont mal remplis d'un côté ils ſeront négligés de l'autre. L'enfant doit aimer ſa mere avant de ſavoir qu'il le doit. Si la voix du ſang n'eſt fortifiée par l'habitude & les ſoins, elle s'éteint dans les premie-

res années, & le cœur meurt, pour ainsi dire, avant que de naître. Nous voilà dès les premiers pas hors de la nature.

On en sort encore par une route opposée, lorsqu'au lieu de négliger les soins de mere, une femme les porte à l'excès; lorsqu'elle fait de son enfant son idole; qu'elle augmente & nourrit sa foiblesse pour l'empêcher de la sentir, & qu'espérant le soustraire aux loix de la nature, elle écarte de lui des atteintes pénibles, sans songer combien, pour quelques incommodités dont elle le préserve un moment, elle accumule au loin d'accidens & de périls sur sa tête, & combien c'est une précaution barbare de prolonger la foiblesse de l'enfance sous les fatigues des hommes faits. Thétis, pour rendre son fils invulnérable, le plongea, dit la fable, dans l'eau du Styx. Cette allégorie est belle & claire. Les meres cruelles dont je parle font autrement: à force de plonger leurs enfans dans la mollesse, elles les préparent à la souffrance, elles ouvrent leurs pores aux maux de toute espece, dont ils ne manqueront pas d'être la proie étant grands.

Obſervez la nature, & ſuivez la route qu'elle vous trace. Elle exerce continuellement les enfans; elle endurcit leur tempérament par des épreuves de toute eſpece; elle leur apprend de bonne heure ce que c'eſt que peine & douleur. Les dents qui percent leur donnent la fievre; des coliques aiguës leur donnent des convulſions; de longues toux les ſuffoquent; les vers les tourmentent; la pléthore corrompt leur ſang; des levains divers y fermentent, & cauſent des éruptions périlleuſes. Preſque tout le premier âge eſt maladie & danger: la moitié des enfans qui naiſſent périt avant la huitieme année. Les épreuves faites, l'enfant a gagné des forces, & ſitôt qu'il peut uſer de la vie, le principe en devient plus aſſuré.

Voilà la regle de la nature. Pourquoi la contrariez-vous? Ne voyez-vous pas qu'en penſant la corriger vous détruiſez ſon ouvrage, vous empêchez l'effet de ſes ſoins? Faire au-dehors ce qu'elle fait au-dedans, c'eſt, ſelon vous, redoubler le danger; & au contraire c'eſt y faire diverſion; c'eſt l'exténuer. L'expérience

rience apprend qu'il meurt encore plus d'enfans élevés délicatement que d'autres. Pourvu qu'on ne passe pas la mesure de leurs forces, on risque moins à les employer qu'à les ménager. Exercez-les donc aux atteintes qu'ils auront à supporter un jour. Endurcissez leur corps aux intempéries des saisons, des climats, des élémens; à la faim, à la soif, à la fatigue; trempez-les dans l'eau du Styx. Avant que l'habitude du corps soit acquise, on lui donne celle qu'on veut sans danger : mais quand une fois il est dans sa consistance, toute altération lui devient périlleuse. Un enfant supportera des changemens que ne supporteroit pas un homme : les fibres du premier, molles & flexibles, prennent sans effort le pli qu'on leur donne; celles de l'homme, plus endurcies, ne changent plus qu'avec violence le pli qu'elles ont reçu. On peut donc rendre un enfant robuste sans exposer sa vie & sa santé; & quand il y auroit quelque risque, encore ne faudroit-il pas balancer. Puisque ce sont des risques inséparables de la vie humaine, peut-on mieux faire que de les re-

jetter ſur le tems de ſa durée où ils ſont le moins déſavantageux?

Un enfant devient plus précieux en avançant en âge. Au prix de ſa perſonne ſe joint celui des ſoins qu'il a coûtés; à la perte de ſa vie ſe joint en lui le ſentiment de la mort. C'eſt donc ſur-tout à l'avenir qu'il faut ſonger en veillant à ſa conſervation; c'eſt contre les maux de la jeuneſſe qu'il faut l'armer, avant qu'il y ſoit parvenu : car ſi le prix de la vie augmente juſqu'à l'âge de la rendre utile, quelle folie n'eſt-ce point d'épargner quelques maux à l'enfance en les multipliant ſur l'âge de raiſon? Sont-ce là les leçons du maître?

Le ſort de l'homme eſt de ſouffrir dans tous les tems. Le ſoin même de ſa conſervation eſt attaché à la peine. Heureux de ne connoître dans ſon enfance que les maux phyſiques! maux bien moins cruels, bien moins douloureux que les autres, & qui bien plus rarement qu'eux nous font renoncer à la vie. On ne ſe tue point pour les douleurs de la goutte; il n'y a gueres que celles de l'ame qui produiſent le déſeſpoir. Nous plaignons

le sort de l'enfance, & c'est le nôtre qu'il faudroit plaindre. Nos plus grands maux nous viennent de nous.

En naissant, un enfant crie; sa premiere enfance se passe à pleurer. Tantôt on l'agite, on le flatte pour l'appaiser; tantôt on le menace, on le bat pour le faire taire. Ou nous faisons ce qu'il lui plait, ou nous en exigeons ce qu'il nous plait : ou nous nous soumettons à ses fantaisies, ou nous le soumettons aux nôtres : point de milieu, il faut qu'il donne des ordres, ou qu'il en reçoive. Ainsi ses premieres idées sont celles d'empire & de servitude. Avant de savoir parler, il commande; avant de pouvoir agir, il obéit; & quelquefois on le châtie avant qu'il puisse connoître ses fautes ou plutôt en commettre. C'est ainsi qu'on verse de bonne heure dans son jeune cœur les passions qu'on impute ensuite à la nature, & qu'après avoir pris peine à le rendre méchant, on se plaint de le trouver tel.

Un enfant passe six ou sept ans de cette maniere entre les mains des femmes, victime de leur caprice & du sien : &

après lui avoir fait apprendre ceci & cela; c'eſt-à-dire, après avoir chargé ſa mémoire ou de mots qu'il ne peut entendre, ou de choſes qui ne lui ſont bonnes à rien; après avoir étouffé le naturel par les paſſions qu'on a fait naître, on remet cet être factice entre les mains d'un précepteur, lequel acheve de développer les germes artificiels qu'il trouve déjà tout formés, & lui apprend tout, hors à ſe connoître, hors à tirer parti de lui-même, hors à ſavoir vivre & ſe rendre heureux. Enfin quand cet enfant eſclave & tyran, plein de ſcience & dépourvu de ſens, également débile de corps & d'ame, eſt jetté dans le monde; en y montrant ſon ineptie, ſon orgueil & tous ſes vices, il fait déplorer la miſere & la perverſité humaines. On ſe trompe; c'eſt là l'homme de nos fantaiſies: celui de la nature eſt fait autrement.

Voulez-vous donc qu'il garde ſa forme originelle? Conſervez-la dès l'inſtant qu'il vient au monde. Sitôt qu'il nait, emparez-vous de lui, & ne le quittez plus qu'il ne ſoit homme: vous ne réuſſirez jamais ſans cela. Comme la vérita

ble nourrice eſt la mere, le véritable précepteur eſt le pere. Qu'ils s'accordent dans l'ordre de leurs fonctions ainſi que dans leur ſyſtême : que des mains de l'un, l'enfant paſſe dans celles de l'autre. Il ſera mieux élevé par un pere judicieux & borné, que par le plus habile maître du monde ; car le zele ſuppléera mieux au talent, que le talent au zele.

Mais les affaires, les fonctions, les devoirs..... Ah les devoirs ! ſans doute le dernier eſt celui de pere (9) ? Ne nous étonnons pas qu'un homme, dont la femme a dédaigné de nourrir le fruit de leur union, dédaigne de l'élever. Il n'y a point de tableau plus charmant que celui de la famille, mais un ſeul trait manqué défi-

(9) Quand on lit dans Plutarque que Caton le Cenſeur, qui gouverna Rome avec tant de gloire, éleva lui-même ſon fils dès le berceau, & avec un tel ſoin, qu'il quittoit tout pour être préſent quand la nourrice, c'eſt-à-dire, la mere le remuoit & le lavoit ; quand on lit dans Suétone qu'Auguſte, maître du monde, qu'il avoit conquis & qu'il régiſſoit lui-même, enſeignoit lui-même à ſes petits-fils à écrire, à nager, les élémens des Sciences, & qu'il les avoit ſans ceſſe autour de lui ; on ne peut s'empêcher de rire des petites bonnes gens de ce tems là, qui s'amuſoient à de pareilles niaiſeries ; trop bornés, ſans doute, pour ſavoir vaquer aux grandes affaires des grands hommes de nos jours.

gure tous les autres. Si la mere a trop peu de ſanté pour être nourrice, le pere aura trop d'affaires pour être précepteur. Les enfans, éloignés, diſperſés dans des penſions, dans des couvens, dans des colleges, porteront ailleurs l'amour de la maiſon paternelle, ou pour mieux dire, ils y rapporteront l'habitude de n'être attachés à rien. Les freres & les ſœurs ſe connoitront à peine. Quand tous ſeront raſſemblés en cérémonie, ils pourront être fort polis entre eux; ils ſe traiteront en étrangers. Sitôt qu'il n'y a plus d'intimité entre les parens, ſitôt que la ſociété de la famille ne fait plus la douceur de la vie, il faut bien recourir aux mauvaiſes mœurs pour y ſuppléer. Où eſt l'homme aſſez ſtupide pour ne pas voir la chaîne de tout cela?

• Un pere, quand il engendre & nourrit des enfans ne fait en cela que le tiers de ſa tâche. Il doit des hommes à ſon eſpece, il doit à la ſociété des hommes ſociables, il doit des citoyens à l'Etat. Tout homme qui peut payer cette triple dette, & ne le fait pas, eſt coupable, & plus coupable, peut-être, quand il la

paye à demi. Celui qui ne peut remplir les devoirs de pere n'a point droit de le devenir. Il n'y a ni pauvreté, ni travaux, ni respect humain qui le dispensent de nourrir ses enfans, & de les élever lui-même. Lecteurs, vous pouvez m'en croire. Je prédis à quiconque a des entrailles & néglige de si saints devoirs, qu'il versera long-tems sur sa faute des larmes ameres, & n'en sera jamais consolé.

Mais que fait cet homme riche, ce pere de famille si affairé, & forcé selon lui de laisser ses enfans à l'abandon ? Il paye un autre homme pour remplir ses soins qui lui sont à charge. Ame venale ! crois-tu donner à ton fils un autre pere avec de l'argent ? Ne t'y trompe point ; ce n'est pas même un maître que tu lui donnes, c'est un valet. Il en formera bientôt un second.

On raisonne beaucoup sur les qualités d'un bon gouverneur. La premiere que j'en exigerois, & celle-là seule en suppose beaucoup d'autres, c'est de n'être point un homme à vendre. Il y a des métiers si nobles qu'on ne peut les faire pour de l'argent sans se montrer indigne

de les faire : tel est celui de l'homme de guerre ; tel est celui de l'instituteur. Qui donc élevera mon enfant ? Je te l'ai déjà dit, toi-même. Je ne le peux. Tu ne le peux !... Fais-toi donc un ami. Je ne vois point d'autre ressource.

Un Gouverneur ! ô quelle ame sublime... en vérité, pour faire un homme, il faut être ou pere ou plus qu'homme soi-même. Voilà la fonction que vous confiez tranquillement à des mercenaires.

Plus on y pense, plus on apperçoit de nouvelles difficultés. Il faudroit que le gouverneur eût été élevé pour son éleve, que ses domestiques eussent été élevés pour leur maître, que tous ceux qui l'approchent eussent reçu les impressions qu'ils doivent lui communiquer ; il faudroit d'éducation en éducation remonter jusqu'on ne sait où. Comment se peut-il qu'un enfant soit bien élevé par qui n'a pas été bien élevé lui-même ?

Ce rare mortel est-il introuvable ? Je l'ignore. En ces tems d'avilissement, qui sait à quel point de vertu peut atteindre encore une ame humaine ? Mais supposons ce prodige trouvé. C'est en considé-

rant ce qu'il doit faire, que nous verrons ce qu'il doit être. Ce que je crois voir d'avance est qu'un pere qui sentiroit tout le prix d'un bon gouverneur prendroit le parti de s'en passer ; car il mettroit plus de peine à l'acquérir qu'à le devenir lui-même. Veut-il donc se faire un ami ? Qu'il éleve son fils pour l'être, le voilà dispensé de le chercher ailleurs, & la nature a déjà fait la moitié de l'ouvrage.

Quelqu'un dont je ne connois que le rang m'a fait proposer d'élever son fils. Il m'a fait beaucoup d'honneur sans doute ; mais loin de se plaindre de mon refus, il doit se louer de ma discrétion. Si j'avois accepté son offre & que j'eusse erré dans ma méthode, c'étoit une éducation manquée : si j'avois réussi, c'eût été bien pis. Son fils auroit renié son titre ; il n'eût plus voulu être Prince.

Je suis trop pénétré de la grandeur des devoirs d'un Précepteur, je sens trop mon incapacité pour accepter jamais un pareil emploi de quelque part qu'il me soit offert ; & l'intérêt de l'amitié même, ne seroit pour moi qu'un nouveau motif de refus. Je crois qu'après avoir lu ce livre,

peu de gens ſeront tentés de me faire cette offre, & je prie ceux qui pourroient l'être de n'en plus prendre l'inutile peine. J'ai fait autrefois un ſuffiſant eſſai de ce métier pour être aſſuré que je n'y ſuis pas propre, & mon état m'en diſpenſeroit quand mes talens m'en rendroient capable. J'ai cru devoir cette déclaration publique à ceux qui paroiſſent ne pas m'accorder aſſez d'eſtime pour me croire ſincere & fondé dans mes réſolutions.

Hors d'état de remplir la tâche la plus utile, j'oſerai du moins eſſayer de la plus aiſée; à l'exemple de tant d'autres je ne mettrai point la main à l'œuvre, mais à la plume, & au lieu de faire ce qu'il faut, je m'efforcerai de le dire.

Je ſais que dans les entrepriſes pareilles à celle-ci, l'auteur, toujours à ſon aiſe dans des ſyſtêmes qu'il eſt diſpenſé de mettre en pratique, donne ſans peine beaucoup de beaux préceptes impoſſibles à ſuivre, & que faute de détails & d'exemples, ce qu'il dit même de praticable reſte ſans uſage, quand il n'en a pas montré l'application.

J'ai donc pris le parti de me donner un

éleve imaginaire, de me ſuppoſer l'âge, la ſanté, les connoiſſances & tous les talens convenables pour travailler à ſon éducation, de la conduire depuis le moment de ſa naiſſance juſqu'à celui où devenu homme fait il n'aura plus beſoin d'autre guide que lui-même. Cette méthode me paroit utile pour empêcher un auteur qui ſe défie de lui de s'égarer dans des viſions; car dès qu'il s'écarte de la pratique ordinaire, il n'a qu'à faire l'épreuve de la ſienne ſur ſon éleve; il ſentira bientôt, ou le lecteur ſentira pour lui, s'il ſuit le progrès de l'enfance, & la marche naturelle au cœur humain.

Voilà ce que j'ai tâché de faire dans toutes les difficultés qui ſe ſont préſentées. Pour ne pas groſſir inutilement le livre, je me ſuis contenté de poſer les principes dont chacun devoit ſentir la vérité. Mais quant aux regles qui pouvoient avoir beſoin de preuves, je les ai toutes appliquées à mon Emile ou à d'autres exemples, & j'ai fait voir dans des détails très-étendus comment ce que j'établiſſois pouvoit être pratiqué : tel eſt du moins le plan que je me ſuis propoſé de ſuivre. C'eſt au lecteur à juger ſi j'ai réuſſi.

Il est arrivé de-là que j'ai d'abord peu parlé d'Emile, parce que mes premieres maximes d'éducation, bien que contraires à celles qui sont établies, sont d'une évidence à laquelle il est difficile à tout homme raisonnable de refuser son consentement. Mais à mesure que j'avance, mon éleve, autrement conduit que les vôtres, n'est plus un enfant ordinaire; il lui faut un régime exprès pour lui. Alors il paroit plus fréquemment sur la scene, & vers les derniers tems je ne le perds plus un moment de vue jusqu'à ce que, quoi qu'il en dise, il n'ait plus le moindre besoin de moi.

Je ne parle point ici des qualités d'un bon Gouverneur, je les suppose, & je me suppose moi-même doué de toutes ces qualités. En lisant cet ouvrage, on verra de quelle libéralité j'use envers moi.

Je remarquerai seulement, contre l'opinion commune, que le Gouverneur d'un enfant doit être jeune, & même aussi jeune que peut l'être un homme sage. Je voudrois qu'il fût lui-même enfant s'il étoit possible, qu'il pût devenir le compagnon de son Eleve, & s'attirer sa

confiance en partageant ſes amuſemens. Il n'y a pas aſſez de choſes communes entre l'enfance & l'âge mûr, pour qu'il ſe forme jamais un attachement bien ſolide à cette diſtance. Les enfans flattent quelquefois les vieillards, mais ils ne les aiment jamais.

On voudroit que le Gouverneur eût déjà fait une éducation. C'eſt trop; un même homme n'en peut faire qu'une : s'il en faloit deux pour réuſſir, de quel droit entreprendroit-on la premiere ?

Avec plus d'expérience on ſauroit mieux faire, mais on ne le pourroit plus. Quiconque a rempli cet état une fois aſſez bien pour en ſentir toutes les peines, ne tente point de s'y rengager, & s'il l'a mal rempli la premiere fois, c'eſt un mauvais préjugé pour la ſeconde.

Il eſt fort différent, j'en conviens, de ſuivre un jeune homme durant quatre ans, ou de le conduire durant vingt-cinq. Vous donnez un Gouverneur à votre fils déjà tout formé; moi je veux qu'il en ait un avant que de naître. Votre homme à chaque luſtre peut changer d'éleve; le mien n'en aura jamais qu'un. Vous diſ-

tinguez le Précepteur, du Gouverneur: autre folie! Distinguez-vous le Disciple, de l'Eleve? Il n'y a qu'une science à enseigner aux enfans; c'est celle des devoirs de l'homme. Cette science est une, &, quoi qu'ait dit Xenophon de l'éducation des Perses, elle ne se partage pas. Au reste, j'appelle plutôt Gouverneur que Précepteur le maître de cette science; parce qu'il s'agit moins pour lui d'instruire que de conduire. Il ne doit point donner de préceptes, il doit les faire trouver.

S'il faut choisir avec tant de soin le Gouverneur, il lui est bien permis de choisir aussi son Eleve, sur-tout quand il s'agit d'un modele à proposer. Ce choix ne peut tomber ni sur le génie ni sur le caractere de l'enfant, qu'on ne connoit qu'à la fin de l'ouvrage, & que j'adopte avant qu'il soit né. Quand je pourrois choisir, je ne prendrois qu'un esprit commun tel que je suppose mon Eleve. On n'a besoin d'élever que les hommes vulgaires; leur éducation doit seule servir d'exemple à celle de leurs semblables. Les autres s'élevent malgré qu'on en ait.

Le pays n'est pas indifférent à la culture

des hommes ; ils ne ſont tout ce qu'ils peuvent être que dans les climats tempérés. Dans les climats extrêmes le déſavantage eſt viſible. Un homme n'eſt pas planté comme un arbre dans un pays pour y demeurer toujours, & celui qui part d'un des extrêmes pour arriver à l'autre, eſt forcé de faire le double du chemin que fait pour arriver au même terme celui qui part du terme moyen.

Que l'habitant d'un pays tempéré parcoure ſucceſſivement les deux extrêmes, ſon avantage eſt encore évident : car bien qu'il ſoit autant modifié que celui qui va d'un extrême à l'autre, il s'éloigne pourtant de la moitié moins de ſa conſtitution naturelle. Un François vit en Guinée & en Laponie ; mais un Négre ne vivra pas de même à Tornea, ni un Samoyéde au Benin. Il paroit encore que l'organiſation du cerveau eſt moins parſaite aux deux extrêmes. Les Négres ni les Lapons n'ont pas le ſens des Européens. Si je veux donc que mon Eleve puiſſe être habitant de la terre, je le prendrai dans une zone tempérée ; en France, par exemple, plutôt qu'ailleurs.

Dans le Nord les hommes consomment beaucoup sur un sol ingrat ; dans le Midi ils consomment peu sur un sol fertile. De-là nait une nouvelle différence qui rend les uns laborieux & les autres contemplatifs. La société nous offre en un même lieu l'image de ces différences entre les pauvres & les riches. Les premiers habitent le sol ingrat, & les autres le pays fertile.

Le pauvre n'a pas besoin d'éducation ; celle de son état est forcée, il n'en sauroit avoir d'autre : au contraire, l'éducation que le riche reçoit de son état est celle qui lui convient le moins, & pour lui-même & pour la société. D'ailleurs l'éducation naturelle doit rendre un homme propre à toutes les conditions humaines : or il est moins raisonnable d'élever un pauvre pour être riche qu'un riche pour être pauvre ; car à proportion du nombre des deux états, il y a plus de ruinés que de parvenus. Choisissons donc un riche : nous serons sûrs au moins d'avoir fait un homme de plus, au lieu qu'un pauvre peut devenir homme de lui-même.

Par la même raison, je ne serai pas

fâché

fâché qu'Emile ait de la naiſſance. Ce ſera toujours une victime arrachée au préjugé.

Emile eſt orphelin. Il n'importe qu'il ait ſon pere & ſa mere. Chargé de leurs devoirs, je ſuccede à tous leurs droits. Il doit honorer ſes parens, mais il ne doit obéir qu'à moi. C'eſt ma premiere ou plutôt ma ſeule condition.

J'y dois ajouter celle-ci, qui n'en eſt qu'une ſuite, qu'on ne nous ôtera jamais l'un à l'autre que de notre conſentement. Cette clauſe eſt eſſentielle, & je voudrois même que l'Eleve & le Gouverneur ſe regardaſſent tellement comme inſéparables, que le ſort de leurs jours fût toujours entre eux un objet commun. Sitôt qu'ils enviſagent dans l'éloignement leur ſéparation, ſitôt qu'ils prévoient le moment qui doit les rendre étrangers l'un à l'autre, ils le ſont déjà : chacun fait ſon petit ſyſtême à part, & tous deux, occupés du tems où ils ne ſeront plus enſemble, n'y reſtent qu'à contre-cœur. Le diſciple ne regarde le maître que comme l'enſeigne & le fléau de l'enfance ; le maître ne regarde le diſciple que comme

un lourd fardeau dont il brûle d'être déchargé : ils aſpirent de concert au moment de ſe voir délivrés l'un de l'autre, & comme il n'y a jamais entre eux de véritable attachement, l'un doit avoir peu de vigilance, l'autre peu de docilité.

Mais quand ils ſe regardent comme devant paſſer leurs jours enſemble, il leur importe de ſe faire aimer l'un de l'autre, & par cela même ils ſe deviennent chers. L'Eleve ne rougit point de ſuivre dans ſon enfance l'ami qu'il doit avoir étant grand ; le Gouverneur prend intérêt à des ſoins dont il doit recueillir le fruit, & tout le mérite qu'il donne à ſon éleve eſt un fonds qu'il place au profit de ſes vieux jours.

Ce traité fait d'avance ſuppoſe un accouchement heureux, un enfant bien formé, vigoureux & ſain. Un pere n'a point de choix & ne doit point avoir de préférence dans la famille que Dieu lui donne : tous ſes enfans ſont également ſes enfans ; il leur doit à tous les mêmes ſoins & la même tendreſſe. Qu'ils ſoient eſtropiés ou non, qu'ils ſoient languiſſans ou robuſtes, chacun d'eux eſt un dépôt

dont il doit compte à la main dont il le tient, & le mariage est un contrat fait avec la nature aussi bien qu'entre les conjoints.

Mais quiconque s'impose un devoir que la nature ne lui a point imposé doit s'assurer auparavant des moyens de le remplir; autrement il se rend comptable, même de ce qu'il n'aura pu faire. Celui qui se charge d'un éleve infirme & valétudinaire, change sa fonction de Gouverneur en celle de Garde-malade; il perd à soigner une vie inutile le tems qu'il destinoit à en augmenter le prix; il s'expose à voir une mere éplorée lui reprocher un jour la mort d'un fils qu'il lui aura long-tems conservé.

Je ne me chargerois pas d'un enfant maladif & cacochyme, dût-il vivre quatre-vingts ans. Je ne veux point d'un éleve toujours inutile à lui-même & aux autres, qui s'occupe uniquement à se conserver, & dont le corps nuise à l'éducation de l'ame. Que ferois-je en lui prodiguant vainement mes soins, sinon doubler la perte de la société & lui ôter deux hommes pour un? Qu'un autre à

mon défaut se charge de cet infirme, j'y consens, & j'approuve sa charité ; mais mon talent à moi n'est pas celui-là : je ne sais point apprendre à vivre à qui ne songe qu'à s'empêcher de mourir.

Il faut que le corps ait de la vigueur pour obéir à l'ame : un bon serviteur doit être robuste. Je sais que l'intempérance excite les passions ; elle exténue aussi le corps à la longue ; les macérations, les jeûnes produisent souvent le même effet par une cause opposée. Plus le corps est foible, plus il commande ; plus il est fort, plus il obéit. Toutes les passions sensuelles logent dans des corps efféminés ; ils s'en irritent d'autant plus qu'ils peuvent moins les satisfaire.

Un corps débile affoiblit l'ame. De-là l'empire de la Médecine, art plus pernicieux aux hommes que tous les maux qu'il prétend guérir. Je ne sais, pour moi, de quelle maladie nous guérissent les Médecins, mais je sais qu'ils nous en donnent de bien funestes ; la lâcheté, la pusillanimité, la crédulité, la terreur de la mort : s'ils guérissent le corps, ils tuent le courage. Que nous importe qu'ils fas-

ſent marcher des cadavres ? Ce ſont des hommes qu'il nous faut, & l'on n'en voit point ſortir de leurs mains.

La Médecine eſt à la mode parmi nous; elle doit l'être. C'eſt l'amuſement des gens oiſifs & déſœuvrés, qui ne ſachant que faire de leur tems le paſſent à ſe conſerver. S'ils avoient eu le malheur de naître immortels, ils ſeroient les plus miſérables des êtres. Une vie qu'ils n'auroient jamais peur de perdre ne ſeroit pour eux d'aucun prix. Il faut à ces gens-là des Médecins qui les menacent pour les flatter, & qui leur donnent chaque jour le ſeul plaiſir dont ils ſoient ſuſceptibles; celui de n'être pas morts.

Je n'ai nul deſſein de m'étendre ici ſur la vanité de la Médecine. Mon objet n'eſt que de la conſidérer par le côté moral. Je ne puis pourtant m'empêcher d'obſerver que les hommes font ſur ſon uſage les mêmes ſophiſmes que ſur la recherche de la vérité. Ils ſuppoſent toujours qu'en traitant un malade on le guérit, & qu'en cherchant une vérité on la trouve : ils ne voient pas qu'il faut balancer l'avantage d'une guériſon que le

Médecin opere, par la mort de cent malades qu'il a tués, & l'utilité d'une vérité découverte, par le tort que font les erreurs qui passent en même-tems. La Science qui instruit & la Médecine qui guérit sont fort bonnes, sans doute; mais la Science qui trompe & la Médecine qui tue sont mauvaises. Apprenez-nous donc à les distinguer. Voilà le nœud de la question : si nous savions ignorer la vérité, nous ne serions jamais les dupes du mensonge; si nous savions ne vouloir pas guérir malgré la nature, nous ne mourrions jamais par la main du Médecin. Ces deux abstinences seroient sages; on gagneroit évidemment à s'y soumettre. Je ne dispute donc pas que la Médecine ne soit utile à quelques hommes, mais je dis qu'elle est funeste au genre humain.

On me dira, comme on fait sans cesse, que les fautes sont du Médecin, mais que la Médecine en elle-même est infaillible. A la bonne heure; mais qu'elle vienne donc sans le Médecin : car tant qu'ils viendront ensemble, il y aura cent fois plus à craindre des erreurs de l'artiste, qu'à espérer du secours de l'art.

Cet art mensonger, plus fait pour les maux de l'esprit que pour ceux du corps, n'est pas plus utile aux uns qu'aux autres : il nous guérit moins de nos maladies qu'il ne nous en imprime l'effroi. Il recule moins la mort qu'il ne la fait sentir d'avance ; il use la vie au lieu de la prolonger : & quand il la prolongeroit, ce seroit encore au préjudice de l'espece ; puisqu'il nous ôte à la société par les soins qu'il nous impose, & à nos devoirs par les frayeurs qu'il nous donne. C'est la connoissance des dangers qui nous les fait craindre : celui qui se croiroit invulnérable n'auroit peur de rien. A force d'armer Achille contre le péril, le Poëte lui ôte le mérite de la valeur : tout autre à sa place eût été un Achille au même prix.

Voulez-vous trouver des hommes d'un vrai courage ? Cherchez-les dans les lieux où il n'y a point de Médecins, où l'on ignore les conséquences des maladies, & où l'on ne songe guere à la mort. Naturellement l'homme sait souffrir constamment, & meurt en paix. Ce sont les Médecins avec leurs ordonnan-

ples qui se portent le mieux, sont les plus robustes, & vivent le plus long-tems. Si par les observations générales on ne trouve pas que l'usage de la Médecine donne aux hommes une santé plus ferme ou une plus longue vie; par cela même que cet art n'est pas utile il est nuisible, puisqu'il emploie le tems, les hommes & les choses à pure perte. Non-seulement le tems qu'on passe à conserver la vie étant perdu pour en user, il l'en faut déduire; mais quand ce tems est employé à nous tourmenter, il est pis que nul, il est négatif; & pour calculer équitablement, il en faut ôter autant de celui qui nous reste. Un homme qui vit dix ans sans Médecins, vit plus pour lui-même & pour autrui, que celui qui vit trente ans leur victime. Ayant fait l'une & l'autre épreuve, je me crois plus en droit que personne d'en tirer la conclusion.

Voilà mes raisons pour ne vouloir qu'un éleve robuste & sain, & mes principes pour le maintenir tel. Je ne m'arrêterai pas à prouver au long l'utilité des travaux manuels & des exercices du corps pour

renforcer le tempérament & la ſanté ; c'eſt ce que perſonne ne diſpute : les exemples des plus longues vies ſe tirent preſque tous d'hommes qui ont fait le plus d'exercice, qui ont ſupporté le plus de fatigue & de travail (10). Je n'entrerai pas, non plus, dans de longs détails ſur les ſoins que je prendrai pour ce ſeul objet. On verra qu'ils entrent néceſſairement dans ma pratique, qu'il ſuffit d'en prendre l'eſprit pour n'avoir pas beſoin d'autre explication.

Avec la vie commencent les beſoins.

---

(10) En voici un exemple tiré des papiers anglois, lequel je ne puis m'empêcher de rapporter, tant il offre de réflexions à faire rélatives à mon ſujet.

“ Un Particulier nommé *Patrice Oneil*, né en 1647, „ vient de ſe remarier en 1760 pour la ſeptieme fois. „ Il ſervit dans les Dragons la dix-ſeptieme année du „ regne de Charles II, & dans différens Corps juſqu'en „ 1740 qu'il obtint ſon congé. Il a fait toutes les Cam- „ pagnes du Roi Guillaume & du Duc de Malborough. „ Cet homme n'a jamais bu que de la bierre ordinaire ; „ il s'eſt toujours nourri de végétaux, & n'a mangé de „ la viande que dans quelques repas qu'il donnoit à ſa „ famille. Son uſage a toujours été de ſe lever & de ſe „ coucher avec le ſoleil, à moins que ſes devoirs ne l'en „ aient empêché. Il eſt à préſent dans ſa cent treizieme „ année, entendant bien, ſe portant bien, & marchant „ ſans canne. Malgré ſon grand âge, il ne reſte pas un „ ſeul moment oiſif, & tous les Dimanches il va à ſa „ Paroiſſe accompagné de ſes enfans, petits-enfans, & „ arriere petits-enfans.

Au nouveau-né il faut une nourrice. Si la mere consent à remplir son devoir, à la bonne heure; on lui donnera ses directions par écrit: car cet avantage a son contre-poids & tient le Gouverneur un peu plus éloigné de son éleve. Mais il est à croire que l'intérêt de l'enfant, & l'estime pour celui à qui elle veut bien confier un dépôt si cher, rendront la mere attentive aux avis du maître; & tout ce qu'elle voudra faire, on est sûr qu'elle le fera mieux qu'une autre. S'il nous faut une nourrice étrangere, commençons par la bien choisir.

Une des miseres des gens riches est d'être trompés en tout. S'ils jugent mal des hommes, faut-il s'en étonner? Ce sont les richesses qui les corrompent; & par un juste retour, ils sentent les premiers le défaut du seul instrument qui leur soit connu. Tout est mal fait chez eux, excepté ce qu'ils y font eux-mêmes, & ils n'y font presque jamais rien. S'agit-il de chercher une nourrice, on la fait choisir par l'Accoucheur. Qu'arrive-t-il de-là? Que la meilleure est toujours celle qui l'a le mieux payé. Je n'irai donc pas consulter un Ac-

coucheur pour celle d'Emile ; j'aurai ſoin de la choiſir moi-même. Je ne raiſonnerai peut-être pas là-deſſus ſi diſertement qu'un Chirurgien ; mais à coup ſûr je ſerai de meilleure foi, & mon zele me trompera moins que ſon avarice.

Ce choix n'eſt point un ſi grand myſtere ; les regles en ſont connues : mais je ne ſais ſi l'on ne devroit pas faire un peu plus d'attention à l'âge du lait auſſi bien qu'à ſa qualité. Le nouveau lait eſt tout-à-fait ſéreux ; il doit preſque être apéritif pour purger les reſtes du *meconium* épaiſſi dans les inteſtins de l'enfant qui vient de naître. Peu-à-peu le lait prend de la conſiſtance & fournit une nourriture plus ſolide à l'enfant devenu plus fort pour la digérer. Ce n'eſt ſurement pas pour rien que dans les femelles de toute eſpece la nature change la conſiſtance du lait ſelon l'âge du nourriçon.

Il faudroit donc une nourrice nouvellement accouchée à un enfant nouvellement né. Ceci a ſon embarras, je le ſais : mais ſitôt qu'on ſort de l'ordre naturel, tout a ſes embarras pour bien faire. Le ſeul expédient commode eſt de faire mal ; c'eſt auſſi celui qu'on choiſit.

Il faudroit une nourrice aussi saine de cœur que de corps : l'intempérie des passions peut comme celle des humeurs altérer son lait ; de plus s'en tenir uniquement au physique, c'est ne voir que la moitié de l'objet. Le lait peut être bon, & la nourrice mauvaise ; un bon caractere est aussi essentiel qu'un bon tempérament. Si l'on prend une femme vicieuse, je ne dis pas que son nourrisson contractera ses vices, mais je dis qu'il en pâtira. Ne lui doit-elle pas, avec son lait, des soins qui demandent du zele, de la patience, de la douceur, de la propreté ? Si elle est gourmande, intempérante, elle aura bientôt gâté son lait ; si elle est négligente ou emportée, que va devenir à sa merci un pauvre malheureux qui ne peut ni se défendre, ni se plaindre ? Jamais en quoi que ce puisse être les méchans ne sont bons à rien de bon.

Le choix de la nourrice importe d'autant plus, que son nourrisson ne doit point avoir d'autre gouvernante qu'elle, comme il ne doit point avoir d'autre Précepteur que son Gouverneur. Cet usage étoit celui des Anciens, moins raisonneurs & plus

ſages que nous. Après avoir nourri des enfans de leur ſexe les nourrices ne les quittoient plus. Voilà pourquoi dans leurs pieces de théâtre la plupart des confidentes ſont des nourrices. Il eſt impoſſible qu'un enfant qui paſſe ſucceſſivement par tant de mains différentes ſoit jamais bien élevé. A chaque changement il fait de ſecretes comparaiſons qui tendent toujours à diminuer ſon eſtime pour ceux qui le gouvernent, & conſéquemment leur autorité ſur lui. S'il vient une fois à penſer qu'il y a de grandes perſonnes qui n'ont pas plus de raiſon que des enfans, toute l'autorité de l'âge eſt perdue, & l'éducation manquée. Un enfant ne doit connoître d'autres ſupérieurs que ſon pere & ſa mere, ou à leur défaut ſa Nourrice & ſon Gouverneur : encore eſt-ce déjà trop d'un des deux ; mais ce partage eſt inévitable, & tout ce qu'on peut faire pour y remédier, eſt que les perſonnes des deux ſexes qui le gouvernent, ſoient ſi bien d'accord ſur ſon compte que les deux ne ſoient qu'un pour lui.

Il faut que la nourrice vive un peu plus commodément, qu'elle prenne des

alimens un peu plus substantiels, mais non qu'elle change tout-à-fait de maniere de vivre; car un changement prompt & total, même de mal en mieux, est toujours dangereux pour la santé; & puisque son régime ordinaire l'a laissée ou rendue saine & bien constituée, à quoi bon lui en faire changer?

Les paysannes mangent moins de viande & plus de légumes que les femmes de la ville; ce régime végétal paroit plus favorable que contraire à elles & à leurs enfans. Quand elles ont des nourrissons bourgeois on leur donne des pot-au-feux, persuadé que le potage & le bouillon de viande leur font un meilleur chyle & fournissent plus de lait. Je ne suis point du tout de ce sentiment, & j'ai pour moi l'expérience, qui nous apprend que les enfans ainsi nourris sont plus sujets à la colique & aux vers que les autres.

Cela n'est guere étonnant, puisque la substance animale en putréfaction fourmille de vers, ce qui n'arrive pas de même à la substance végétale. Le lait, bien qu'élaboré dans le corps de l'animal,

est

est une ſubſtance végétale (11) ; ſon analyſe le démontre ; il tourne facilement à l'acide, &, loin de donner aucun veſtige d'alcali volatil, comme font les ſubſtances animales, il donne comme les plantes un ſel neutre eſſentiel.

Le lait des femelles herbivores eſt plus doux & plus ſalutaire que celui des carnivores. Formé d'une ſubſtance homogene à la ſienne, il en conſerve mieux ſa nature, & devient moins ſujet à la putréfaction. Si l'on regarde à la quantité, chacun ſait que les farineux font plus de ſang que la viande ; ils doivent donc faire auſſi plus de lait. Je ne puis croire qu'un enfant qu'on ne ſévreroit point trop tôt, ou qu'on ne ſévreroit qu'avec des nourritures végétales, & dont la nourrice ne vivroit auſſi que de végétaux, fût jamais ſujet aux vers.

Il ſe peut que les nourritures végétales donnent un lait plus prompt à s'aigrir ;

(11) Les femmes mangent du pain, des légumes, du laitage : les femelles des chiens & des chats en mangent auſſi ; les louves mêmes paiſſent. Voilà des ſucs végétaux pour leur lait ; reſte à examiner celui des eſpeces qui ne peuvent abſolument ſe nourrir que de chair, s'il y en a de telles ; de quoi je doute.

mais je ſuis fort éloigné de regarder le lait aigri comme une nourriture mal ſaine : des peuples entiers qui n'en ont point d'autre s'en trouvent fort bien, & tout cet appareil d'abſorbans me paroit une pure charlatanerie. Il y a des tempéramens auxquels le lait ne convient point, & alors nul abſorbant ne le leur rend ſupportable ; les autres le ſupportent ſans abſorbans. On craint le lait trié ou caillé ; c'eſt une folie, puiſqu'on ſait que le lait ſe caille toujours dans l'eſtomac. C'eſt ainſi qu'il devient un aliment aſſez ſolide pour nourrir les enfans, & les petits des animaux : s'il ne ſe cailloit point, il ne feroit que paſſer, il ne les nourriroit pas (*). On a beau couper le lait de mille manieres, uſer de mille abſorbans, quiconque mange du lait digere du fromage ; cela eſt ſans exception. L'eſtomac eſt ſi bien fait pour cailler le lait, que c'eſt avec l'eſtomac de veau que ſe fait la préſure.

(*) Bien que les ſucs qui nous nourriſſent ſoient en liqueur, ils doivent être exprimés d'alimens ſolides. Un homme au travail qui ne vivroit que de bouillon dépériroit très-promptement. Il ſe ſoutiendroit beaucoup mieux avec du lait, parce qu'il ſe caille.

Je pense donc qu'au lieu de changer la nourriture ordinaire des nourrices, il suffit de la leur donner plus abondante, & mieux choisie dans son espece. Ce n'est pas par la nature des alimens que le maigre échauffe. C'est leur assaisonnement seul qui les rend mal-sains. Réformez les regles de votre cuisine; n'ayez ni roux ni friture; que le beurre, ni le sel, ni le laitage ne passent point sur le feu; que vos légumes cuits à l'eau ne soient assaisonnés qu'arrivant tout chauds sur la table; le maigre, loin d'échauffer la nourrice, lui fournira du lait en abondance & de la meilleure qualité (12). Se pourroit-il que, le régime végétal étant reconnu le meilleur pour l'enfant, le régime animal fût le meilleur pour la nourrice? Il y a de la contradiction à cela.

C'est sur-tout dans les premieres années de la vie, que l'air agit sur la constitution des enfans. Dans une peau délicate & molle il pénetre par tous les pores,

(12) Ceux qui voudront discuter plus au long les avantages & les inconvéniens du régime pythagoricien, pourront consulter les Traités que les Docteurs Cocchi, & Bianchi son adversaire ont faits sur cet important sujet.

il affecte puissamment ces corps naissans; il leur laisse des impressions qui ne s'effacent point. Je ne serois donc pas d'avis qu'on tirât une paysanne de son village pour l'enfermer en ville dans une chambre, & faire nourrir l'enfant chez soi. J'aime mieux qu'il aille respirer le bon air de la campagne, qu'elle le mauvais air de la ville. Il prendra l'état de sa nouvelle mere, il habitera sa maison rustique, & son gouverneur l'y suivra. Le lecteur se souviendra bien que ce gouverneur n'est pas un homme à gage; c'est l'ami du pere. Mais quand cet ami ne se trouve pas; quand ce transport n'est pas facile; quand rien de ce que vous conseillez n'est faisable, que faire à la place, me dira-t-on? .... Je vous l'ai déjà dit; ce que vous faites : on n'a pas besoin de conseil pour cela.

Les hommes ne sont point faits pour être entassés en fourmilieres, mais épars sur la terre qu'ils doivent cultiver. Plus ils se rassemblent, plus ils se corrompent. Les infirmités du corps, ainsi que les vices de l'ame, sont l'infaillible effet de ce concours trop nombreux. L'homme

eſt de tous les animaux celui qui peut le moins vivre en troupeaux. Des hommes entaſſés comme des moutons périroient tous en très-peu de tems. L'haleine de l'homme eſt mortelle à ſes ſemblables : cela n'eſt pas moins vrai, au propre, qu'au figuré.

Les villes ſont le gouffre de l'eſpece humaine. Au bout de quelques générations, les races périſſent ou dégénerent ; il faut les renouveller, & c'eſt toujours la campagne qui fournit à ce renouvellement. Envoyez donc vos enfans ſe renouveller, pour ainſi dire, eux-mêmes, & reprendre au milieu des champs, la vigueur qu'on perd dans l'air mal ſain des lieux trop peuplés. Les femmes groſſes qui ſont à la campagne ſe hâtent de revenir accoucher à la ville ; elles devroient faire tout le contraire ; celles ſur-tout qui veulent nourrir leurs enfans. Elles auroient moins à regretter qu'elles ne penſent ; & dans un ſéjour plus naturel à l'eſpece, les plaiſirs attachés aux devoirs de la nature leur ôteroient bientôt le goût de ceux qui ne s'y rapportent pas.

D'abord après l'accouchement on lave

l'enfant avec quelque eau tiede où l'on mêle ordinairement du vin. Cette addition du vin me paroit peu néceſſaire. Comme la nature ne produit rien de fermenté, il n'eſt pas à croire que l'uſage d'une liqueur artificielle importe à la vie de ſes créatures.

Par la même raiſon, cette précaution de faire tiédir l'eau n'eſt pas non plus indiſpenſable, & en effet des multitudes de peuples lavent les enfans nouveaux-nés dans les rivieres ou à la mer ſans autre façon : mais les nôtres, amollis avant que de naître par la molleſſe des peres & des meres, apportent en venant au monde un tempérament déjà gâté, qu'il ne faut pas expoſer d'abord à toutes les épreuves qui doivent le rétablir. Ce n'eſt que par degrés qu'on peut les ramener à leur vigueur primitive. Commencez donc d'abord par ſuivre l'uſage, & ne vous en écartez que peu-à-peu. Lavez ſouvent les enfans ; leur mal-propreté en montre le beſoin : quand on ne fait que les eſſuyer, on les déchire. Mais à meſure qu'ils ſe renforcent, diminuez par degrés la tiédeur de l'eau, juſqu'à ce qu'enfin

vous les laviez été & hiver à l'eau froide & même glacée. Comme pour ne pas les exposer, il importe que cette diminution soit lente, successive & insensible, on peut se servir du thermometre pour la mesurer exactement.

Cet usage du bain une fois établi ne doit plus être interrompu, & il importe de le garder toute sa vie. Je le considere, non-seulement du côté de la propreté & de la santé actuelle, mais aussi comme une précaution salutaire pour rendre plus flexible la texture des fibres, & les faire céder sans effort & sans risque aux divers degrés de chaleur & de froid. Pour cela je voudrois qu'en grandissant on s'accoutumât peu-à-peu à se baigner, quelquefois dans des eaux chaudes à tous les degrés supportables, & souvent dans des eaux froides à tous les degrés possibles. Ainsi après s'être habitué à supporter les diverses températures de l'eau, qui étant un fluide plus dense, nous touche par plus de points & nous affecte davantage, on deviendroit presque insensible à celles de l'air.

Au moment que l'enfant respire en

sortant de ses enveloppes, ne souffrez pas qu'on lui en donne d'autres qui le tiennent plus à l'étroit. Point de têtieres, point de bandes, point de maillot ; des langes flottans & larges, qui laissent tous ses membres en liberté, & ne soient, ni assez pesans pour gêner ses mouvemens, ni assez chauds pour empêcher qu'il ne sente les impressions de l'air (13). Placez-le dans un grand berceau (14) bien rembourré, où il puisse se mouvoir à l'aise & sans danger. Quand il commence à se fortifier, laissez-le ramper par la chambre ; laissez-lui développer, étendre ses petits membres, vous les verrez se renforcer de jour en jour. Comparez-le avec un enfant bien emmailloté du même âge, vous serez étonné de la différence de leur progrès (15).

---

(13) On étouffe les enfans dans les Villes à force de les tenir renfermés & vêtus. Ceux qui les gouvernent en sont encore à savoir que l'air froid loin de leur faire du mal les renforce, & que l'air chaud les affoiblit, leur donne la fievre & les tue.

(14) Je dis *un berceau* pour employer un mot usité, faute d'autre : car d'ailleurs je suis persuadé qu'il n'est jamais nécessaire de bercer les enfans, & que cet usage leur est souvent pernicieux.

(15) " Les anciens Péruviens laissoient les bras libres " aux enfans dans un maillot fort large ; lorsqu'ils les

On doit s'attendre à de grandes oppositions de la part des nourrices, à qui l'enfant bien garroté donne moins de peine que celui qu'il faut veiller incessamment. D'ailleurs sa mal-propreté devient plus sensible dans un habit ouvert; il faut le nettoyer plus souvent. Enfin, la coutume est un argument qu'on ne réfutera

---

„ en tiroient ils les mettoient en liberté dans un trou „ fait en terre & garni de linges, dans lequel ils les „ descendoient jusqu'à la moitié du corps; de cette façon „ ils avoient les bras libres, & ils pouvoient mouvoir „ leur tête & fléchir leur corps à leur gré sans tomber „ & sans se blesser : dès qu'ils pouvoient faire un pas, „ on leur présentoit la mammelle d'un peu loin, comme „ un appas pour les obliger à marcher. Les petits Négres „ sont quelquefois dans une situation bien plus fatiguante „ pour téter; ils embrassent l'une des hanches de la mere „ avec leurs genoux & leurs pieds, & ils la serrent si „ bien qu'ils peuvent s'y soutenir sans le secours des bras „ de la mere; ils s'attachent à la mammelle avec leurs „ mains, & ils la sucent constamment sans se déranger „ & sans tomber, malgré les différens mouvemens de la „ mere, qui pendant ce tems travaille à son ordinaire. „ Ces enfans commencent à marcher dès le second mois, „ ou plutôt à se traîner sur les genoux & sur les mains, „ cet exercice leur donne pour la suite la facilité de courir „ dans cette situation presque aussi vîte que s'ils étoient „ sur leurs pieds. *Hist. Nat. T. IV.* in-12, *page* 192.

A ces exemples M. de Buffon auroit pu ajouter celui de l'Angleterre, où l'extravagante & barbare pratique du maillot s'abolit de jour en jour. Voyez aussi la Loubere, Voyage de Siam, le Sieur le Beau, Voyage du Canada, &c. Je remplirois vingt pages de citations, si j'avois besoin de confirmer ceci par des faits. Voyez p. 21 de ce volume.

jamais en certains pays au gré du peuple de tous les états.

Ne raisonnez point avec les nourrices. Ordonnez, voyez faire, & n'épargnez rien pour rendre aisés dans la pratique les soins que vous aurez prescrits. Pourquoi ne les partageriez-vous pas ? Dans les nourritures ordinaires où l'on ne regarde qu'au physique, pourvu que l'enfant vive & qu'il ne dépérisse point, le reste n'importe gueres : mais ici où l'éducation commence avec la vie, en naissant l'enfant est déjà disciple, non du Gouverneur, mais de la nature. Le Gouverneur ne fait qu'étudier sous ce premier maître & empêcher que ses soins ne soient contrariés. Il veille le nourrisson, il l'observe, il le suit ; il épie avec vigilance la premiere lueur de son foible entendement, comme aux approches du premier quartier les Musulmans épient l'instant du lever de la lune.

Nous naissons capables d'apprendre ; mais ne sachant rien, ne connoissant rien. L'ame, enchaînée dans des organes imparfaits & demi-formés, n'a pas même le sentiment de sa propre existence. Les

mouvemens, les cris de l'enfant qui vient de naître ſont des effets purement méchaniques, dépourvus de connoiſſance & de volonté.

Suppoſons qu'un enfant eût à ſa naiſſance la ſtature & la force d'un homme fait, qu'il ſortît, pour ainſi dire, tout armé du ſein de ſa mere, comme Pallas ſortit du cerveau de Jupiter; cet homme-enfant ſeroit un parfait imbécille, un automate, une ſtatue immobile & preſque inſenſible. Il ne verroit rien, il n'entendroit rien, il ne connoitroit perſonne, il ne ſauroit pas tourner les yeux vers ce qu'il auroit beſoin de voir. Non-ſeulement il n'appercevroit aucun objet hors de lui, il n'en rapporteroit même aucun dans l'organe du ſens qui le lui feroit appercevoir; les couleurs ne ſeroient point dans ſes yeux, les ſons ne ſeroient point dans ſes oreilles, les corps qu'il toucheroit ne ſeroient point ſur le ſien, il ne ſauroit pas même qu'il en a un: le contact de ſes mains ſeroit dans ſon cerveau; toutes ſes ſenſations ſe réuniroient dans un ſeul point; il n'exiſteroit que dans le commun *ſenſorium*, il

n'auroit qu'une ſeule idée, ſavoir celle du *moi* à laquelle il rapporteroit toutes ſes ſenſations, & cette idée ou plutôt ce ſentiment ſeroit la ſeule choſe qu'il auroit de plus qu'un enfant ordinaire.

Cet homme formé tout-à-coup ne ſauroit pas non plus ſe redreſſer ſur ſes pieds, il lui faudroit beaucoup de tems pour apprendre à s'y ſoutenir en équilibre; peut-être n'en feroit-il pas même l'eſſai, & vous verriez ce grand corps fort & robuſte reſter en place comme une pierre, ou ramper & ſe traîner comme un jeune chien..

Il ſentiroit le mal-aiſe des beſoins ſans les connoître, & ſans imaginer aucun moyen d'y pourvoir. Il n'y a nulle immédiate communication entre les muſcles de l'eſtomac & ceux des bras & des jambes, qui, même entouré d'alimens, lui fît faire un pas pour en approcher, ou étendre la main pour les ſaiſir; & comme ſon corps auroit pris ſon accroiſſement, que ſes membres ſeroient tout développés, qu'il n'auroit par conſéquent, ni les inquiétudes ni les mouvemens continuels des enfans, il pourroit mourir

de faim avant de s'être mû pour chercher sa subsistance. Pour peu qu'on ait réfléchi sur l'ordre & le progrès de nos connoissances, on ne peut nier que tel ne fût à peu près l'état primitif d'ignorance & de stupidité naturel à l'homme, avant qu'il eût rien appris de l'expérience ou de ses semblables.

On connoit donc, ou l'on peut connoître, le premier point d'où part chacun de nous pour arriver au degré commun de l'entendement; mais qui est-ce qui connoit l'autre extrêmité? Chacun avance plus ou moins selon son génie, son goût, ses besoins, ses talens, son zele, & les occasions qu'il a de s'y livrer. Je ne sache pas qu'aucun Philosophe ait encore été assez hardi pour dire; voilà le terme où l'homme peut parvenir & qu'il ne sauroit passer. Nous ignorons ce que notre nature nous permet d'être; nul de nous n'a mesuré la distance qui peut se trouver entre un homme & un autre homme. Quelle est l'ame basse que cette idée n'échauffa jamais, & qui ne se dit pas quelquefois dans son orgueil: combien j'en ai déjà passés!

combien j'en puis encore atteindre ! pourquoi mon égal iroit-il plus loin que moi ?

Je le répete : l'éducation de l'homme commence à sa naissance ; avant de parler, avant que d'entendre il s'instruit déjà. L'expérience prévient les leçons ; au moment qu'il connoit sa nourrice il a déjà beaucoup acquis. On seroit surpris des connoissances de l'homme le plus grossier, si l'on suivoit son progrès depuis le moment où il est né jusqu'à celui où il est parvenu. Si l'on partageoit toute la science humaine en deux parties, l'une commune à tous les hommes, l'autre particuliere aux savans, celle-ci seroit très-petite en comparaison de l'autre ; mais nous ne songeons guere aux acquisitions générales, parce qu'elles se font sans qu'on y pense & même avant l'âge de raison, que d'ailleurs le savoir ne se fait remarquer que par ses différences, & que, comme dans les équations d'algebre, les quantités communes se comptent pour rien.

Les animaux mêmes acquierent beaucoup. Ils ont des sens, il faut qu'ils ap-

prennent à 'en faire usage ; ils ont des besoins, il faut qu'ils apprennent à y pourvoir : il faut qu'ils apprennent à manger, à marcher, à voler. Les quadrupédes qui se tiennent sur leurs pieds dès leur naissance ne savent pas marcher pour cela ; on voit à leurs premiers pas que ce sont des essais mal assurés : les Serins échappés de leurs cages ne savent point voler, parce qu'ils n'ont jamais volé. Tout est instruction pour les êtres animés & sensibles. Si les plantes avoient un mouvement progressif, il faudroit qu'elles eussent des sens & qu'elles acquissent des connoissances, autrement les especes périroient bientôt.

Les premieres sensations des enfans sont purement affectives, ils n'apperçoivent que le plaisir & la douleur. Ne pouvant ni marcher ni saisir, ils ont besoin de beaucoup de tems pour se former peu-à-peu les sensations représentatives qui leur montrent les objets hors d'eux-mêmes ; mais en attendant que ces objets s'étendent, s'éloignent, pour ainsi dire, de leurs yeux, & prennent pour eux des dimensions & des figures, le retour des sensations affectives

commence à les soumettre à l'empire de l'habitude ; on voit leurs yeux se tourner sans cesse vers la lumiere, & si elle leur vient de côté, prendre insensiblement cette direction ; en sorte qu'on doit avoir soin de leur opposer le visage au jour, de peur qu'ils ne deviennent louches ou ne s'accoutument à regarder de travers. Il faut aussi qu'ils s'habituent de bonne heure aux ténebres ; autrement ils pleurent & crient sitôt qu'ils se trouvent à l'obscurité. La nourriture & le sommeil trop exactement mesurés, leur deviennent nécessaires au bout des mêmes intervalles, & bientôt le desir ne vient plus du besoin mais de l'habitude ; ou plutôt, l'habitude ajoute un nouveau besoin à celui de la nature : voilà ce qu'il faut prévenir.

La seule habitude qu'on doit laisser prendre à l'enfant est de n'en contracter aucune ; qu'on ne le porte pas plus sur un bras que sur l'autre, qu'on ne l'accoutume pas à présenter une main plutôt que l'autre, à s'en servir plus souvent, à vouloir manger, dormir, agir aux mêmes heures, à ne pouvoir rester seul ni nuit ni jour.

Préparez

Préparez de loin le regne de sa liberté & l'usage de ses forces, en laissant à son corps l'habitude naturelle, en le mettant en état d'être toujours maître de lui-même, & de faire en toute chose sa volonté, sitôt qu'il en aura une.

Dès que l'enfant commence à distinguer les objets, il importe de mettre du choix dans ceux qu'on lui montre. Naturellement tous les nouveaux objets intéressent l'homme. Il se sent si foible qu'il craint tout ce qu'il ne connoit pas : l'habitude de voir des objets nouveaux sans en être affecté détruit cette crainte. Les enfans élevés dans des maisons propres où l'on ne souffre point d'araignées ont peur des araignées, & cette peur leur demeure souvent étant grands. Je n'ai jamais vu de paysans, ni homme, ni femme, ni enfant, avoir peur des araignées.

Pourquoi donc l'éducation d'un enfant ne commenceroit-elle pas avant qu'il parle & qu'il entende, puisque le seul choix des objets qu'on lui présente est propre à le rendre timide ou courageux ? Je veux qu'on l'habitue à voir des objets nouveaux, des animaux laids, dégoûtans ;

bizarres; mais peu-à-peu, de loin, jusqu'à ce qu'il y ſoit accoutumé, & qu'à force de les voir manier à d'autres il les manie enfin lui-même. Si durant ſon enfance il a vu ſans effroi des crapauds, des ſerpens, des écreviſſes, il verra ſans horreur, étant grand, quelque animal que ce ſoit. Il n'y a plus d'objets affreux pour qui en voit tous les jours.

Tous les enfans ont peur des maſques. Je commence par montrer à Emile un maſque d'une figure agréable. Enſuite, quelqu'un s'applique devant lui ce maſque ſur le viſage; je me mets à rire, tout le monde rit, & l'enfant rit comme les autres. Peu-à-peu je l'accoutume à des maſques moins agréables, & enfin à des figures hideuſes. Si j'ai bien ménagé ma gradation, loin de s'effrayer au dernier maſque, il en rira comme du premier. Après cela je ne crains plus qu'on l'effraye avec des maſques.

Quand, dans les adieux d'Andromaque & d'Hector, le petit Aſtyanax, effrayé du panache qui flotte ſur le caſque de ſon pere, le méconnoit, ſe jette en criant ſur le ſein de ſa nourrice, & arrache à

sa mere un souris mêlé de larmes, que faut-il faire pour guérir cet effroi ? Précisément ce que fait Hector ; poser le casque à terre, & puis caresser l'enfant. Dans un moment plus tranquille on ne s'en tiendroit pas là : on s'approcheroit du casque, on joueroit avec les plumes, on les feroit manier à l'enfant, enfin la nourrice prendroit le casque & le poseroit en riant sur sa propre tête ; si toutefois la main d'une femme osoit toucher aux armes d'Hector.

S'agit-il d'exercer Emile au bruit d'une arme à feu ? Je brûle d'abord une amorce dans un pistolet. Cette flamme brusque & passagere, cette espece d'éclair le réjouit ; je répete la même chose avec plus de poudre : peu-à-peu j'ajoute au pistolet une petite charge sans bourre, puis une plus grande : enfin, je l'accoutume aux coups de fusil, aux boîtes, aux canons, aux détonations les plus terribles.

J'ai remarqué que les enfans ont rarement peur du tonnerre, à moins que les éclats ne soient affreux & ne blessent réellement l'organe de l'ouie : autrement cette peur ne leur vient que quand ils ont ap-

pris que le tonnerre blesse ou tue quelquefois. Quand la raison commence à les effrayer, faites que l'habitude les rassure. Avec une gradation lente & ménagée on rend l'homme & l'enfant intrépide à tout.

Dans le commencement de la vie où la mémoire & l'imagination sont encore inactives, l'enfant n'est attentif qu'à ce qui affecte actuellement ses sens. Ses sensations étant les premiers matériaux de ses connoissances, les lui offrir dans un ordre convenable, c'est préparer sa mémoire à les fournir un jour dans le même ordre à son entendement : mais comme il n'est attentif qu'à ses sensations, il suffit d'abord de lui montrer bien distinctement la liaison de ces mêmes sensations avec les objets qui les causent. Il veut tout toucher, tout manier ; ne vous opposez point à cette inquiétude : elle lui suggere un apprentissage très-nécessaire. C'est ainsi qu'il apprend à sentir la chaleur, le froid, la dureté, la mollesse, la pesanteur, la légereté des corps, à juger de leur grandeur, de leur figure & de toutes leurs qualités sensibles, en regardant, palpant,

(16) écoutant, sur-tout en comparant la vue au toucher, en estimant à l'œil la sensation qu'ils feroient sous ses doigts.

Ce n'est que par le mouvement, que nous apprenons qu'il y a des choses qui ne sont pas nous; & ce n'est que par notre propre mouvement que nous acquérons l'idée de l'étendue. C'est parce que l'enfant n'a point cette idée, qu'il tend indifféremment la main pour saisir l'objet qui le touche, ou l'objet qui est à cent pas de lui. Cet effort qu'il fait vous paroit un signe d'empire, un ordre qu'il donne à l'objet de s'approcher ou à vous de le lui apporter; & point du tout, c'est seulement que les mêmes objets qu'il voyoit d'abord dans son cerveau, puis sur ses yeux, il les voit maintenant au bout de ses bras, & n'imagine d'étendue que celle où il peut atteindre. Ayez donc soin de le promener souvent, de le transporter d'une place à l'autre, de lui faire sentir le changement de lieu, afin de lui

(16) L'odorat est de tous les sens celui qui se développe le plus tard dans les enfans; jusqu'à l'âge de deux ou trois ans il ne paroit pas qu'ils soient sensibles ni aux bonnes ni aux mauvaises odeurs; ils ont à cet égard l'indifférence ou plutôt l'insensibilité qu'on remarque dans plusieurs animaux.

apprendre à juger des diſtances. Quand il commencera de les connoître, alors il faut changer de méthode, & ne le porter que comme il vous plait & non comme il lui plait; car ſitôt qu'il n'eſt plus abuſé par le ſens, ſon effort change de cauſe : ce changement eſt remarquable, & demande explication.

Le mal-aiſe des beſoins s'exprime par des ſignes, quand le ſecours d'autrui eſt néceſſaire pour y pourvoir. De-là les cris des enfans. Ils pleurent beaucoup : cela doit être. Puiſque toutes leurs ſenſations ſont affectives, quand elles ſont agréables ils en jouiſſent en ſilence; quand elles ſont pénibles ils le diſent dans leur langage & demandent du ſoulagement. Or tant qu'ils ſont éveillés ils ne peuvent preſque reſter dans un état d'indifférence; ils dorment ou ſont affectés.

Toutes nos Langues ſont des ouvrages de l'art. On a long-tems cherché s'il y avoit une Langue naturelle & commune à tous les hommes : ſans doute, il y en a une; & c'eſt celle que les enfans parlent avant de ſavoir parler. Cette Langue n'eſt pas articulée, mais elle eſt accen-

tuée, sonore, intelligible. L'usage des nôtres nous l'a fait négliger au point de l'oublier tout-à-fait. Etudions les enfans, & bientôt nous la rapprendrons auprès d'eux. Les nourrices sont nos maîtres dans cette Langue, elles entendent tout ce que disent leurs nourrissons, elles leur répondent, elles ont avec eux des dialogues très-bien suivis, & quoiqu'elles prononcent des mots, ces mots sont parfaitement inutiles, ce n'est point le sens du mot qu'ils entendent, mais l'accent dont il est accompagné.

Au langage de la voix se joint celui du geste non moins énergique. Ce geste n'est pas dans les foibles mains des enfans, il est sur leurs visages. Il est étonnant combien ces physionomies mal formées ont déjà d'expression : leurs traits changent d'un instant à l'autre avec une inconcevable rapidité. Vous y voyez le sourire, le desir, l'effroi naître & passer comme autant d'éclairs; à chaque fois vous croyez voir un autre visage. Ils ont certainement les muscles de la face plus mobiles que nous. En revanche leurs yeux ternes ne disent presque rien. Tel doit être le genre

de leurs ſignes dans un âge où l'on n'a que des beſoins corporels; l'expreſſion des ſenſations eſt dans les grimaces, l'expreſſion des ſentimens eſt dans les regards.

Comme le premier état de l'homme eſt la miſere & la foibleſſe, ſes premieres voix ſont la plainte & les pleurs. L'enfant ſent ſes beſoins & ne les peut ſatisfaire, il implore le ſecours d'autrui par des cris; s'il a faim ou ſoif, il pleure; s'il a trop froid ou trop chaud, il pleure; s'il a beſoin de mouvement & qu'on le tienne en repos, il pleure; s'il veut dormir & qu'on l'agite, il pleure. Moins ſa maniere d'être eſt à ſa diſpoſition, plus il demande fréquemment qu'on la change. Il n'a qu'un langage, parce qu'il n'a, pour ainſi dire, qu'une ſorte de mal-être: dans l'imperfection de ſes organes, il ne diſtingue point leurs impreſſions diverſes; tous les maux ne forment pour lui qu'une ſenſation de douleur.

De ces pleurs qu'on croiroit ſi peu dignes d'attention, nait le premier rapport de l'homme à tout ce qui l'environne: ici ſe forge le premier anneau de cette longue chaîne dont l'ordre ſocial eſt formé.

Quand l'enfant pleure, il eſt mal à ſon aiſe, il a quelque beſoin qu'il ne ſauroit ſatisfaire; on examine, on cherche ce beſoin, on le trouve, on y pourvoit. Quand on ne le trouve pas ou quand on n'y peut pourvoir, les pleurs continuent, on en eſt importuné; on flatte l'enfant pour le faire taire, on le berce, on lui chante pour l'endormir: s'il s'opiniâtre, on s'impatiente, on le menace; des nourrices brutales le frappent quelquefois. Voilà d'étranges leçons pour ſon entrée à la vie.

Je n'oublierai jamais d'avoir vu un de ces incommodes pleureurs ainſi frappé par ſa nourrice. Il ſe tut ſur le champ, je le crus intimidé. Je me diſois, ce ſera une ame ſervile dont on n'obtiendra rien que par la rigueur. Je me trompois; le malheureux ſuffoquoit de colere, il avoit perdu la reſpiration, je le vis devenir violet. Un moment après vinrent les cris aigus; tous les ſignes du reſſentiment, de la fureur, du déſeſpoir de cet âge, étoient dans ſes accens. Je craignis qu'il n'expirât dans cette agitation. Quand j'aurois douté que le ſentiment du juſte &

de l'injuste fût inné dans le cœur de l'homme, cet exemple seul m'auroit convaincu. Je suis sûr qu'un tison ardent tombé par hazard sur la main de cet enfant, lui eût été moins sensible que ce coup assez léger, mais donné dans l'intention manifeste de l'offenser.

Cette disposition des enfans à l'emportement, au dépit, à la colere, demande des ménagemens excessifs. Boerhaave pense que leurs maladies sont pour la plupart de la classe des convulsives, parce que la tête étant proportionnellement plus grosse & le systême des nerfs plus étendu que dans les adultes, le genre nerveux est plus susceptible d'irritation. Eloignez d'eux avec le plus grand soin les domestiques qui les agacent, les irritent, les impatientent; ils leur sont cent fois plus dangereux, plus funestes que les injures de l'air & des saisons. Tant que les enfans ne trouveront de résistance que dans les choses & jamais dans les volontés, ils ne deviendront ni mutins ni coleres, & se conserveront mieux en santé. C'est ici une des raisons pourquoi les enfans du peuple plus libres, plus indépendans,

ſont généralement moins infirmes, moins délicats, plus robuſtes que ceux qu'on prétend mieux élever en les contrariant ſans ceſſe : mais il faut ſonger toujours qu'il y a bien de la différence entre leur obéir & ne les pas contrarier.

Les premiers pleurs des enfans ſont des prieres : ſi on n'y prend garde, elles deviennent bientôt des ordres ; ils commencent par ſe faire aſſiſter, ils finiſſent par ſe faire ſervir. Ainſi de leur propre foibleſſe, d'où vient d'abord le ſentiment de leur dépendance, nait enſuite l'idée de l'empire & de la domination ; mais cette idée étant moins excitée par leurs beſoins que par nos ſervices, ici commencent à ſe faire appercevoir les effets moraux dont la cauſe immédiate n'eſt pas dans la nature, & l'on voit déjà pourquoi dès ce premier âge, il importe de démêler l'intention ſecrete que dicte le geſte ou le cri.

Quand l'enfant tend la main avec effort ſans rien dire, il croit atteindre à l'objet, parce qu'il n'en eſtime pas la diſtance ; il eſt dans l'erreur : mais quand il ſe plaint & crie en tendant la main, alors

il ne s'abuse plus sur la distance, il commande à l'objet de s'approcher, ou à vous de le lui apporter. Dans le premier cas portez-le à l'objet lentement & à petits pas : dans le second, ne faites pas seulement semblant de l'entendre ; plus il criera, moins vous devez l'écouter. Il importe de l'accoutumer de bonne heure à ne commander, ni aux hommes, car il n'est pas leur maître, ni aux choses, car elles ne l'entendent point. Ainsi quand un enfant desire quelque chose qu'il voit & qu'on veut lui donner, il vaut mieux porter l'enfant à l'objet que d'apporter l'objet à l'enfant : il tire de cette pratique une conclusion qui est de son âge, & il n'y a point d'autre moyen de la lui suggérer.

L'Abbé de Saint Pierre appelloit les hommes de grands enfans ; on pourroit appeller réciproquement les enfans de petits hommes. Ces propositions ont leur vérité comme sentences ; comme principes elles ont besoin d'éclaircissement : mais quand Hobbes appelloit le méchant un enfant robuste, il disoit une chose absolument contradictoire. Toute méchan-

ceté vient de foibleſſe ; l'enfant n'eſt méchant que parce qu'il eſt foible ; rendez-le fort, il ſera bon : celui qui pourroit tout ne feroit jamais de mal. De tous les attributs de la Divinité toute-puiſſante, la bonté eſt celui ſans lequel on la peut le moins concevoir. Tous les peuples qui ont reconnu deux principes ont toujours regardé le mauvais comme inférieur au bon, ſans quoi ils auroient fait une ſuppoſition abſurde. Voyez ci-après la profeſſion de foi du Vicaire Savoyard.

La raiſon ſeule nous apprend à connoître le bien & le mal. La conſcience qui nous fait aimer l'un & haïr l'autre, quoiqu'indépendante de la raiſon, ne peut donc ſe développer ſans elle. Avant l'âge de raiſon nous faiſons le bien & le mal ſans le connoître ; & il n'y a point de moralité dans nos actions, quoiqu'il y en ait quelquefois dans le ſentiment des actions d'autrui qui ont rapport à nous. Un enfant veut déranger tout ce qu'il voit, il caſſe, il briſe tout ce qu'il peut atteindre, il empoigne un oiſeau comme il empoigneroit une pierre, & l'étouffe ſans ſavoir ce qu'il fait.

Pourquoi cela ? D'abord la Philosophie en va rendre raiſon par des vices naturels ; l'orgueil, l'eſprit de domination, l'amour-propre, la méchanceté de l'homme ; le ſentiment de ſa foibleſſe, pourra-t-elle ajouter, rend l'enfant avide de faire des actes de force, & de ſe prouver à lui-même ſon propre pouvoir. Mais voyez ce vieillard infirme & caſſé, ramené par le cercle de la vie humaine à la foibleſſe de l'enfance ; non-ſeulement il reſte immobile & paiſible, il veut encore que tout y reſte autour de lui ; le moindre changement le trouble & l'inquiete, il voudroit voir régner un calme univerſel. Comment la même impuiſſance jointe aux mêmes paſſions produiroit-elle des effets ſi différens dans les deux âges, ſi la cauſe primitive n'étoit changée ? Et où peut-on chercher cette diverſité de cauſes, ſi ce n'eſt dans l'état phyſique des deux individus ? Le principe actif commun à tous deux ſe développe dans l'un & s'éteint dans l'autre ; l'un ſe forme & l'autre ſe détruit, l'un tend à la vie & l'autre à la mort. L'activité défaillante ſe concentre dans le cœur

du vieillard ; dans celui de l'enfant elle eſt ſurabondante & s'étend au-dehors ; il ſe ſent, pour ainſi dire, aſſez de vie pour animer tout ce qui l'environne. Qu'il faſſe ou qu'il défaſſe, il n'importe, il ſuffit qu'il change l'état des choſes, & tout changement eſt une action. Que s'il ſemble avoir plus de penchant à détruire, ce n'eſt point par méchanceté ; c'eſt que l'action qui forme eſt toujours lente, & que celle qui détruit, étant plus rapide, convient mieux à ſa vivacité.

En même-tems que l'Auteur de la nature donne aux enfans ce principe actif, il prend ſoin qu'il ſoit peu nuiſible, en leur laiſſant peu de force pour s'y livrer. Mais ſitôt qu'ils peuvent conſidérer les gens qui les environnent comme des inſtrumens qu'il dépend d'eux de faire agir, ils s'en ſervent pour ſuivre leur penchant & ſuppléer à leur propre foibleſſe. Voilà comment ils deviennent incommodes, tyrans, impérieux, méchans, indomptables ; progrès qui ne vient pas d'un eſprit naturel de domination, mais qui le leur donne ; car il ne faut pas

une longue expérience pour sentir combien il est agréable d'agir par les mains d'autrui, & de n'avoir besoin que de remuer la langue pour faire mouvoir l'univers.

En grandissant on acquiert des forces, on devient moins inquiet, moins remuant, on se renferme davantage en soi-même. L'ame & le corps se mettent, pour ainsi dire, en équilibre, & la nature ne nous demande plus que le mouvement nécessaire à notre conservation. Mais le desir de commander ne s'éteint pas avec le besoin qui l'a fait naître ; l'empire éveille & flatte l'amour-propre, & l'habitude le fortifie : ainsi succede la fantaisie au besoin ; ainsi prennent leurs premieres racines les préjugés & l'opinion.

Le principe une fois connu, nous voyons clairement le point où l'on quitte la route de la nature : voyons ce qu'il faut faire pour s'y maintenir.

Loin d'avoir des forces superflues, les enfans n'en ont pas même de suffisantes pour tout ce que leur demande la nature : il faut donc leur laisser l'usage de toutes celles qu'elle leur donne & dont

dont ils ne sauroient abuser. Premiere maxime.

Il faut les aider, & suppléer à ce qui leur manque, soit en intelligence, soit en force, dans tout ce qui est du besoin physique. Deuxieme maxime.

Il faut dans les secours qu'on leur donne se borner uniquement à l'utile réel, sans rien accorder à la fantaisie ou au desir sans raison ; car la fantaisie ne les tourmentera point quand on ne l'aura pas fait naître, attendu qu'elle n'est pas de la nature. Troisieme maxime.

Il faut étudier avec soin leur langage & leurs signes, afin que dans un âge où ils ne savent point dissimuler, on distingue dans leurs desirs ce qui vient immédiatement de la nature, & ce qui vient de l'opinion. Quatrieme maxime.

L'esprit de ces regles est d'accorder aux enfans plus de liberté véritable & moins d'empire, de leur laisser plus faire par eux-mêmes & moins exiger d'autrui. Ainsi s'accoûtumant de bonne heure à borner leurs desirs à leurs forces, ils sentiront peu la privation de ce qui ne sera pas en leur pouvoir.

Voilà donc une raison nouvelle & très-importante pour laisser les corps & les membres des enfans absolument libres, avec la seule précaution de les éloigner du danger des chutes, & d'écarter de leurs mains tout ce qui peut les blesser.

Infailliblement un enfant dont le corps & les bras sont libres pleurera moins qu'un enfant embandé dans un maillot. Celui qui ne connoit que les besoins physiques ne pleure que quand il souffre, & c'est un très-grand avantage; car alors on sait à point nommé quand il a besoin de secours, & l'on ne doit pas tarder un moment à le lui donner s'il est possible. Mais si vous ne pouvez le soulager, restez tranquille, sans le flatter pour l'appaiser; vos caresses ne guériront pas sa colique : cependant il se souviendra de ce qu'il faut faire pour être flatté, & s'il sait une fois vous occuper de lui à sa volonté, le voilà devenu votre maître; tout est perdu.

Moins contrariés dans leurs mouvemens, les enfans pleureront moins; moins importuné de leurs pleurs on se tourmentera moins pour les faire taire; me-

nacés ou flattés moins souvent, ils seront moins craintifs ou moins opiniâtres, & resteront mieux dans leur état naturel. C'est moins en laissant pleurer les enfans qu'en s'empressant pour les appaiser, qu'on leur fait gagner des descentes, & ma preuve est que les enfans les plus négligés y sont bien moins sujets que les autres. Je suis fort éloigné de vouloir pour cela qu'on les néglige ; au contraire il importe qu'on les prévienne, & qu'on ne se laisse pas avertir de leurs besoins par leurs cris. Mais je ne veux pas, non plus, que les soins qu'on leur rend soient mal-entendus. Pourquoi se feroient-ils faute de pleurer dès qu'ils voyent que leurs pleurs sont bons à tant de choses ? Instruits du prix qu'on met à leur silence, ils se gardent bien de le prodiguer. Ils le font à la fin tellement valoir qu'on ne peut plus le payer, & c'est alors qu'à force de pleurer sans succès, ils s'efforcent, s'épuisent & se tuent.

Les longs pleurs d'un enfant qui n'est ni lié ni malade & qu'on ne laisse manquer de rien ne sont que des pleurs d'ha-

bitude & d'obſtination. Ils ne ſont point l'ouvrage de la nature, mais de la nourrice, qui, pour n'en ſavoir endurer l'importunité la multiplie, ſans ſonger qu'en faiſant taire l'enfant aujourd'hui on l'excite à pleurer demain davantage.

Le ſeul moyen de guérir ou prévenir cette habitude, eſt de n'y faire aucune attention. Perſonne n'aime à prendre une peine inutile, pas même les enfans. Ils ſont obſtinés dans leurs tentatives; mais ſi vous avez plus de conſtance, qu'eux d'opiniâtreté, ils ſe rebutent, & n'y reviennent plus. C'eſt ainſi qu'on leur épargne des pleurs, & qu'on les accoutume à n'en verſer que quand la douleur les y force.

Au reſte, quand ils pleurent par fantaiſie ou par obſtination, un moyen ſûr pour les empêcher de continuer eſt de les diſtraire par quelque objet agréable & frappant, qui leur faſſe oublier qu'ils vouloient pleurer. La plupart des nourrices excellent dans cet art, & bien ménagé il eſt très-utile; mais il eſt de la derniere importance que l'enfant n'apperçoive pas l'intention de le diſtraire, & qu'il s'amuſe

ſans croire qu'on ſonge à lui; or voilà ſur quoi toutes les nourrices ſont maladroites.

On ſevre trop tôt tous les enfans. Le tems où l'on doit les ſevrer eſt indiqué par l'éruption des dents, & cette éruption eſt communément pénible & douloureuſe. Par un inſtinct machinal l'enfant porte alors fréquemment à ſa bouche tout ce qu'il tient, pour le mâcher. On penſe faciliter l'opération en lui donnant pour hochet quelques corps durs, comme l'ivoire ou la dent de loup. Je crois qu'on ſe trompe. Ces corps durs appliqués ſur les gencives loin de les ramollir les rendent calleuſes, les endurciſſent, préparent un déchirement plus pénible & plus douloureux. Prenons toujours l'inſtinct pour exemple. On ne voit point les jeunes chiens exercer leurs dents naiſſantes ſur des cailloux, ſur du fer, ſur des os, mais ſur du bois, du cuir, des chiffons, des matieres molles qui cedent & où la dent s'imprime.

On ne ſait plus être ſimple en rien; pas même autour des enfans. Des grelots d'argent, d'or, du corail, des cryſtaux à

facettes, des hochets de tout prix & de toute espece. Que d'apprêts inutiles & pernicieux ! Rien de tout cela. Point de grelots, point de hochets; de petites branches d'arbre avec leurs fruits & leurs feuilles, une tête de pavot dans laquelle on entend sonner les graines, un bâton de réglisse qu'il peut sucer & mâcher, l'amuseront autant que ces magnifiques colifichets, & n'auront pas l'inconvénient de l'accoutumer au luxe dès sa naissance.

Il a été reconnu que la bouillie n'est pas une nourriture fort saine. Le lait cuit & la farine crue font beaucoup de saburre & conviennent mal à notre estomac. Dans la bouillie la farine est moins cuite que dans le pain, & de plus elle n'a pas fermenté; la panade, la crême de riz me paroissent préférables. Si l'on veut absolument faire de la bouillie, il convient de griller un peu la farine auparavant. On fait dans mon pays, de la farine ainsi torréfiée une soupe fort agréable & fort saine. Le bouillon de viande & le potage sont encore un médiocre aliment dont il ne faut user que le moins qu'il est possible. Il importe que les enfans s'accoutument

d'abord à mâcher ; c'eſt le vrai moyen de faciliter l'éruption des dents : & quand ils commencent d'avaler, les ſucs ſalivaires mêlés avec les alimens en facilitent la digeſtion.

Je leur ferois donc mâcher d'abord des fruits ſecs, des croûtes. Je leur donnerois pour jouer de petits bâtons de pain dur ou de biſcuit ſemblable au pain de Piémont qu'on appelle dans le pays des *Griſſes*. A force de ramollir ce pain dans leur bouche ils en avaleroient enfin quelque peu ; leurs dents ſe trouveroient ſorties, & ils ſe trouveroient ſevrés preſque avant qu'on s'en fût apperçu. Les Payſans ont pour l'ordinaire l'eſtomac fort bon, & l'on ne les ſevre pas avec plus de façon que cela.

Les enfans entendent parler dès leur naiſſance ; on leur parle non-ſeulement avant qu'ils comprennent ce qu'on leur dit, mais avant qu'ils puiſſent rendre les voix qu'ils entendent. Leur organe encore engourdi ne ſe prête que peu-à-peu aux imitations des ſons qu'on leur dicte, & il n'eſt pas même aſſuré que ces ſons ſe portent d'abord à leur oreille auſſi diſtinctement qu'à la nôtre. Je ne déſapprouve

pas que la nourrice amuſe l'enfant par des chants & par des accens très-gais & très-variés ; mais je déſapprouve qu'elle l'étourdiſſe inceſſamment d'une multitude de paroles inutiles auxquelles il ne comprend rien que le ton qu'elle y met. Je voudrois que les premieres articulations qu'on lui fait entendre fuſſent rares, faciles, diſtinctes, ſouvent répétées, & que les mots qu'elles expriment ne ſe rapportaſſent qu'à des objets ſenſibles qu'on pût d'abord montrer à l'enfant. La malheureuſe facilité que nous avons à nous payer de mots que nous n'entendons point, commence plutôt qu'on ne penſe. L'Ecolier écoute en claſſe le verbiage de ſon Régent, comme il écoutoit au maillot le babil de ſa nourrice. Il me ſemble que ce ſeroit l'inſtruire fort utilement que de l'élever à n'y rien comprendre.

Les réflexions naiſſent en foule quand on veut s'occuper de la formation du langage & des premiers diſcours des enfans. Quoi qu'on faſſe, ils apprendront toujours à parler de la même maniere, & toutes les ſpéculations philoſophiques ſont ici de la plus grande inutilité.

D'abord ils ont, pour ainsi dire, une grammaire de leur âge, dont la syntaxe a des regles plus générales que la nôtre; & si l'on y faisoit bien attention, l'on seroit étonné de l'exactitude avec laquelle ils suivent certaines analogies, très-vicieuses, si l'on veut, mais très-régulieres, & qui ne sont choquantes que par leur dureté ou parce que l'usage ne les admet pas. Je viens d'entendre un pauvre enfant bien grondé par son pere pour lui avoir dit; *mon pere, irai-je-t-y?* Or, on voit que cet enfant suivoit mieux l'analogie que nos Grammairiens; car puisqu'on lui disoit, *vas-y*, pourquoi n'auroit-il pas dit, *irai-je-t-y?* Remarquez de plus, avec quelle adresse il évitoit l'hiatus de *irai-je-y*, ou, *y irai-je?* Est-ce la faute du pauvre enfant si nous avons mal-à-propos ôté de la phrase cet adverbe déterminant, *y*, parce que nous n'en savions que faire? C'est une pédanterie insupportable & un soin des plus superflus de s'attacher à corriger dans les enfans toutes ces petites fautes contre l'usage, desquelles ils ne manquent jamais de se corriger d'eux-mêmes avec

le tems. Parlez toujours correctement devant eux, faites qu'ils ne se plaisent avec personne autant qu'avec vous, & soyez sûrs qu'insensiblement leur langage s'épurera sur le vôtre, sans que vous les ayez jamais repris.

Mais un abus d'une toute autre importance & qu'il n'est pas moins aisé de prévenir, est qu'on se presse trop de les faire parler, comme si l'on avoit peur qu'ils n'apprissent pas à parler d'eux-mêmes. Cet empressement indiscret produit un effet directement contraire à celui qu'on cherche. Ils en parlent plus tard, plus confusément : l'extrême attention qu'on donne à tout ce qu'ils disent les dispense de bien articuler ; & comme ils daignent à peine ouvrir la bouche, plusieurs d'entre eux en conservent toute leur vie un vice de prononciation, & un parler confus qui les rend presque inintelligibles.

J'ai beaucoup vécu parmi les paysans, & n'en ouis jamais grasseyer aucun, ni homme ni femme, ni fille ni garçon. D'où vient cela? Les organes des paysans sont-ils autrement construits que les nôtres? Non, mais ils sont autrement exercés.

Vis-à-vis de ma fenêtre eſt un tertre ſur lequel ſe raſſemblent, pour jouer, les enfans du lieu. Quoiqu'ils ſoient aſſez éloignés de moi, je diſtingue parfaitement tout ce qu'ils diſent, & j'en tire ſouvent de bons mémoires pour cet Ecrit. Tous les jours mon oreille me trompe ſur leur âge; j'entends des voix d'enfans de dix ans, je regarde, je vois la ſtature & les traits d'enfans de trois à quatre. Je ne borne pas à moi ſeul cette expérience; les Urbains qui me viennent voir & que je conſulte là-deſſus, tombent tous dans la même erreur.

Ce qui la produit eſt que juſqu'à cinq ou ſix ans les enfans des villes élevés dans la chambre & ſous l'aîle d'une Gouvernante, n'ont beſoin que de marmoter pour ſe faire entendre; ſitôt qu'ils remuent les lèvres on prend peine à les écouter; on leur dicte des mots qu'ils rendent mal, & à force d'y faire attention, les mêmes gens étant ſans ceſſe autour d'eux, devinent ce qu'ils ont voulu dire plutôt que ce qu'ils ont dit.

A la campagne c'eſt toute autre choſe. Une payſanne n'eſt pas ſans ceſſe au-

tour de son enfant, il est forcé d'apprendre à dire très-nettement & très-haut ce qu'il a besoin de lui faire entendre. Aux champs les enfans épars, éloignés du pere, de la mere & des autres enfans, s'exercent à se faire entendre à distance, & à mesurer la force de la voix sur l'intervalle qui les sépare de ceux dont ils veulent être entendus. Voilà comment on apprend véritablement à prononcer, & non pas en bégayant quelques voyelles à l'oreille d'une Gouvernante attentive. Aussi quand on interroge l'enfant d'un paysan, la honte peut l'empêcher de répondre, mais ce qu'il dit il le dit nettement; au lieu qu'il faut que la Bonne serve d'interprete à l'enfant de la ville, sans quoi l'on n'entend rien à ce qu'il grommelle entre ses dents (17).

En grandissant, les garçons devroient

(17) Ceci n'est pas sans exception; souvent les enfans qui se font d'abord le moins entendre deviennent ensuite les plus étourdissans quand ils ont commencé d'élever la voix. Mais s'il faloit entrer dans toutes ces minuties je ne finirois pas; tout Lecteur sensé doit voir que l'excès & le défaut dérivés du même abus sont également corrigés par ma méthode. Je regarde ces deux maximes comme inséparables; *toujours assez; & jamais trop*. De la premiere bien établie, l'autre s'ensuit nécessairement.

ſe corriger de ce défaut dans les colleges, & les filles dans les couvens; en effet, les uns & les autres parlent en général plus diſtinctement que ceux qui ont été toujours élevés dans la maiſon paternelle. Mais ce qui les empêche d'acquérir jamais une prononciation auſſi nette que celle des payſans, c'eſt la néceſſité d'apprendre par cœur beaucoup de choſes, & de réciter tout haut ce qu'ils ont appris : car en étudiant, ils s'habituent à barbouiller, à prononcer négligemment & mal : en récitant c'eſt pis encore; ils recherchent leurs mots avec effort, ils traînent & allongent leurs ſyllabes : il n'eſt pas poſſible que quand la mémoire vacille la langue ne balbutie auſſi. Ainſi ſe contractent ou ſe conſervent les vices de la prononciation. On verra ci-après que mon Emile n'aura pas ceux-là, ou du moins qu'il ne les aura pas contractés par les mêmes cauſes.

Je conviens que le peuple & les villageois tombent dans une autre extrêmité, qu'ils parlent preſque toujours plus haut qu'il ne faut, qu'en prononçant trop exactement ils ont les articulations fortes

& rudes, qu'ils ont trop d'accent, qu'ils choisissent mal leurs termes, &c.

Mais premierement, cette extrêmité me paroit beaucoup moins vicieuse que l'autre, attendu que la premiere loi du discours étant de se faire entendre, la plus grande faute qu'on puisse faire est de parler sans être entendu. Se piquer de n'avoir point d'accent, c'est se piquer d'ôter aux phrases leur grace & leur énergie. L'accent est l'ame du discours; il lui donne le sentiment & la vérité. L'accent ment moins que la parole; c'est peut-être pour cela que les gens bien élevés le craignent tant. C'est de l'usage de tout dire sur le même ton qu'est venu celui de persiffler les gens sans qu'ils le sentent. A l'accent proscrit succedent des manieres de prononcer ridicules, affectées, & sujettes à la mode, telles qu'on les remarque sur-tout dans les jeunes gens de la Cour. Cette affectation de parole & de maintien est ce qui rend généralement l'abord du François repoussant & désagréable aux autres Nations. Au lieu de mettre de l'accent dans son parler, il y met de l'air. Ce n'est pas le moyen de prévenir en sa faveur.

Tous ces petits défauts de langage qu'on craint tant de laisser contracter aux enfans ne sont rien, on les prévient ou l'on les corrige avec la plus grande facilité : mais ceux qu'on leur fait contracter en rendant leur parler sourd, confus, timide, en critiquant incessamment leur ton, en épluchant tous leurs mots, ne se corrigent jamais. Un homme qui n'apprit à parler que dans les ruelles, se fera mal entendre à la tête d'un Bataillon, & n'en imposera gueres au peuple dans une émeute. Enseignez premierement aux enfans à parler aux hommes ; ils sauront bien parler aux femmes quand il faudra.

Nourris à la campagne dans toute la rusticité champêtre, vos enfans y prendront une voix plus sonore, ils n'y contracteront point le confus bégayement des enfans de la Ville ; ils n'y contracteront pas non plus les expressions ni le ton du Village, ou du moins ils les perdront aisément, lorsque le Maître vivant avec eux dès leur naissance, & y vivant de jour en jour plus exclusivement, préviendra ou effacera par la correction de son langage l'impression du langage des Pay-

ſans. Emile parlera un françois tout auſſi pur que je peux le ſavoir, mais il le parlera plus diſtinctement, & l'articulera beaucoup mieux que moi.

L'enfant qui veut parler ne doit écouter que les mots qu'il peut entendre, ni dire que ceux qu'il peut articuler. Les efforts qu'il fait pour cela le portent à redoubler la même ſyllabe, comme pour s'exercer à la prononcer plus diſtinctement. Quand il commence à balbutier, ne vous tourmentez pas ſi fort à deviner ce qu'il dit. Prétendre être toujours écouté eſt encore une ſorte d'empire, & l'enfant n'en doit exercer aucun. Qu'il vous ſuffiſe de pourvoir très-attentivement au néceſſaire; c'eſt à lui de tâcher de vous faire entendre ce qui ne l'eſt pas. Bien moins encore faut-il ſe hâter d'exiger qu'il parle : il ſaura bien parler de lui-même à meſure qu'il en ſentira l'utilité.

On remarque, il eſt vrai, que ceux qui commencent à parler fort tard ne parlent jamais ſi diſtinctement que les autres; mais ce n'eſt pas parce qu'ils ont parlé tard que l'organe reſte embarraſſé, c'eſt au contraire parce qu'ils ſont nés avec un organe

organe embarrassé qu'ils commencent tard à parler; car sans cela pourquoi parleroient-ils plus tard que les autres? Ont-ils moins l'occasion de parler, & les y excite-t-on moins? Au contraire, l'inquiétude que donne ce retard, aussi-tôt qu'on s'en apperçoit, fait qu'on se tourmente beaucoup plus à les faire balbutier que ceux qui ont articulé de meilleure heure; & cet empressement mal-entendu peut contribuer beaucoup à rendre confus leur parler, qu'avec moins de précipitation ils auroient eu le tems de perfectionner davantage.

Les enfans qu'on presse trop de parler n'ont le tems ni d'apprendre à bien prononcer ni de bien concevoir ce qu'on leur fait dire. Au lieu que quand on les laisse aller d'eux-mêmes, ils s'exercent d'abord aux syllabes les plus faciles à prononcer, & y joignant peu-à-peu quelque signification qu'on entend par leurs gestes, ils vous donnent leurs mots avant de recevoir les vôtres, cela fait qu'ils ne reçoivent ceux-ci qu'après les avoir entendus: N'étant point pressés de s'en servir, ils commencent par bien observer quel sens

vous leur donnez, & quand ils s'en ſont aſſurés ils les adoptent.

Le plus grand mal de la précipitation avec laquelle on fait parler les enfans avant l'âge, n'eſt pas que les premiers diſcours qu'on leur tient & les premiers mots qu'ils diſent, n'aient aucun ſens pour eux, mais qu'ils aient un autre ſens que le nôtre ſans que nous ſachions nous en appercevoir, en ſorte que paroiſſant nous répondre fort exactement, ils nous parlent ſans nous entendre & ſans que nous les entendions. C'eſt pour l'ordinaire à de pareilles équivoques qu'eſt due la ſurpriſe où nous jettent quelquefois leurs propos auxquels nous prêtons des idées qu'ils n'y ont point jointes. Cette inattention de notre part au véritable ſens que les mots ont pour les enfans, me paroit être la cauſe de leurs premieres erreurs; & ces erreurs, même après qu'ils en ſont guéris, influent ſur leur tour d'eſprit pour le reſte de leur vie. J'aurai plus d'une occaſion dans la ſuite d'éclaircir ceci par des exemples.

Reſſerrez donc le plus qu'il eſt poſſible le vocabulaire de l'enfant. C'eſt un très-

grand inconvénient qu'il ait plus de mots que d'idées, qu'il ſache dire plus de choſes qu'il n'en peut penſer. Je crois qu'une des raiſons pourquoi les Payſans ont généralement l'eſprit plus juſte que les gens de la Ville, eſt que leur Dictionnaire eſt moins étendu. Ils ont peu d'idées, mais ils les comparent très-bien.

Les premiers développemens de l'enfance ſe font preſque tous à la fois. L'enfant apprend à parler, à manger, à marcher, à-peu-près dans le même tems. C'eſt ici proprement la premiere époque de ſa vie. Auparavant il n'eſt rien de plus que ce qu'il étoit dans le ſein de ſa mere, il n'a nul ſentiment, nulle idée, à peine a-t-il des ſenſations; il ne ſent pas même ſa propre exiſtence.

Vivit, & eſt vitæ neſcius ipſe ſuæ (18).

---

(18) Ovid. Triſt. I. 3.

Fin du premier Livre.

EMILE,

OU

DE L'EDUCATION.

LIVRE SECOND.

C'EST ici le ſecond terme de la vie, & celui auquel proprement finit l'enfance; car les mots *infans* & *puer* ne ſont pas ſynonymes. Le premier eſt compris dans l'autre, & ſignifie *qui ne peut parler*, d'où vient que dans Valere Maxime on trouve *puerum infantem*. Mais je continue à me ſervir de ce mot ſelon l'uſage de notre langue, juſqu'à l'âge pour lequel elle a d'autres noms.

Quand les enfans commencent à parler, ils pleurent moins. Ce progrès eſt naturel; un langage eſt ſubſtitué à l'autre. Sitôt qu'ils peuvent dire qu'ils ſouffrent avec des paroles, pourquoi le diroient-ils avec des cris, ſi ce n'eſt quand la dou-

leur eſt trop vive pour que la parole puiſſe l'exprimer ? S'ils continuent alors à pleurer, c'eſt la faute des gens qui ſont autour d'eux. Dès qu'une fois Emile aura dit, *j'ai mal*, il faudra des douleurs bien vives pour le forcer de pleurer.

Si l'enfant eſt délicat, ſenſible, que naturellement il ſe mette à crier pour rien, en rendant ſes cris inutiles & ſans effet, j'en taris bientôt la ſource. Tant qu'il pleure je ne vais point à lui; j'y cours ſitôt qu'il s'eſt tû. Bientôt ſa maniere de m'appeller ſera de ſe taire, ou tout au plus de jetter un ſeul cri. C'eſt par l'effet ſenſible des ſignes, que les enfans jugent de leur ſens; il n'y a point d'autre convention pour eux: quelque mal qu'un enfant ſe faſſe, il eſt très-rare qu'il pleure quand il eſt ſeul, à moins qu'il n'ait l'eſpoir d'être entendu.

S'il tombe, s'il ſe fait une boſſe à la tête, s'il ſaigne du nez, s'il ſe coupe les doigts; au lieu de m'empreſſer autour de lui d'un air allarmé, je reſterai tranquille, au moins pour un peu de tems. Le mal eſt fait, c'eſt une néceſſité qu'il l'endure; tout mon empreſſement ne ſerviroit qu'à l'effrayer davantage, & augmenter ſa ſen-

sibilité. Au fond, c'est moins le coup que la crainte qui tourmente, quand on s'est blessé. Je lui épargnerai du moins cette derniere angoisse; car très-surement il jugera de son mal comme il verra que j'en juge : s'il me voit accourir avec inquiétude, le consoler, le plaindre, il s'estimera perdu : s'il me voit garder mon sang-froid, il reprendra bientôt le sien, & croira le mal guéri, quand il ne le sentira plus. C'est à cet âge qu'on prend les premieres leçons de courage, & que, souffrant sans effroi de légeres douleurs, on apprend par degrés à supporter les grandes.

Loin d'être attentif à éviter qu'Emile ne se blesse, je serois fort fâché qu'il ne se blessât jamais & qu'il grandît sans connoître la douleur. Souffrir est la premiere chose qu'il doit apprendre, & celle qu'il aura le plus grand besoin de savoir. Il semble que les enfans ne soient petits & foibles que pour prendre ces importantes leçons sans danger. Si l'enfant tombe de son haut il ne se cassera pas la jambe; s'il se frappe avec un bâton il ne se cassera pas le bras; s'il saisit un fer tranchant,

il ne ferrera gueres, & ne se coupera pas bien avant. Je ne sache pas qu'on ait jamais vu d'enfant en liberté se tuer, s'estropier ni se faire un mal considérable, à moins qu'on ne l'ait indiscretement exposé sur des lieux élevés, ou seul autour du feu, ou qu'on n'ait laissé des instrumens dangereux à sa portée. Que dire de ces magasins de machines, qu'on rassemble autour d'un enfant pour l'armer de toutes pieces contre la douleur, jusqu'à ce que devenu grand, il reste à sa merci, sans courage & sans expérience, qu'il se croie mort à la premiere piquure, & s'évanouisse en voyant la premiere goutte de son sang ?

Notre manie enseignante & pédantesque est toujours d'apprendre aux enfans ce qu'ils apprendroient beaucoup mieux d'eux-mêmes, & d'oublier ce que nous aurions pu seuls leur enseigner. Y a-t-il rien de plus sot que la peine qu'on prend pour leur apprendre à marcher, comme si l'on en avoit vu quelqu'un, qui par la négligence de sa nourrice ne sçût pas marcher étant grand ? Combien voit-on de gens au contraire marcher mal toute

leur vie, parce qu'on leur a mal appris à marcher ?

Emile n'aura ni bourlets, ni paniers roulans, ni charriots, ni lisieres, ou du moins dès qu'il commencera de savoir mettre un pied devant l'autre, on ne le soutiendra que sur les lieux pavés, & l'on ne fera qu'y passer en hâte (1). Au lieu de le laisser croupir dans l'air usé d'une chambre, qu'on le mene journellement au milieu d'un pré. Là qu'il coure, qu'il s'ébatte, qu'il tombe cent fois le jour; tant mieux : il en apprendra plutôt à se relever. Le bien-être de la liberté rachete beaucoup de blessures. Mon Eleve aura souvent des contusions; en revanche il sera toujours gai : si les vôtres en ont moins, ils sont toujours contrariés, toujours enchaînés, toujours tristes. Je doute que le profit soit de leur côté.

Un autre progrès rend aux enfans la plainte moins nécessaire, c'est celui de leurs

---

(1) Il n'y a rien de plus ridicule & de plus mal assuré que la démarche des gens qu'on a trop menés par la lisiere étant petits; c'est encore ici une de ces observations triviales à force d'être justes, & qui sont justes en plus d'un sens.

forces. Pouvant plus par eux-mêmes, ils ont un besoin moins fréquent de recourir à autrui. Avec leur force se développe la connoissance qui les met en état de la diriger. C'est à ce second degré que commence proprement la vie de l'individu: c'est alors qu'il prend la conscience de lui-même. La mémoire étend le sentiment de l'identité sur tous les momens de son existence; il devient véritablement un, le même, & par conséquent déjà capable de bonheur ou de misere. Il importe donc de commencer à le considérer ici comme un être moral.

Quoiqu'on assigne à-peu-près le plus long terme de la vie humaine & les probabilités qu'on a d'approcher de ce terme à chaque âge, rien n'est plus incertain que la durée de la vie de chaque homme en particulier; très-peu parviennent à ce plus long terme. Les plus grands risques de la vie sont dans son commencement; moins on a vécu, moins on doit espérer de vivre. Des enfans qui naissent, la moitié, tout au plus, parvient à l'adolescence; & il est probable que votre Eleve n'atteindra pas l'âge d'homme.

Que faut-il donc penser de cette éducation barbare qui sacrifie le présent à un avenir incertain, qui charge un enfant de chaînes de toute espece, & commence par le rendre misérable pour lui préparer au loin je ne sais quel prétendu bonheur dont il est à croire qu'il ne jouira jamais? Quand je supposerois cette éducation raisonnable dans son objet, comment voir sans indignation de pauvres infortunés soumis à un joug insupportable, & condamnés à des travaux continuels comme des galériens, sans être assuré que tant de soins leur seront jamais utiles? L'âge de la gaieté se passe au milieu des pleurs, des châtimens, des menaces, de l'esclavage. On tourmente le malheureux pour son bien, & l'on ne voit pas la mort qu'on appelle, & qui va le saisir au milieu de ce triste appareil. Qui sait combien d'enfans périssent victimes de l'extravagante sagesse d'un pere ou d'un maître? Heureux d'échapper à sa cruauté, le seul avantage qu'ils tirent des maux qu'il leur a fait souffrir, est de mourir sans regretter la vie, dont ils n'ont connu que les tourmens.

Hommes, soyez humains, c'est votre

premier devoir : ſoyez-le pour tous les âges, pour tous les états, pour, tout ce qui n'eſt pas étranger à l'homme. Quelle ſageſſe y a-t-il pour vous hors de l'humanité ? Aimez l'enfance ; favoriſez ſes jeux, ſes plaiſirs, ſon aimable inſtinct. Qui de vous n'a pas regretté quelquefois cet âge où le rire eſt toujours ſur les levres, & où l'ame eſt toujours en paix ? Pourquoi voulez-vous ôter à ces petits innocens la jouiſſance d'un tems ſi court qui leur échappe, & d'un bien ſi précieux dont ils ne ſauroient abuſer ? Pourquoi voulez-vous remplir d'amertume & de douleurs ces premiers ans ſi rapides, qui ne reviendront pas plus pour eux qu'ils ne peuvent revenir pour vous ? Peres, ſavez-vous le moment où la mort attend vos enfans ? Ne vous préparez pas des regrets en leur ôtant le peu d'inſtans que la nature leur donne : auſſi-tôt qu'ils peuvent ſentir le plaiſir d'être, faites qu'ils en jouiſſent ; faites qu'à quelque heure que Dieu les appelle, ils ne meurent point ſans avoir goûté la vie.

Que de voix vont s'élever contre moi ! J'entends de loin les clameurs de cette fauſſe ſageſſe qui nous jette inceſſamment hors

de nous, qui compte toujours le présent pour rien, & poursuivant sans relâche un avenir qui fuit à mesure qu'on avance, à force de nous transporter où nous ne sommes pas, nous transporte où nous ne serons jamais.

C'est, me répondez-vous, le tems de corriger les mauvaises inclinations de l'homme ; c'est dans l'âge de l'enfance, où les peines sont le moins sensibles, qu'il faut les multiplier pour les épargner dans l'âge de raison. Mais qui vous dit que tout cet arrangement est à votre disposition, & que toutes ces belles instructions dont vous accablez le foible esprit d'un enfant, ne lui seront pas un jour plus pernicieuses qu'utiles ? Qui vous assure que vous épargnez quelque chose par les chagrins que vous lui prodiguez ? Pourquoi lui donnez-vous plus de maux que son état n'en comporte, sans être sûr que ces maux présens sont à la décharge de l'avenir ? Et comment me prouverez-vous que ces mauvais penchans dont vous prétendez le guérir, ne lui viennent pas de vos soins mal-entendus, bien plus que de la nature ? Malheureuse prévoyance

ce, qui rend un être actuellement misérable, sur l'espoir bien ou mal fondé de le rendre heureux un jour ! Que si ces raisonneurs vulgaires confondent la licence avec la liberté, & l'enfant qu'on rend heureux avec l'enfant qu'on gâte, apprenons-leur à les distinguer.

Pour ne point courir après des chimeres, n'oublions pas ce qui convient à notre condition. L'humanité a sa place dans l'ordre des choses; l'enfance a la sienne dans l'ordre de la vie humaine; il faut considérer l'homme dans l'homme, & l'enfant dans l'enfant. Assigner à chacun sa place & l'y fixer, ordonner les passions humaines selon la constitution de l'homme, est tout ce que nous pouvons faire pour son bien-être. Le reste dépend de causes étrangeres qui ne sont point en notre pouvoir.

Nous ne savons ce que c'est que bonheur ou malheur absolu. Tout est mêlé dans cette vie, on n'y goûte aucun sentiment pur, on n'y reste pas deux momens dans le même état. Les affections de nos ames, ainsi que les modifications de nos corps, sont dans un flux continuel. Le bien & le mal nous sont communs à

tous, mais en différentes mesures. Le plus heureux est celui qui souffre le moins de peines ; le plus misérable est celui qui sent le moins de plaisirs. Toujours plus de souffrances que de jouissances ; voilà la différence commune à tous. La félicité de l'homme ici-bas n'est dónc qu'un état négatif, on doit la mesurer par la moindre quantité des maux qu'il souffre.

Tout sentiment de peine est inséparable du desir de s'en délivrer : toute idée de plaisir est inséparable du desir d'en jouir : tout desir suppose privation, & toutes les privations qu'on sent sont pénibles ; c'est donc dans la disproportion de nos desirs & de nos facultés que consiste notre misere. Un être sensible dont les facultés égaleroient les desirs seroit un être absolument heureux.

En quoi donc consiste la sagesse humaine ou la route du vrai bonheur ? Ce n'est pas précisément à diminuer nos desirs ; car s'ils étoient au-dessous de notre puissance, une partie de nos facultés resteroit oisive, & nous ne jouirions pas de tout notre être. Ce n'est pas non plus à étendre nos facultés, car si nos desirs s'éten-

doient à la fois en plus grand rapport, nous n'en deviendrions que plus miférables : mais c'eft à diminuer l'excès des defirs fur les facultés, & à mettre en égalité parfaite la puiffance & la volonté. C'eft alors feulement que toutes les forces étant en action, l'ame cependant reftera paifible, & que l'homme fe trouvera bien ordonné.

C'eft ainfi que la nature, qui fait tout pour le mieux, l'a d'abord inftitué. Elle ne lui donne immédiatement que les defirs néceffaires à fa confervation, & les facultés fuffifantes pour les fatisfaire. Elle a mis toutes les autres comme en réferve au fond de fon ame, pour s'y développer au befoin. Ce n'eft que dans cet état primitif que l'équilibre du pouvoir & du defir fe rencontre, & que l'homme n'eft pas malheureux. Sitôt que fes facultés virtuelles fe mettent en action, l'imagination, la plus active de toutes, s'éveille & les devance. C'eft l'imagination qui étend pour nous la mefure des poffibles foit en bien foit en mal, & qui par conféquent excite & nourrit les defirs par l'efpoir de les fatisfaire. Mais l'objet qui paroiffoit d'abord fous la main fuit plus

vite qu'on ne peut le poursuivre ; quand on croit l'atteindre, il se transforme & se montre au loin devant nous. Ne voyant plus le pays déjà parcouru, nous le comptons pour rien ; celui qui reste à parcourir s'aggrandit, s'étend sans cesse : ainsi l'on s'épuise sans arriver au terme ; & plus nous gagnons sur la jouissance, plus le bonheur s'éloigne de nous.

Au contraire, plus l'homme est resté près de sa condition naturelle, plus la différence de ses facultés à ses desirs est petite, & moins par conséquent il est éloigné d'être heureux. Il n'est jamais moins misérable que quand il paroit dépourvu de tout : car la misere ne consiste pas dans la privation des choses, mais dans le besoin qui s'en fait sentir.

Le monde réel a ses bornes, le monde imaginaire est infini : ne pouvant élargir l'un, retrécissons l'autre ; car c'est de leur seule différence que naissent toutes les peines qui nous rendent vraiment malheureux. Otez la force, la santé, le bon témoignage de soi, tous les biens de cette vie sont dans l'opinion ; ôtez les douleurs du corps & les remords de la conscience,

tous

tous nos maux sont imaginaires. Ce principe est commun, dira-t-on : j'en conviens. Mais l'application pratique n'en est pas commune ; & c'est uniquement de la pratique qu'il s'agit ici.

Quand on dit que l'homme est foible, que veut-on dire ? Ce mot de foiblesse indique un rapport ; un rapport de l'être auquel on l'applique. Celui dont la force passe les besoins, fût-il un insecte, un ver, est un être fort : celui dont les besoins passent la force, fût-il un éléphant, un lion ; fût-il un Conquérant, un Héros ; fût-il un Dieu, c'est un être foible. L'Ange rebelle qui méconnut sa nature étoit plus foible que l'heureux mortel qui vit en paix selon la sienne. L'homme est très-fort quand il se contente d'être ce qu'il est : il est très-foible quand il veut s'élever au-dessus de l'humanité. N'allez donc pas vous figurer qu'en étendant vos facultés vous étendez vos forces ; vous les diminuez, au contraire, si votre orgueil s'étend plus qu'elles. Mesurons le rayon de notre sphere, & restons au centre, comme l'insecte au milieu de sa toile : nous nous suffirons toujours à nous-

mêmes, & nous n'aurons point à nous plaindre de notre foiblesse; car nous ne la sentirons jamais.

Tous les animaux ont exactement les facultés nécessaires pour se conserver. L'homme seul en a de superflues. N'est-il pas bien étrange que ce superflu soit l'instrument de sa misere ? Dans tout pays les bras d'un homme valent plus que sa subsistance. S'il étoit assez sage pour compter ce superflu pour rien, il auroit toujours le nécessaire, parce qu'il n'auroit jamais rien de trop. Les grands besoins, disoit Favorin (2), naissent des grands biens, & souvent le meilleur moyen de se donner les choses dont on manque est de s'ôter celles qu'on a : c'est à force de nous travailler pour augmenter notre bonheur que nous le changeons en misere. Tout homme qui ne voudroit que vivre, vivroit heureux; par conséquent il vivroit bon, car où seroit pour lui l'avantage d'être méchant ?

Si nous étions immortels, nous serions des êtres très-misérables. Il est dur de

(2) Noct. Attic. L. IX. C. 8.

mourir, sans doute; mais il est doux d'espérer qu'on ne vivra pas toujours, & qu'une meilleure vie finira les peines de celle-ci. Si l'on nous offroit l'immortalité sur la terre, qui est-ce (*) qui voudroit accepter ce triste présent? Quelle ressource, quel espoir, quelle consolation nous resteroit-il contre les rigueurs du sort & contre les injustices des hommes? L'ignorant qui ne prévoit rien, sent peu le prix de la vie & craint peu de la perdre; l'homme éclairé voit des biens d'un plus grand prix qu'il préfere à celui-là. Il n'y a que le demi-savoir & la fausse sagesse qui prolongeant nos vues jusqu'à la mort, & pas au-delà, en font pour nous le pire des maux. La nécessité de mourir n'est à l'homme sage qu'une raison pour supporter les peines de la vie. Si l'on n'étoit pas sûr de la perdre une fois, elle coûteroit trop à conserver.

Nos maux moraux sont tous dans l'opinion, hors un seul, qui est le crime, & celui-là dépend de nous: nos maux

(*) On conçoit que je parle ici des hommes qui réfléchissent, & non pas de tous les hommes.

physiques se détruisent ou nous détruisent. Le tems ou la mort sont nos remedes : mais nous souffrons d'autant plus que nous savons moins souffrir, & nous nous donnons plus de tourment pour guérir nos maladies, que nous n'en aurions à les supporter. Vis selon la nature, sois patient, & chasse les Médecins : tu n'éviteras pas la mort, mais tu ne la sentiras qu'une fois, tandis qu'ils la portent chaque jour dans ton imagination troublée, & que leur art mensonger, au lieu de prolonger tes jours, t'en ôte la jouissance. Je demanderai toujours quel vrai bien cet art a fait aux hommes ? Quelques-uns de ceux qu'il guérit mourroient, il est vrai ; mais des millions qu'il tue resteroient en vie. Homme sensé, ne mets point à cette loterie où trop de chances sont contre toi. Souffre, meurs ou guéris ; mais sur-tout vis jusqu'à ta derniere heure.

Tout n'est que folie & contradiction dans les institutions humaines. Nous nous inquiétons plus de notre vie, à mesure qu'elle perd de son prix. Les vieillards la regrettent plus que les jeunes gens ;

ils ne veulent pas perdre les apprêts qu'ils ont faits pour en jouir ; à soixante ans il est bien cruel de mourir avant d'avoir commencé de vivre. On croit que l'homme a un vif amour pour sa conservation, & cela est vrai ; mais on ne voit pas que cet amour, tel que nous le sentons, est en grande partie l'ouvrage des hommes. Naturellement l'homme ne s'inquiete pour se conserver qu'autant que les moyens en sont en son pouvoir ; sitôt que ces moyens lui échappent, il se tranquillise & meurt sans se tourmenter inutilement. La premiere loi de la résignation nous vient de la nature. Les Sauvages, ainsi que les bêtes, se débattent fort peu contre la mort, & l'endurent presque sans se plaindre. Cette loi détruite, il s'en forme une autre qui vient de la raison ; mais peu savent l'en tirer, & cette résignation factice n'est jamais aussi pleine & entiere que la premiere.

La prévoyance ! la prévoyance, qui nous porte sans cesse au-delà de nous & souvent nous place où nous n'arriverons point ; voilà la véritable source de toutes nos miseres. Quelle manie à un

être aussi passager que l'homme de regarder toujours au loin dans un avenir qui vient si rarement, & de négliger le présent dont il est sûr! manie d'autant plus funeste qu'elle augmente incessamment avec l'âge, & que les vieillards, toujours défians, prévoyans, avares, aiment mieux se refuser aujourd'hui le nécessaire, que d'en manquer dans cent ans. Ainsi nous tenons à tout, nous nous accrochons à tout; les tems, les lieux, les hommes, les choses, tout ce qui est, tout ce qui sera, importe à chacun de nous: notre individu n'est plus que la moindre partie de nous-mêmes. Chacun s'étend, pour ainsi dire, sur la terre entiere, & devient sensible sur toute cette grande surface. Est-il étonnant que nos maux se multiplient dans tous les points par où l'on peut nous blesser? Que de Princes se désolent pour la perte d'un pays qu'ils n'ont jamais vu? Que de marchands il suffit de toucher aux Indes, pour les faire crier à Paris?

Est-ce la nature qui porte ainsi les hommes si loin d'eux-mêmes? Est-ce elle qui veut que chacun apprenne son

destin des autres, & quelquefois l'apprenne le dernier; en sorte que tel est mort heureux ou misérable, sans en avoir jamais rien sçu? Je vois un homme frais, gai, vigoureux, bien portant; sa présence inspire la joie; ses yeux annoncent le contentement, le bien-être; il porte avec lui l'image du bonheur. Vient une lettre de la poste; l'homme heureux la regarde; elle est à son adresse, il l'ouvre, il la lit. A l'instant son air change; il pâlit, il tombe en défaillance. Revenu à lui, il pleure, il s'agite, il gémit, il s'arrache les cheveux, il fait retentir l'air de ses cris, il semble attaqué d'affreuses convulsions. Insensé, quel mal t'a donc fait ce papier? quel membre t'a-t-il ôté? quel crime t'a-t-il fait commettre? enfin, qu'a-t-il changé dans toi-même pour te mettre dans l'état où je te vois?

Que la lettre se fût égarée, qu'une main charitable l'eût jettée au feu, le sort de ce mortel heureux & malheureux à la fois, eût été, ce me semble, un étrange problême. Son malheur, direz-vous, étoit réel. Fort bien, mais il ne le sentoit pas: où étoit-il donc? Son

bonheur étoit imaginaire : j'entends ; la santé, la gaieté, le bien-être, le contentement d'esprit ne sont plus que des visions. Nous n'existons plus où nous sommes, nous n'existons qu'où nous ne sommes pas. Est-ce la peine d'avoir une si grande peur de la mort, pourvu que ce en quoi nous vivons reste ?

O homme ! resserre ton existence au-dedans de toi, & tu ne seras plus misérable. Reste à la place que la nature t'assigne dans la chaîne des êtres, rien ne t'en pourra faire sortir : ne regimbe point contre la dure loi de la nécessité, & n'épuise pas, à vouloir lui résister, des forces que le Ciel ne t'a point données pour étendre ou prolonger ton existence, mais seulement pour la conserver, comme il lui plait, & autant qu'il lui plait. Ta liberté, ton pouvoir ne s'étendent qu'aussi loin que tes forces naturelles, & pas au-delà ; tout le reste n'est qu'esclavage, illusion, prestige. La domination même est servile, quand elle tient à l'opinion : car tu dépends des préjugés de ceux que tu gouvernes par les préjugés. Pour les conduire comme il te

plait, il faut te conduire comme il leur plait. Ils n'ont qu'à changer de maniere de penser, il faudra bien par force que tu changes de maniere d'agir. Ceux qui t'approchent n'ont qu'à savoir gouverner les opinions du peuple que tu crois gouverner, ou des favoris qui te gouvernent, ou celles de ta famille, ou les tiennes propres ; ces Visirs, ces Courtisans, ces Prêtres, ces Soldats, ces Valets, ces Caillettes, & jusqu'à des enfans, quand tu serois un Thémistocle en génie (3), vont te mener comme un enfant toi-même au milieu de tes légions. Tu as beau faire ; jamais ton autorité réelle n'ira plus loin que tes facultés réelles. Sitôt qu'il faut voir par les yeux des autres, il faut vouloir par leurs volontés. Mes Peuples sont mes sujets, dis-tu fierement. Soit ; mais toi, qu'es-tu ? le sujet de tes Ministres : & tes Ministres à leur tour que

(3) Ce petit garçon que vous voyez là, disoit Thémistocle à ses amis, est l'arbitre de la Grece ; car il gouverne sa mere, sa mere me gouverne, je gouverne les Athéniens, & les Athéniens gouvernent les Grecs. Oh ! quels petits conducteurs on trouveroit souvent aux plus grands Empires, si du Prince on descendoit par degrés jusqu'à la premiere main qui donne le branle en secret !

ſont-ils ? les ſujets de leurs Commis ; de leurs Maîtreſſes, les Valets de leurs Valets. Prenez tout, uſurpez tout, & puis verſez l'argent à pleines mains, dreſſez des batteries de canon, élevez des gibets, des roues, donnez des loix, des édits, multipliez les eſpions, les ſoldats, les bourreaux, les priſons, les chaînes ; pauvres petits hommes, de quoi vous ſert tout cela ? vous n'en ſerez ni mieux ſervis, ni moins volés, ni moins trompés, ni plus abſolus. Vous direz toujours, nous voulons, & vous ferez toujours ce que voudront les autres.

Le ſeul qui fait ſa volonté eſt celui qui n'a pas beſoin, pour la faire, de mettre les bras d'un autre au bout des ſiens : d'où il ſuit, que le premier de tous les biens n'eſt pas l'autorité, mais la liberté. L'homme vraiment libre ne veut que ce qu'il peut, & fait ce qu'il lui plait. Voilà ma maxime fondamentale. Il ne s'agit que de l'appliquer à l'enfance, & toutes les regles de l'éducation vont en découler.

La ſociété a fait l'homme plus foible, non-ſeulement en lui ôtant le droit qu'il

avoit ſur ſes propres forces, mais ſurtout en les lui rendant inſuffiſantes. Voilà pourquoi ſes deſirs ſe multiplient avec ſa foibleſſe, & voilà ce qui fait celle de l'enfance comparée à l'âge d'homme. Si l'homme eſt un être fort & ſi l'enfant eſt un être foible, ce n'eſt pas parce que le premier a plus de force abſolue que le ſecond, mais c'eſt parce que le premier peut naturellement ſe ſuffire à lui-même & que l'autre ne le peut. L'homme doit donc avoir plus de volontés & l'enfant plus de fantaiſies; mot par lequel j'entends tous les deſirs qui ne ſont pas de vrais beſoins, & qu'on ne peut contenter qu'avec le ſecours d'autrui.

J'ai dit la raiſon de cet état de foibleſſe. La nature y pourvoit par l'attachement des peres & des meres : mais cet attachement peut avoir ſon excès, ſon défaut, ſes abus. Des parens qui vivent dans l'état civil y tranſportent leur enfant avant l'âge. En lui donnant plus de beſoins qu'il n'en a, ils ne ſoulagent pas ſa foibleſſe, ils l'augmentent. Ils l'augmentent encore en exigeant de lui ce que la nature n'exigeoit pas; en ſoumettant

à leurs volontés le peu de force qu'il a pour servir les siennes ; en changeant de part ou d'autre en esclavage, la dépendance réciproque où le tient sa foiblesse, & où les tient leur attachement.

L'homme sage sait rester à sa place ; mais l'enfant qui ne connoit pas la sienne ne sauroit s'y maintenir. Il a parmi nous mille issues pour en sortir ; c'est à ceux qui le gouvernent à l'y retenir, & cette tâche n'est pas facile. Il ne doit être ni bête ni homme, mais enfant ; il faut qu'il sente sa foiblesse & non qu'il en souffre ; il faut qu'il dépende & non qu'il obéisse ; il faut qu'il demande & non qu'il commande. Il n'est soumis aux autres qu'à cause de ses besoins, & parce qu'ils voyent mieux que lui ce qui lui est utile, ce qui peut contribuer ou nuire à sa conservation. Nul n'a droit, pas même le pere, de commander à l'enfant ce qui ne lui est bon à rien.

Avant que les préjugés & les institutions humaines aient altéré nos penchans naturels, le bonheur des enfans ainsi que des hommes consiste dans l'usage de leur liberté ; mais cette liberté dans les pre-

miers eſt bornée par leur foibleſſe. Quiconque fait ce qu'il veut eſt heureux, s'il ſe ſuffit à lui-même ; c'eſt le cas de l'homme vivant dans l'état de nature. Quiconque fait ce qu'il veut n'eſt pas heureux, ſi ſes beſoins paſſent ſes forces ; c'eſt le cas de l'enfant dans le même état. Les enfans ne jouiſſent, même dans l'état de nature, que d'une liberté imparfaite, ſemblable à celle dont jouiſſent les hommes dans l'état civil. Chacun de nous ne pouvant plus ſe paſſer des autres redevient à cet égard foible & miſérable. Nous étions faits pour être hommes ; les loix & la ſociété nous ont replongés dans l'enfance. Les Riches, les Grands, les Rois ſont tous des enfans qui, voyant qu'on s'empreſſe à ſoulager leur miſere, tirent de cela même une vanité puérile, & ſont tout fiers des ſoins qu'on ne leur rendroit pas s'ils étoient hommes-faits.

Ces conſidérations ſont importantes, & ſervent à réſoudre toutes les contradictions du ſyſtême ſocial. Il y a deux ſortes de dépendances. Celle des choſes qui eſt de la nature ; celle des hommes qui eſt de la ſociété. La dépendance des cho-

ſes n'ayant aucune moralité, ne nuit point à la liberté, & n'engendre point de vices : la dépendance des hommes étant déſordonnée (4) les engendre tous, & c'eſt par elle que le maître & l'eſclave ſe dépravent mutuellement. S'il y a quelque moyen de remédier à ce mal dans la ſociété, c'eſt de ſubſtituer la loi à l'homme, & d'armer les volontés générales d'une force réelle ſupérieure à l'action de toute volonté particuliere. Si les loix des nations pouvoient avoir comme celles de la nature une inflexibilité que jamais aucune force humaine ne pût vaincre, la dépendance des hommes redeviendroit alors celle des choſes ; on réuniroit dans la République tous les avantages de l'état naturel à ceux de l'état civil ; on joindroit à la liberté qui maintient l'homme exempt de vices, la moralité qui l'éleve à la vertu.

Maintenez l'enfant dans la ſeule dépendance des choſes ; vous aurez ſuivi l'ordre de la nature dans le progrès de ſon

(4) Dans mes principes du droit politique il eſt démontré que nulle volonté particuliere ne peut être ordonnée dans le ſyſtême ſocial.

éducation. N'offrez jamais à ses volontés indiscretes que des obstacles physiques ou des punitions qui naissent des actions mêmes, & qu'il se rappelle dans l'occasion : sans lui défendre de mal faire, il suffit de l'en empêcher. L'expérience ou l'impuissance doivent seules lui tenir lieu de loi. N'accordez rien à ses desirs parce qu'il le demande, mais parce qu'il en a besoin. Qu'il ne sache ce que c'est qu'obéissance quand il agit, ni ce que c'est qu'empire quand on agit pour lui. Qu'il sente également sa liberté dans ses actions & dans les vôtres. Suppléez à la force qui lui manque, autant précisément qu'il en a besoin pour être libre & non pas impérieux ; qu'en recevant vos services avec une sorte d'humiliation, il aspire au moment où il pourra s'en passer, & où il aura l'honneur de se servir lui-même.

La nature a, pour fortifier le corps & le faire croître, des moyens qu'on ne doit jamais contrarier. Il ne faut point contraindre un enfant de rester quand il veut aller, ni d'aller quand il veut rester en place. Quand la volonté des enfans

n'est point gâtée par notre faute, ils ne veulent rien inutilement. Il faut qu'ils sautent, qu'ils courent, qu'ils crient quand ils en ont envie. Tous leurs mouvemens sont des besoins de leur constitution qui cherche à se fortifier : mais on doit se défier de ce qu'ils desirent sans le pouvoir faire eux-mêmes, & que d'autres sont obligés de faire pour eux. Alors il faut distinguer avec soin le vrai besoin, le besoin naturel, du besoin de fantaisie qui commence à naître, ou de celui qui ne vient que de la surabondance de vie dont j'ai parlé.

J'ai déjà dit ce qu'il faut faire quand un enfant pleure pour avoir ceci ou cela. J'ajouterai seulement que dès qu'il peut demander en parlant ce qu'il desire, & que pour l'obtenir plus vîte ou pour vaincre un refus il appuie de pleurs sa demande, elle lui doit être irrévocablement refusée. Si le besoin l'a fait parler, vous devez le savoir & faire aussi-tôt ce qu'il demande : mais céder quelque chose à ses larmes, c'est l'exciter à en verser, c'est lui apprendre à douter de votre bonne volonté, & à croire que l'importunité

tunité peut plus ſur vous que la bienveillance. S'il ne vous croit pas bon, bientôt il ſera méchant ; s'il vous croit foible, il ſera bientôt opiniâtre : il importe d'accorder toujours au premier ſigne ce qu'on ne veut pas refuſer. Ne ſoyez point prodigue en refus, mais ne les révoquez jamais.

Gardez-vous ſur-tout de donner à l'enfant de vaines formules de politeſſe qui lui ſervent au beſoin de paroles magiques, pour ſoumettre à ſes volontés tout ce qui l'entoure, & obtenir à l'inſtant ce qu'il lui plait. Dans l'éducation façonniere des riches, on ne manque jamais de les rendre poliment impérieux, en leur preſcrivant les termes dont ils doivent ſe ſervir pour que perſonne n'oſe leur réſiſter : leurs enfans n'ont ni tons ni tours ſupplians, ils ſont auſſi arrogans, même plus, quand ils prient, que quand ils commandent, comme étant bien plus ſûrs d'être obéis. On voit d'abord que *s'il vous plait* ſignifie dans leur bouche *il me plait*, & que *je vous prie* ſignifie *je vous ordonne.* Admirable politeſſe, qui n'aboutit pour eux qu'à changer le ſens

des mots, & à ne pouvoir jamais parler autrement qu'avec empire ! Quant à moi qui crains moins qu'Emile ne soit grossier qu'arrogant, j'aime beaucoup mieux qu'il dise en priant *faites cela*, qu'en commandant, *je vous prie.* Ce n'est pas le terme dont il se sert qui m'importe, mais bien l'acception qu'il y joint.

Il y a un excès de rigueur & un excès d'indulgence tous deux également à éviter. Si vous laissez pâtir les enfans, vous exposez leur santé, leur vie, vous les rendez actuellement misérables; si vous leur épargnez avec trop de soin toute espece de mal-être, vous leur préparez de grandes miseres, vous les rendez délicats, sensibles, vous les sortez de leur état d'hommes dans lequel ils rentreront un jour malgré vous. Pour ne les pas exposer à quelques maux de la nature, vous êtes l'artisan de ceux qu'elle ne leur a pas donnés. Vous me direz que je tombe dans le cas de ces mauvais peres, auxquels je reprochois de sacrifier le bonheur des enfans, à la considération d'un tems éloigné qui peut ne jamais être.

Non pas : car la liberté que je donne à

mon Eleve, le dédommage amplement des légeres incommodités auxquelles je le laisse exposé. Je vois de petits polissons jouer sur la neige, violets, transis, & pouvant à peine remuer les doigts. Il ne tient qu'à eux de s'aller chauffer, ils n'en font rien; si on les y forçoit, ils sentiroient cent fois plus les rigueurs de la contrainte, qu'ils ne sentent celles du froid. De quoi donc vous plaignez-vous? Rendrai-je votre enfant misérable en ne l'exposant qu'aux incommodités qu'il veut bien souffrir? Je fais son bien dans le moment présent en le laissant libre; je fais son bien dans l'avenir en l'armant contre les maux qu'il doit supporter. S'il avoit le choix d'être mon Eleve ou le vôtre, pensez-vous qu'il balançât un instant?

Concevez-vous quelque vrai bonheur possible pour aucun être hors de sa constitution? & n'est-ce pas sortir l'homme de sa constitution, que de vouloir l'exempter également de tous les maux de son espece? Oui, je le soutiens; pour sentir les grands biens, il faut qu'il connoisse les petits maux; telle est sa nature. Si le physique va trop bien, le moral se corrompt.

L'homme qui ne connoitroit pas la douleur, ne connoitroit ni l'attendrissement de l'humanité ni la douceur de la commisération; son cœur ne seroit ému de rien, il ne seroit pas sociable, il seroit un monstre parmi ses semblables.

Savez-vous quel est le plus sûr moyen de rendre votre enfant misérable? C'est de l'accoutumer à tout obtenir; car ses desirs croissant incessamment par la facilité de les satisfaire, tôt ou tard l'impuissance vous forcera malgré vous d'en venir au refus, & ce refus inaccoutumé lui donnera plus de tourment que la privation même de ce qu'il desire. D'abord il voudra la canne que vous tenez; bientôt il voudra votre montre; ensuite il voudra l'oiseau qui vole; il voudra l'étoile qu'il voit briller, il voudra tout ce qu'il verra: à moins d'être Dieu comment le contenterez-vous?

C'est une disposition naturelle à l'homme de regarder comme sien tout ce qui est en son pouvoir. En ce sens le principe de Hobbes est vrai jusqu'à certain point; multipliez avec nos desirs les moyens de les satisfaire, chacun se fera le maître de

tout. L'enfant donc qui n'a qu'à vouloir pour obtenir, se croit le propriétaire de l'Univers ; il regarde tous les hommes comme ses esclaves : & quand enfin l'on est forcé de lui refuser quelque chose ; lui, croyant tout possible quand il commande, prend ce refus pour un acte de rebellion ; toutes les raisons qu'on lui donne dans un âge incapable de raisonnement, ne sont à son gré que des prétextes ; il voit par-tout de la mauvaise volonté : le sentiment d'une injustice prétendue aigrissant son naturel, il prend tout le monde en haine, & sans jamais savoir gré de la complaisance, il s'indigne de toute opposition.

Comment concevrois-je qu'un enfant ainsi dominé par la colere, & dévoré des passions les plus irascibles, puisse jamais être heureux ? Heureux, lui ! c'est un Despote ; c'est à la fois le plus vil des esclaves & la plus misérable des créatures. J'ai vu des enfans élevés de cette maniere, qui vouloient qu'on renversât la maison d'un coup d'épaule ; qu'on leur donnât le coq qu'ils voyoient sur un clocher ; qu'on arrêtât un Régiment en

marche pour entendre les tambours plus long-tems, & qui perçoient l'air de leurs cris, sans vouloir écouter personne, aussitôt qu'on tardoit à leur obéir. Tout s'empressoit vainement à leur complaire; leurs desirs s'irritant par la facilité d'obtenir, ils s'obstinoient aux choses impossibles, & ne trouvoient par-tout que contradictions, qu'obstacles, que peines, que douleurs. Toujours grondans, toujours mutins, toujours furieux, ils passoient les jours à crier, à se plaindre : étoient-ce là des êtres bien fortunés ? La foiblesse & la domination réunies n'engendrent que folie & misere. De deux enfans gâtés, l'un bat la table, & l'autre fait fouetter la mer; ils auront bien à fouetter & à battre avant de vivre contens.

Si ces idées d'empire & de tyrannie les rendent misérables dès leur enfance, que sera-ce quand ils grandiront, & que leurs relations avec les autres hommes commenceront à s'étendre & se multiplier ? Accoutumés à voir tout fléchir devant eux, quelle surprise en entrant dans le monde de sentir que tout leur résiste, & de se trouver écrasés du poids

de cet Univers qu'ils pensoient mouvoir à leur gré ! Leurs airs insolens, leur puérile vanité ne leur attirent que mortifications, dédains, railleries ; ils boivent les affronts comme l'eau ; de cruelles épreuves leur apprennent bientôt qu'ils ne connoissent ni leur état ni leurs forces ; ne pouvant tout, ils croient ne rien pouvoir : tant d'obstacles inaccoutumés les rebutent, tant de mépris les avilissent ; ils deviennent lâches, craintifs, rampans, & retombent autant au-dessous d'eux-mêmes qu'ils s'étoient élevés au-dessus.

Revenons à la regle primitive. La nature a fait les enfans pour être aimés & secourus, mais les a-t-elle faits pour être obéis & craints ? Leur a-t-elle donné un air imposant, un œil sévere, une voix rude & menaçante pour se faire redouter ? Je comprends que le rugissement d'un lion épouvante les animaux, & qu'ils tremblent en voyant sa terrible hure ; mais si jamais on vit un spectacle indécent, odieux, risible, c'est un corps de Magistrats, le Chef à la tête, en habit de cérémonie, prosternés devant un enfant

au maillot, qu'ils haranguent en termes pompeux, & qui crie & bave pour toute réponse.

A considérer l'enfance en elle-même, y a-t-il au monde un être plus foible, plus misérable, plus à la merci de tout ce qui l'environne, qui ait si grand besoin de pitié, de soins, de protection qu'un enfant? Ne semble-t-il pas qu'il ne montre une figure si douce & un air si touchant qu'afin que tout ce qui l'approche s'intéresse à sa foiblesse, & s'empresse à le secourir? Qu'y a-t-il donc de plus choquant, de plus contraire à l'ordre, que de voir un enfant impérieux & mutin commander à tout ce qui l'entoure, & prendre impudemment le ton de maître avec ceux qui n'ont qu'à l'abandonner pour le faire périr?

D'autre part, qui ne voit que la foiblesse du premier âge enchaîne les enfans de tant de manieres, qu'il est barbare d'ajouter à cet assujettissement celui de nos caprices, en leur ôtant une liberté si bornée, de laquelle ils peuvent si peu abuser, & dont il est si peu utile à eux & à nous qu'on les prive? S'il n'y a

point d'objet si digne de risée qu'un enfant hautain, il n'y a point d'objet si digne de pitié qu'un enfant craintif. Puisqu'avec l'âge de raison commence la servitude civile, pourquoi la prévenir par la servitude privée ? Souffrons qu'un moment de la vie soit exempt de ce joug que la nature ne nous a pas imposé, & laissons à l'enfance l'exercice de la liberté naturelle, qui l'éloigne, au moins pour un tems, des vices que l'on contracte dans l'esclavage. Que ces instituteurs séveres, que ces peres asservis à leurs enfans, viennent donc les uns & les autres avec leurs frivoles objections, & qu'avant de vanter leurs méthodes, ils apprennent une fois celle de la nature.

Je reviens à la pratique. J'ai déjà dit que votre enfant ne doit rien obtenir parce qu'il le demande, mais parce qu'il en a besoin (5), ni rien faire par obéissance, mais seulement par nécessité; ainsi les mots d'obéir & de commander seront

(5) On doit sentir que comme la peine est souvent une nécessité, le plaisir est quelquefois un besoin. Il n'y a donc qu'un seul desir des enfans auquel on ne doive jamais complaire; c'est celui de se faire obéir. D'où il suit, que dans tout ce qu'ils demandent, c'est sur-tout

profcrits de fon Dictionnaire, encore plus ceux de devoir & d'obligation; mais ceux de force, de néceffité, d'impuiffance & de contrainte y doivent tenir une grande place. Avant l'âge de raifon l'on ne fauroit avoir aucune idée des êtres moraux ni des relations fociales; il faut donc éviter autant qu'il fe peut d'employer des mots qui les expriment, de peur que l'enfant n'attache d'abord à ces mots de fauffes idées qu'on ne faura point, ou qu'on ne pourra plus détruire. La premiere fauffe idée qui entre dans fa tête eft en lui le germe de l'erreur & du vice; c'eft à ce premier pas qu'il faut fur-tout faire attention. Faites que tant qu'il n'eft frappé que des chofes fenfibles, toutes fes idées s'arrêtent aux fenfations; faites que de toutes parts il n'apperçoive autour de lui que le monde phyfique: fans quoi foyez fûr qu'il ne vous écoutera point du tout, ou qu'il fe fera du monde moral,

---

au motif qui les porte à le demander qu'il faut faire attention. Accordez-leur, tant qu'il eft poffible, tout ce qui peut leur faire un plaifir réel: refufez-leur toujours ce qu'ils ne demandent que par fantaifie, ou pour faire un acte d'autorité.

dont vous lui parlez, des notions fantastiques que vous n'effacerez de la vie.

Raisonner avec les enfans étoit la grande maxime de Locke; c'est la plus en vogue aujourd'hui : son succès ne me paroit pourtant pas fort propre à la mettre en crédit; & pour moi je ne vois rien de plus sot que ces enfans avec qui l'on a tant raisonné. De toutes les facultés de l'homme, la raison, qui n'est, pour ainsi dire, qu'un composé de toutes les autres, est celle qui se développe le plus difficilement & le plus tard : & c'est de celle-là qu'on veut se servir pour développer les premieres ! Le chef-d'œuvre d'une bonne éducation est de faire un homme raisonnable : & l'on prétend élever un enfant par la raison ! C'est commencer par la fin, c'est vouloir faire l'instrument de l'ouvrage. Si les enfans entendoient raison, ils n'auroient pas besoin d'être élevés; mais en leur parlant dès leur bas âge une langue qu'ils n'entendent point, on les accoutume à se payer de mots, à contrôler tout ce qu'on leur dit, à se croire aussi sages que leurs maîtres, à devenir disputeurs & mutins; & tout ce qu'on pense obtenir

d'eux par des motifs raisonnables, on ne l'obtient jamais que par ceux de convoitise ou de crainte ou de vanité, qu'on est toujours forcé d'y joindre.

Voici la formule à laquelle peuvent se réduire à peu près toutes les leçons de morale qu'on fait & qu'on peut faire aux enfans.

Le Maître.

Il ne faut pas faire cela.

L'Enfant.

Et pourquoi ne faut-il pas faire cela ?

Le Maître.

Parce que c'est mal fait.

L'Enfant.

Mal fait ! Qu'est-ce qui est mal fait ?

Le Maître.

Ce qu'on vous défend.

L'Enfant.

Quel mal y a-t-il à faire ce qu'on me défend ?

Le Maître.

On vous punit pour avoir désobéi.

L'Enfant.

Je ferai en sorte qu'on n'en sache rien.

Le Maître.

On vous épiera.

L'Enfant.

Je me cacherai.

Le Maître.

On vous queſtionnera.

L'Enfant.

Je mentirai.

Le Maître.

Il ne faut pas mentir.

L'Enfant.

Pourquoi ne faut-il pas mentir ?

Le Maître.

Parce que c'eſt mal fait, &c.

Voilà le cercle inévitable. Sortez-en ; l'enfant ne vous entend plus. Ne ſont-ce pas là des inſtructions fort utiles ? Je ſerois bien curieux de ſavoir ce qu'on pourroit mettre à la place de ce dialogue ? Locke lui-même y eût, à coup ſûr, été fort embarraſſé. Connoître le bien & le mal, ſentir la raiſon des devoirs de l'homme, n'eſt pas l'affaire d'un enfant.

La nature veut que les enfans ſoient enfans avant que d'être hommes. Si nous voulons pervertir cet ordre, nous produirons des fruits précoces qui n'auront ni maturité ni ſaveur, & ne tarderont pas à ſe corrompre : nous aurons de jeu-

nes docteurs & de vieux enfans. L'enfance a des manieres de voir, de penser, de sentir, qui lui sont propres; rien n'est moins sensé que d'y vouloir substituer les nôtres; & j'aimerois autant exiger qu'un enfant eût cinq pieds de haut, que du jugement, à dix ans. En effet, à quoi lui serviroit la raison à cet âge ? Elle est le frein de la force, & l'enfant n'a pas besoin de ce frein.

En essayant de persuader à vos Eleves le devoir de l'obéissance, vous joignez à cette prétendue persuasion la force & les menaces, ou, qui pis est, la flatterie & les promesses. Ainsi donc, amorcés par l'intérêt, ou contraints par la force, ils font semblant d'être convaincus par la raison. Ils voyent très-bien que l'obéissance leur est avantageuse & la rebellion nuisible, aussi-tôt que vous vous appercevez de l'une ou de l'autre. Mais comme vous n'exigez rien d'eux qui ne leur soit désagréable, & qu'il est toujours pénible de faire les volontés d'autrui, ils se cachent pour faire les leurs, persuadés qu'ils font bien si l'on ignore leur désobéissance, mais prêts à convenir qu'ils font mal, s'ils sont découverts, de crainte d'un plus grand

mal. La raiſon du devoir n'étant pas de leur âge, il n'y a homme au monde qui vînt à bout de la leur rendre vraiment ſenſible : mais la crainte du châtiment, l'eſpoir du pardon, l'importunité, l'embarras de répondre, leur arrachent tous les aveux qu'on exige, & l'on croit les avoir convaincus quand on ne les a qu'ennuyés ou intimidés.

Qu'arrive-t-il de-là ? Premierement, qu'en leur impoſant un devoir qu'ils ne ſentent pas, vous les indiſpoſez contre votre tyrannie, & les détournez de vous aimer; que vous leur apprenez à devenir diſſimulés, faux, menteurs, pour extorquer des récompenſes ou ſe dérober aux châtimens; qu'enfin, les accoutumant à couvrir toujours d'un motif apparent un motif ſecret, vous leur donnez vous-même le moyen de vous abuſer ſans ceſſe, de vous ôter la connoiſſance de leur vrai caractere, & de payer vous & les autres de vaines paroles dans l'occaſion. Les loix, direz-vous, quoiqu'obligatoires pour la conſcience, uſent de même de contrainte avec les hommes faits : J'en conviens. Mais que ſont ces hommes,

ſinon des enfans gâtés par l'éducation ? Voilà préciſément ce qu'il faut prévenir. Employez la force avec les enfans, & la raiſon avec les hommes : tel eſt l'ordre naturel: le ſage n'a pas beſoin de loix.

Traitez votre Eleve ſelon ſon âge. Mettez-le d'abord à ſa place, & tenez l'y ſi bien, qu'il ne tente plus d'en ſortir. Alors, avant de ſavoir ce que c'eſt que ſageſſe, il en pratiquera la plus importante leçon. Ne lui commandez jamais rien, quoi que ce ſoit au monde, abſolument rien. Ne lui laiſſez pas même imaginer que vous prétendiez avoir aucune autorité ſur lui. Qu'il ſache ſeulement qu'il eſt foible & que vous êtes fort, que par ſon état & le vôtre il eſt néceſſairement à votre merci; qu'il le ſache, qu'il l'apprenne, qu'il le ſente : qu'il ſente de bonne heure ſur ſa tête altiere le dur joug que la nature impoſe à l'homme, le peſant joug de la néceſſité, ſous lequel il faut que tout être fini ploye : qu'il voye cette néceſſité dans les choſes, jamais dans le caprice (6) des hommes;

(6) On doit être ſûr que l'enfant traitera de caprice toute volonté contraire à la ſienne, & dont il ne ſentira

hommes ; que le frein qui le retient soit la force & non l'autorité. Ce dont il doit s'abstenir, ne le lui défendez pas, empêchez-le de le faire, sans explications, sans raisonnemens : ce que vous lui accordez, accordez-le à son premier mot, sans sollicitations, sans prieres, sur-tout sans condition. Accordez avec plaisir, ne refusez qu'avec répugnance; mais que tous vos refus soient irrévocables, qu'aucune importunité ne vous ébranle, que le *non* prononcé soit un mur d'airain, contre lequel l'enfant n'aura pas épuisé cinq ou six fois ses forces, qu'il ne tentera plus de le renverser.

C'est ainsi que vous le rendrez patient, égal, résigné, paisible, même quand il n'aura pas ce qu'il a voulu; car il est dans la nature de l'homme d'endurer patiemment la nécessité des choses, mais non la mauvaise volonté d'autrui. Ce mot, *il n'y en a plus*, est une réponse contre laquelle jamais enfant ne s'est mutiné, à moins qu'il ne crût que c'étoit un mensonge. Au

tira pas la raison. Or, un enfant ne sent la raison de rien, dans tout ce qui choque ses fantaisies.

reste, il n'y a point ici de milieu ; il faut n'en rien exiger du tout, ou le plier d'abord à la plus parfaite obéissance. La pire éducation est de le laisser flottant entre ses volontés & les vôtres, & de disputer sans cesse entre vous & lui à qui des deux sera le maître ; j'aimerois cent fois mieux qu'il le fût toujours.

Il est bien étrange que depuis qu'on se mêle d'élever des enfans on n'ait imaginé d'autre instrument pour les conduire que l'émulation, la jalousie, l'envie, la vanité, l'avidité, la vile crainte, toutes les passions les plus dangereuses, les plus promptes à fermenter, & les plus propres à corrompre l'ame, même avant que le corps soit formé. A chaque instruction précoce qu'on veut faire entrer dans leur tête, on plante un vice au fond de leur cœur ; d'insensés instituteurs pensent faire des merveilles en les rendant méchans pour leur apprendre ce que c'est que bonté ; & puis ils nous disent gravement, tel est l'homme. Oui, tel est l'homme que vous avez fait.

On a essayé tous les instrumens, hors un : le seul précisément qui peut réussir ;

la liberté bien réglée. Il ne faut point se mêler d'élever un enfant quand on ne sait pas le conduire où l'on veut par les seules loix du possible & de l'impossible. La sphere de l'un & de l'autre lui étant également inconnue, on l'étend, on la resserre autour de lui comme on veut. On l'enchaîne, on le pousse, on le retient avec le seul lien de la nécessité, sans qu'il en murmure : on le rend souple & docile par la seule force des choses, sans qu'aucun vice ait l'occasion de germer en lui : car jamais les passions ne s'animent, tant qu'elles sont de nul effet.

Ne donnez à vôtre Eleve aucune espece de leçon verbale, il n'en doit recevoir que de l'expérience ; ne lui infligez aucune espece de châtiment, car il ne sait ce que c'est qu'être en faute ; ne lui faites jamais demander pardon, car il ne sauroit vous offenser. Dépourvu de toute moralité dans ses actions, il ne peut rien faire qui soit moralement mal, & qui mérite ni châtiment ni réprimande.

Je vois déjà le lecteur effrayé juger de cet enfant par les nôtres : il se trompe. La gêne perpétuelle où vous tenez

vos Eleves irrite leur vivacité; plus ils sont contraints sous vos yeux, plus ils sont turbulens au moment qu'ils s'échappent; il faut bien qu'ils se dédommagent, quand ils peuvent, de la dure contrainte où vous les tenez. Deux écoliers de la ville feront plus de dégât dans un pays que la jeunesse de tout un village. Enfermez un petit Monsieur & un petit paysan dans une chambre; le premier aura tout renversé, tout brisé, avant que le second soit sorti de sa place. Pourquoi cela? si ce n'est que l'un se hâte d'abuser d'un moment de licence, tandis que l'autre, toujours sûr de sa liberté, ne se presse jamais d'en user. Et cependant les enfans des villageois souvent flattés ou contrariés sont encore bien loin de l'état où je veux qu'on les tienne.

Posons pour maxime incontestable que les premiers mouvemens de la nature sont toujours droits: il n'y a point de perversité originelle dans le cœur humain. Il ne s'y trouve pas un seul vice dont on ne puisse dire comment & par où il y est entré. La seule passion naturelle à l'homme, est l'amour de soi-même, ou

l'amour-propre pris dans un ſens étendu. Cet amour-propre en ſoi ou relativement à nous eſt bon & utile, & comme il n'a point de rapport néceſſaire à autrui, il eſt à cet égard naturellement indifférent; il ne devient bon ou mauvais que par l'application qu'on en fait & les relations qu'on lui donne. Juſqu'à ce que le guide de l'amour-propre, qui eſt la raiſon, puiſſe naître, il importe donc qu'un enfant ne faſſe rien parce qu'il eſt vu ou entendu, rien en un mot par rapport aux autres, mais ſeulement ce que la nature lui demande, & alors il ne fera rien que de bien.

Je n'entends pas qu'il ne fera jamais de dégât, qu'il ne ſe bleſſera point, qu'il ne briſera pas peut-être un meuble de prix s'il le trouve à ſa portée. Il pourroit faire beaucoup de mal ſans mal faire, parce que la mauvaiſe action dépend de l'intention de nuire, & qu'il n'aura jamais cette intention. S'il l'avoit une ſeule fois tout ſeroit déjà perdu; il ſeroit méchant preſque ſans reſſource.

Telle choſe eſt mal aux yeux de l'avarice, qui ne l'eſt pas aux yeux de la

raison. En laissant les enfans en pleine liberté d'exercer leur étourderie, il convient d'écarter d'eux tout ce qui pourroit la rendre coûteuse, & de ne laisser à leur portée rien de fragile & de précieux. Que leur appartement soit garni de meubles grossiers & solides : point de miroirs, point de porcelaines, point d'objets de luxe. Quant à mon Emile que j'éleve à la campagne, sa chambre n'aura rien qui la distingue de celle d'un paysan. A quoi bon la parer avec tant de soin, puisqu'il y doit rester si peu? Mais je me trompe; il la parera lui-même, & nous verrons bientôt de quoi.

Que si malgré vos précautions l'enfant vient à faire quelque désordre, à casser quelque piece utile, ne le punissez point de votre négligence, ne le grondez point; qu'il n'entende pas un seul mot de reproche, ne lui laissez pas même entrevoir qu'il vous ait donné du chagrin, agissez exactement comme si le meuble se fût cassé de lui-même; enfin croyez avoir beaucoup fait si vous pouvez ne rien dire.

Oserai-je exposer ici la plus grande,

la plus importante, la plus utile regle de toute l'éducation? ce n'est pas de gagner du tems, c'est d'en perdre. Lecteurs vulgaires, pardonnez-moi mes paradoxes : il en faut faire quand on réfléchit; & quoi que vous puissiez dire, j'aime mieux être homme à paradoxes qu'homme à préjugés. Le plus dangereux intervalle de la vie humaine, est celui de la naissance à l'âge de douze ans. C'est le tems où germent les erreurs & les vices, sans qu'on ait encore aucun instrument pour les détruire; & quand l'instrument vient, les racines sont si profondes, qu'il n'est plus tems de les arracher. Si les enfans sautoient tout d'un coup de la mamelle à l'âge de raison, l'éducation qu'on leur donne pourroit leur convenir; mais selon le progrès naturel, il leur en faut une toute contraire. Il faudroit qu'ils ne fissent rien de leur ame jusqu'à ce qu'elle eût toutes ses facultés; car il est impossible qu'elle apperçoive le flambeau que vous lui présentez tandis qu'elle est aveugle, & qu'elle suive dans l'immense plaine des idées une route que la raison trace encore si légerement pour les meilleurs yeux.

La premiere éducation doit donc être purement négative. Elle consiste, non point à enseigner la vertu ni la vérité; mais à garantir le cœur du vice & l'esprit de l'erreur. Si vous pouviez ne rien faire & ne rien laisser faire : si vous pouviez amener votre Eleve sain & robuste à l'âge de douze ans, sans qu'il sçût distinguer sa main droite de sa main gauche, dès vos premieres leçons, les yeux de son entendement s'ouvriroient à la raison; sans préjugé, sans habitude, il n'auroit rien en lui qui pût contrarier l'effet de vos soins. Bientôt il deviendroit entre vos mains le plus sage des hommes, & en commençant par ne rien faire, vous auriez fait un prodige d'éducation.

Prenez le contre-pied de l'usage, & vous ferez presque toujours bien. Comme on ne veut pas faire d'un enfant un enfant, mais un Docteur, les peres & les maîtres n'ont jamais assez-tôt tancé, corrigé, réprimandé, flatté, menacé, promis, instruit, parlé raison. Faites mieux, soyez raisonnable, & ne raisonnez point avec votre Eleve, sur-tout

pour lui faire approuver ce qui lui déplait ; car amener ainſi toujours la raiſon dans les choſes déſagréables, ce n'eſt que la lui rendre ennuyeuſe, & la décréditer de bonne heure dans un eſprit qui n'eſt pas encore en état de l'entendre. Exercez ſon corps, ſes organes, ſes ſens, ſes forces, mais tenez ſon ame oiſive auſſi long-tems qu'il ſe pourra. Redoutez tous les ſentimens antérieurs au jugement qui les apprécie. Retenez, arrêtez les impreſſions étrangeres : & pour empêcher le mal de naître, ne vous preſſez point de faire le bien ; car il n'eſt jamais tel, que quand la raiſon l'éclaire. Regardez tous les délais comme des avantages ; c'eſt gagner beaucoup que d'avancer vers le terme ſans rien perdre ; laiſſez meurir l'enfance dans les enfans. Enfin quelque leçon leur devient-elle néceſſaire ? gardez-vous de la donner aujourd'hui, ſi vous pouvez différer juſqu'à demain ſans danger.

Une autre conſidération qui confirme l'utilité de cette méthode, eſt celle du génie particulier de l'enfant, qu'il faut bien connoître pour ſavoir quel régime moral

lui convient. Chaque esprit a sa forme propre, selon laquelle il a besoin d'être gouverné; & il importe au succès des soins qu'on prend, qu'il soit gouverné par cette forme & non par une autre. Homme prudent, épiez long-tems la nature, observez bien votre Eleve avant de lui dire le premier mot; laissez d'abord le germe de son caractere en pleine liberté de se montrer, ne le contraignez en quoi que ce puisse être, afin de le mieux voir tout entier. Pensez-vous que ce tems de liberté soit perdu pour lui? tout au contraire, il sera le mieux employé; car c'est ainsi que vous apprendrez à ne pas perdre un seul moment dans un tems plus précieux: au lieu que si vous commencez d'agir avant de savoir ce qu'il faut faire, vous agirez au hazard; sujet à vous tromper, il faudra revenir sur vos pas; vous serez plus éloigné du but que si vous eussiez été moins pressé de l'atteindre. Ne faites donc pas comme l'avare qui perd beaucoup pour ne vouloir rien perdre. Sacrifiez dans le premier âge un tems que vous regagnerez avec usure dans un âge plus avancé. Le sage Médecin ne donne

pas étourdiment des ordonnances à la premiere vue, mais il étudie premierement le tempérament du malade avant de lui rien prescrire : il commence tard à le traiter, mais il le guérit ; tandis que le Médecin trop pressé le tue.

Mais où placerons-nous cet enfant pour l'élever comme un être insensible, comme un automate ? Le tiendrons-nous dans le globe de la Lune, dans une Isle déserte ? L'écarterons-nous de tous les humains ? N'aura-t-il pas continuellement, dans le monde, le spectacle & l'exemple des passions d'autrui ? Ne verra-t-il jamais d'autres enfans de son âge ? Ne verra-t-il pas ses parens, ses voisins, sa nourrice, sa gouvernante, son laquais, son gouverneur même, qui après tout ne sera pas un Ange ?

Cette objection est forte & solide. Mais vous ai-je dit que ce fût une entreprise aisée qu'une éducation naturelle ? O hommes, est-ce ma faute si vous avez rendu difficile tout ce qui est bien ? Je sens ces difficultés, j'en conviens : peut-être sont-elles insurmontables. Mais toujours est-il sûr qu'en s'appliquant à les prévenir, on

les prévient jusqu'à certain point. Je montre le but qu'il faut qu'on se propose : je ne dis pas qu'on y puisse arriver ; mais je dis que celui qui en approchera davantage aura le mieux réussi.

Souvenez-vous qu'avant d'oser entreprendre de former un homme, il faut s'être fait homme soi-même ; il faut trouver en soi l'exemple qu'il se doit proposer. Tandis que l'enfant est encore sans connoissance, on a le tems de préparer tout ce qui l'approche, à ne frapper ses premiers regards que des objets qu'il lui convient de voir. Rendez-vous respectable à tout le monde ; commencez par vous faire aimer, afin que chacun cherche à vous complaire. Vous ne serez point maître de l'enfant, si vous ne l'êtes de tout ce qui l'entoure, & cette autorité ne sera jamais suffisante, si elle n'est fondée sur l'estime de la vertu. Il ne s'agit point d'épuiser sa bourse & de verser l'argent à pleines mains ; je n'ai jamais vu que l'argent fît aimer personne. Il ne faut point être avare & dur, ni plaindre la misere qu'on peut soulager ; mais vous aurez beau ouvrir vos coffres, si vous n'ouvrez aussi

votre cœur, celui des autres vous restera toujours fermé. C'est votre tems, ce sont vos soins, vos affections, c'est vous-même qu'il faut donner; car quoi que vous puissiez faire, on sent toujours que votre argent n'est point vous. Il y a des témoignages d'intérêt & de bienveillance qui font plus d'effet, & sont réellement plus utiles que tous les dons: combien de malheureux, de malades ont plus besoin de consolations que d'aumônes! combien d'opprimés à qui la protection sert plus que l'argent! Raccommodez les gens qui se brouillent, prévenez les procès, portez les enfans au devoir, les peres à l'indulgence, favorisez d'heureux mariages, empêchez les vexations, employez, prodiguez le crédit des parens de votre Eleve en faveur du foible à qui on refuse justice, & que le puissant accable. Déclarez-vous hautement le protecteur des malheureux. Soyez juste, humain, bienfaisant. Ne faites pas seulement l'aumône, faites la charité; les œuvres de miséricorde soulagent plus de maux que l'argent: aimez les autres, & ils vous aimeront; servez-les, & ils vous serviront;

ſoyez leur frere, & ils ſeront vos enfans.

C'eſt encore ici une des raiſons pourquoi je veux élever Emile à la campagne, loin de la canaille des valets, les derniers des hommes après leurs maîtres; loin des noires mœurs des villes que le vernis dont on les couvre rend ſéduiſantes & contagieuſes pour les enfans; au lieu que les vices des payſans, ſans apprêt & dans toute leur groſſiéreté, ſont plus propres à rebuter qu'à ſéduire, quand on n'a nul intérêt à les imiter.

Au village un Gouverneur ſera beaucoup plus maître des objets qu'il voudra préſenter à l'enfant; ſa réputation, ſes diſcours, ſon exemple, auront une autorité qu'ils ne ſauroient avoir à la ville: étant utile à tout le monde, chacun s'empreſſera de l'obliger, d'être eſtimé de lui, de ſe montrer au diſciple tel que le maître voudroit qu'on fût en effet; & ſi l'on ne ſe corrige pas du vice, on s'abſtiendra du ſcandale; c'eſt tout ce dont nous avons beſoin pour notre objet.

Ceſſez de vous en prendre aux autres de vos propres fautes: le mal que les enfans voient les corrompt moins que celui

que vous leur apprenez. Toujours sermoneurs, toujours moralistes, toujours pédans, pour une idée que vous leur donnez la croyant bonne, vous leur en donnez à la fois vingt autres qui ne valent rien; plein de ce qui se passe dans votre tête, vous ne voyez pas l'effet que vous produisez dans la leur. Parmi ce long flux de paroles dont vous les excedez incessamment, pensez-vous qu'il n'y en ait pas une qu'ils saisissent à faux? Pensez-vous qu'ils ne commentent pas à leur maniere vos explications diffuses, & qu'ils n'y trouvent pas de quoi se faire un systême à leur portée qu'ils sauront vous opposer dans l'occasion?

Ecoutez un petit bon-homme qu'on vient d'endoctriner; laissez-le jaser, questionner, extravaguer à son aise, & vous allez être surpris du tour étrange qu'ont pris vos raisonnemens dans son esprit: il confond tout, il renverse tout, il vous impatiente, il vous désole quelquefois par des objections imprévues. Il vous réduit à vous taire, ou à le faire taire: & que peut-il penser de ce silence de la part d'un homme qui aime tant à parler? Si

jamais il remporte cet avantage, & qu'il s'en apperçoive, adieu l'éducation; tout est fini dès ce moment, il ne cherche plus à s'instruire, il cherche à vous réfuter.

Maîtres zelés, soyez simples, discrets, retenus, ne vous hâtez jamais d'agir que pour empêcher d'agir les autres; je le répéterai sans cesse, renvoyez, s'il se peut, une bonne instruction, de peur d'en donner une mauvaise. Sur cette terre dont la nature eût fait le premier paradis de l'homme, craignez d'exercer l'emploi du tentateur en voulant donner à l'innocence la connoissance du bien & du mal: ne pouvant empêcher que l'enfant ne s'instruise au dehors par des exemples, bornez toute votre vigilance à imprimer ces exemples dans son esprit sous l'image qui lui convient.

Les passions impétueuses produisent un grand effet sur l'enfant qui en est témoin, parce qu'elles ont des signes très-sensibles qui le frappent & le forcent d'y faire attention. La colere sur-tout est si bruyante dans ses emportemens, qu'il est impossible de ne pas s'en appercevoir étant à portée. Il ne faut pas demander si c'est là

pour

pour un pédagogue l'occasion d'entamer un beau discours. Eh ! point de beaux discours : rien du tout, pas un seul mot. Laissez venir l'enfant : étonné du spectacle, il ne manquera pas de vous questionner. La réponse est simple ; elle se tire des objets mêmes qui frappent ses sens. Il voit un visage enflammé, des yeux étincelans, un geste menaçant, il entend des cris ; tous signes que le corps n'est pas dans son assiette. Dites-lui posément, sans affectation, sans mystere ; ce pauvre homme est malade, il est dans un accès de fievre. Vous pouvez de-là tirer occasion de lui donner, mais en peu de mots, une idée des maladies & de leurs effets : car cela aussi est de la nature, & c'est un des liens de la nécessité auxquels il se doit sentir assujetti.

Se peut-il que sur cette idée, qui n'est pas fausse, il ne contracte pas de bonne heure une certaine répugnance à se livrer aux excès des passions, qu'il regardera comme des maladies ; & croyez-vous qu'une pareille notion donnée à propos ne produira pas un effet aussi salutaire que le plus ennuyeux sermon de morale ?

Mais voyez dans l'avenir les conséquences de cette notion! vous voilà autorisé, si jamais vous y êtes contraint, à traiter un enfant mutin comme un enfant malade; à l'enfermer dans sa chambre, dans son lit s'il le faut, à le tenir au régime, à l'effrayer lui-même de ses vices naissans, à les lui rendre odieux & redoutables, sans que jamais il puisse regarder comme un châtiment la sévérité dont vous serez peut-être forcé d'user pour l'en guérir. Que s'il vous arrive à vous-même, dans quelque moment de vivacité, de sortir du sang-froid & de la modération dont vous devez faire votre étude, ne cherchez point à lui déguiser votre faute: mais dites-lui franchement avec un tendre reproche: mon ami, vous m'avez fait mal.

Au reste, il importe que toutes les naïvetés que peut produire dans un enfant la simplicité des idées dont il est nourri, ne soient jamais relevées en sa présence, ni citées de maniere qu'il puisse l'apprendre. Un éclat de rire indiscret peut gâter le travail de six mois, & faire un tort irréparable pour toute la vie. Je

ne puis assez redire que pour être le maître de l'enfant, il faut être son propre maître. Je me représente mon petit Emile, au fort d'une rixe entre deux voisines, s'avançant vers la plus furieuse, & lui disant d'un ton de commisération : *Ma bonne, vous êtes malade, j'en suis bien fâché.* A coup sûr cette saillie ne restera pas sans effet sur les spectateurs ni peut-être sur les actrices. Sans rire, sans le gronder, sans le louer, je l'emmene de gré ou de force avant qu'il puisse appercevoir cet effet, ou du moins avant qu'il y pense, & je me hâte de le distraire sur d'autres objets qui le lui fassent bien vîte oublier.

Mon dessein n'est point d'entrer dans tous les détails, mais seulement d'exposer les maximes générales, & de donner des exemples dans les occasions difficiles. Je tiens pour impossible qu'au sein de la société, l'on puisse amener un enfant à l'âge de douze ans, sans lui donner quelque idée des rapports d'homme à homme, & de la moralité des actions humaines. Il suffit qu'on s'applique à lui rendre ces notions nécessaires le plus tard qu'il se pourra, & que quand elles deviendront

inévitables on les borne à l'utilité présente, ſeulement pour qu'il ne ſe croie pas le maître de tout, & qu'il ne faſſe pas du mal à autrui ſans ſcrupule & ſans le ſavoir. Il y a des caracteres doux & tranquilles qu'on peut mener loin ſans danger dans leur premiere innocence ; mais il y a auſſi des naturels violens dont la férocité ſe développe de bonne heure, & qu'il faut ſe hâter de faire hommes pour n'être pas obligé de les enchaîner.

Nos premiers devoirs ſont envers nous ; nos ſentimens primitifs ſe concentrent en nous-mêmes ; tous nos mouvemens naturels ſe rapportent d'abord à notre conſervation & à notre bien-être. Ainſi le premier ſentiment de la juſtice ne nous vient pas de celle que nous devons, mais de celle qui nous eſt due, & c'eſt encore un des contre-ſens des éducations communes, que parlant d'abord aux enfans de leurs devoirs, jamais de leurs droits, on commence par leur dire le contraire de ce qu'il faut, ce qu'ils ne ſauroient entendre, & ce qui ne peut les intéreſſer.

Si j'avois donc à conduire un de ceux

que je viens de ſuppoſer, je me dirois; un enfant ne s'attaque pas aux perſonnes (7), mais aux choſes; & bientôt il apprend par l'expérience à reſpecter quiconque le paſſe en âge & en force, mais les choſes ne ſe défendent pas elles-mêmes. La premiere idée qu'il faut lui donner eſt donc moins celle de la liberté, que de la propriété; & pour qu'il puiſſe avoir cette idée, il faut qu'il ait quelque choſe en propre. Lui citer ſes hardes, ſes meubles, ſes jouets, c'eſt ne lui rien dire, puiſque bien qu'il diſpoſe de ces choſes, il ne ſait ni pourquoi ni comment il les a. Lui dire qu'il les a parce qu'on les lui a données, c'eſt ne faire gueres mieux, car pour donner il

(7) On ne doit jamais ſouffrir qu'un enfant ſe joue aux grandes perſonnes comme avec ſes inférieurs, ni même comme avec ſes égaux. S'il oſoit frapper ſérieuſement quelqu'un, fût-ce ſon Laquais, fût-ce le Bourreau, faites qu'on lui rende toujours ſes coups avec uſure, & de maniere à lui ôter l'envie d'y revenir. J'ai vu d'imprudentes Gouvernantes animer la mutinerie d'un enfant, l'exciter à battre, s'en laiſſer battre elles-mêmes, & rire de ſes foibles coups, ſans ſonger qu'ils étoient autant de meurtres dans l'intention du petit furieux, & que celui qui veut battre étant jeune, voudra tuer étant grand.

ſaut avoir : voilà donc une propriété antérieure à la ſienne, & c'eſt le principe de la propriété qu'on lui veut expliquer; ſans compter que le don eſt une convention, & que l'enfant ne peut ſavoir encore ce que c'eſt que convention (8). Lecteurs, remarquez, je vous prie, dans cet exemple & dans cent mille autres, comment, fourrant dans la tête des enfans des mots qui n'ont aucun ſens à leur portée, on croit pourtant les avoir fort bien inſtruits.

Il s'agit donc de remonter à l'origine de la propriété; car c'eſt de-là que la premiere idée en doit naître. L'enfant, vivant à la campagne, aura pris quelque notion des travaux champêtres; il ne faut pour cela que des yeux, du loiſir, & il aura l'un & l'autre. Il eſt de tout âge, ſur-tout du ſien, de vouloir créer, imiter, produire, donner des ſignes de puiſſance & d'activité. Il n'aura

(8) Voilà pourquoi la plupart des enfans veulent ravoir ce qu'ils ont donné, & pleurent quand on ne le leur veut pas rendre. Cela ne leur arrive plus quand ils ont bien conçu ce que c'eſt que don; ſeulement ils ſont alors plus circonſpects à donner.

pas vu deux fois labourer un jardin, semer, lever, croître des légumes, qu'il voudra jardiner à son tour.

Par les principes ci-devant établis, je ne m'oppose point à son envie; au contraire je la favorise, je partage son goût, je travaille avec lui, non pour son plaisir, mais pour le mien; du moins il le croit ainsi : je deviens son garçon jardinier; en attendant qu'il ait des bras je laboure pour lui la terre; il en prend possession en y plantant une fève, & sûrement cette possession est plus sacrée & plus respectable que celle que prenoit Nunès Balbao de l'Amérique méridionale au nom du Roi d'Espagne, en plantant son étendard sur les côtes de la mer du Sud.

On vient tous les jours arroser les fèves, on les voit lever dans des transports de joie. J'augmente cette joie en lui disant, cela vous appartient; & lui expliquant alors ce terme d'appartenir, je lui fais sentir qu'il a mis là son tems, son travail, sa peine, sa personne enfin; qu'il y a dans cette terre quelque chose de lui-même qu'il peut réclamer contre qui

que ce soit, comme il pourroit retirer son bras de la main d'un autre homme qui voudroit le retenir malgré lui.

Un beau jour il arrive empressé & l'arrosoir à la main. O spectacle! ô douleur! toutes les fêves sont arrachées, tout le terrein est bouleversé, la place même ne se reconnoit plus. Ah! qu'est devenu mon travail, mon ouvrage, le doux fruit de mes soins & de mes sueurs? Qui m'a ravi mon bien? qui m'a pris mes fêves? Ce jeune cœur se souleve; le premier sentiment de l'injustice y vient verser sa triste amertume. Les larmes coulent en ruisseaux; l'enfant désolé remplit l'air de gémissemens & de cris. On prend part à sa peine, à son indignation; on cherche, on s'informe, on fait des perquisitions. Enfin, l'on découvre que le jardinier a fait le coup: on le fait venir.

Mais nous voici bien loin de compte. Le jardinier apprenant de quoi l'on se plaint, commence à se plaindre plus haut que nous. Quoi, Messieurs! c'est vous qui m'avez ainsi gâté mon ouvrage? J'avois semé là des melons de Malte dont la graine m'avoit été donnée comme un

trésor, & desquels j'espérois vous régaler quand ils seroient mûrs : mais voilà que pour y planter vos misérables fêves, vous m'avez détruit mes melons déjà tout levés, & que je ne remplacerai jamais. Vous m'avez fait un tort irréparable, & vous vous êtes privés vous-mêmes du plaisir de manger des melons exquis.

Jean-Jacques.

» Excusez-nous, mon pauvre Robert.
» Vous aviez mis là votre travail, vo-
» tre peine. Je vois bien que nous avons
» eu tort de gâter votre ouvrage; mais
» nous vous ferons venir d'autre graine
» de Malte, & nous ne travaillerons plus
» la terre avant de savoir si quelqu'un
» n'y a point mis la main avant nous.

Robert.

» Oh bien, Messieurs! vous pouvez
» donc vous reposer; car il n'y a plus
» gueres de terre en friche. Moi, je tra-
» vaille celle que mon pere a bonifiée;
» chacun en fait autant de son côté, &
» toutes les terres que vous voyez sont
» occupées depuis long-tems.

Emile.

» Monsieur Robert, il y a donc sou-

» vent de la graine de melon perdue?

Robert.

» Pardonnez-moi, mon jeune cadet; » car il ne nous vient pas souvent de » petits Messieurs aussi étourdis que vous. » Personne ne touche au jardin de son » voisin; chacun respecte le travail des » autres, afin que le sien soit en sureté.

Emile.

» Mais moi, je n'ai point de jardin.

Robert.

» Que m'importe? si vous gâtez le » mien, je ne vous y laisserai plus pro» mener; car, voyez-vous, je ne veux » pas perdre ma peine.

Jean-Jacques.

» Ne pourroit-on pas proposer un » arrangement au bon Robert? Qu'il nous » accorde, à mon petit ami & à moi, » un coin de son jardin pour le cultiver, » à condition qu'il aura la moitié du pro» duit.

Robert.

» Je vous l'accorde sans condition. » Mais souvenez-vous que j'irai labou» rer vos fêves, si vous touchez à mes » melons.

Dans cet essai de la maniere d'inculquer aux enfans les notions primitives, on voit comment l'idée de la propriété remonte naturellement au droit de premier occupant par le travail. Cela est clair, net, simple, & toujours à la portée de l'enfant. De là jusqu'au droit de propriété & aux échanges il n'y a plus qu'un pas, après lequel il faut s'arrêter tout court.

On voit encore qu'une explication que je renferme ici dans deux pages d'écriture sera peut-être l'affaire d'un an pour la pratique : car dans la carriere des idées morales on ne peut avancer trop lentement, ni trop bien s'affermir à chaque pas. Jeunes maîtres, pensez, je vous prie, à cet exemple, & souvenez-vous qu'en toute chose vos leçons doivent être plus en actions qu'en discours ; car les enfans oublient aisément ce qu'ils ont dit & ce qu'on leur a dit, mais non pas ce qu'ils ont fait & ce qu'on leur a fait.

De pareilles instructions se doivent donner, comme je l'ai dit, plutôt ou plus tard, selon que le naturel paisible ou turbulent de l'éleve en accélere ou retarde le besoin ; leur usage est d'une évidence

qui saute aux yeux : mais pour ne rien omettre d'important dans les choses difficiles, donnons encore un exemple.

Votre enfant discole gâte tout ce qu'il touche : ne vous fâchez point ; mettez hors de sa portée ce qu'il peut gâter. Il brise les meubles dont il se sert : ne vous hâtez point de lui en donner d'autres ; laissez-lui sentir le préjudice de la privation. Il casse les fenêtres de sa chambre : laissez le vent souffler sur lui nuit & jour sans vous soucier des rhumes ; car il vaut mieux qu'il soit enrhumé que fou. Ne vous plaignez jamais des incommodités qu'il vous cause, mais faites qu'il les sente le premier. A la fin vous faites raccommoder les vitres, toujours sans rien dire : il les casse encore ; changez alors de méthode ; dites-lui séchement, mais sans colere ; les fenêtres sont à moi, elles ont été mises là par mes soins, je veux les garantir, puis vous l'enfermerez à l'obscurité dans un lieu sans fenêtre. A ce procédé si nouveau il commence par crier, tempêter ; personne ne l'écoute. Bientôt il se lasse & change de ton. Il se plaint, il gémit : un domestique se présente, le mutin le prie

de le délivrer. Sans chercher de prétextes pour n'en rien faire, le domestique répond : *j'ai aussi des vitres à conserver*, & s'en va. Enfin après que l'enfant aura demeuré là plusieurs heures, assez longtems pour s'y ennuyer & s'en souvenir, quelqu'un lui suggerera de vous proposer un accord au moyen duquel vous lui rendriez la liberté, & il ne casseroit plus des vitres : il ne demandera pas mieux. Il vous fera prier de le venir voir, vous viendrez ; il vous fera sa proposition, & vous l'accepterez à l'instant en lui disant : c'est très-bien pensé, nous y gagnerons tous deux ; que n'avez-vous eu plutôt cette bonne idée ? Et puis, sans lui demander ni protestation ni confirmation de sa promesse, vous l'embrasserez avec joie & l'emmenerez sur-le-champ dans sa chambre, regardant cet accord comme sacré & inviolable autant que si le serment y avoit passé. Quelle idée pensez-vous qu'il prendra, sur ce procédé, de la foi des engagemens & de leur utilité ? Je suis trompé s'il y a sur la terre un seul enfant, non déjà gâté, à l'épreuve de cette conduite, & qui s'avise après cela de casser

une fenêtre à dessein (9). Suivez la chaîne de tout cela. Le petit méchant ne songeoit gueres, en faisant un trou pour planter sa fêve, qu'il se creusoit un cachot où sa science ne tarderoit pas à le faire enfermer.

Nous voilà dans le monde moral; voilà la porte ouverte au vice. Avec les conventions & les devoirs naissent la tromperie & le mensonge. Dès qu'on peut faire ce qu'on ne doit pas, on veut cacher ce qu'on n'a pas dû faire. Dès qu'un intérêt fait promettre, un intérêt plus grand peut faire violer la promesse; il ne

---

(9) Au reste, quand ce devoir de tenir ses engagemens ne seroit pas affermi dans l'esprit de l'enfant par le poids de son utilité, bientôt le sentiment intérieur commençant à poindre, le lui imposeroit comme une loi de la conscience; comme un principe inné qui n'attend pour se développer, que les connoissances auxquelles il s'applique. Ce premier trait n'est point marqué par la main des hommes, mais gravé dans nos cœurs par l'Auteur de toute justice. Otez la Loi primitive des conventions & l'obligation qu'elle impose; tout est illusoire, & vain dans la société humaine : qui ne tient que par son profit à sa promesse, n'est gueres plus lié que s'il n'eût rien promis; ou tout au plus il en sera du pouvoir de la violer comme de la bisque des Joueurs, qui ne tardent à s'en prévaloir, que pour attendre le moment de s'en prévaloir avec plus d'avantage. Ce principe est de la derniere importance & mérite d'être approfondi; car c'est ici que l'homme commence à se mettre en contradiction avec lui-même.

s'agit plus que de la violer impunément. La ressource est naturelle ; on se cache & l'on ment. N'ayant pu prévenir le vice, nous voici déjà dans le cas de le punir : voilà les miseres de la vie humaine, qui commencent avec ses erreurs.

J'en ai dit assez pour faire entendre qu'il ne faut jamais infliger aux enfans le châtiment comme châtiment, mais qu'il doit toujours leur arriver comme une suite naturelle de leur mauvaise action. Ainsi vous ne déclamerez point contre le mensonge, vous ne les punirez point précisément pour avoir menti ; mais vous ferez que tous les mauvais effets du mensonge, comme de n'être point cru quand on dit la vérité, d'être accusé du mal qu'on n'a point fait, quoiqu'on s'en défende, se rassemblent sur leur tête quand ils ont menti. Mais expliquons ce que c'est que mentir pour les enfans.

Il y a deux sortes de mensonges ; celui de fait qui regarde le passé, celui de droit qui regarde l'avenir. Le premier a lieu quand on nie d'avoir fait ce qu'on a fait, ou quand on affirme avoir fait ce qu'on n'a pas fait, & en général quand

on parle sciemment contre la vérité des choses. L'autre a lieu quand on promet ce qu'on n'a pas dessein de tenir, & en général quand on montre une intention contraire à celle qu'on a. Ces deux mensonges peuvent quelquefois se rassembler dans le même (10); mais je les considere ici par ce qu'ils ont de différent.

Celui qui sent le besoin qu'il a du secours des autres, & qui ne cesse d'éprouver leur bienveillance, n'a nul intérêt de les tromper; au contraire, il a un intérêt sensible qu'ils voient les choses comme elles sont, de peur qu'ils ne se trompent à son préjudice. Il est donc clair que le mensonge de fait n'est pas naturel aux enfans; mais c'est la loi de l'obéissance qui produit la nécessité de mentir, parce que l'obéissance étant pénible, on s'en dispense en secret le plus qu'on peut, & que l'intérêt présent d'éviter le châtiment ou le reproche, l'emporte sur l'intérêt éloigné d'exposer la vérité. Dans l'éducation

(10) Comme lorsqu'accusé d'une mauvaise action, le coupable s'en défend en se disant honnête homme. Il ment alors dans le fait & dans le droit.

tation naturelle & libre, pourquoi donc votre enfant vous mentiroit-il ? Qu'a-t-il à vous cacher ? Vous ne le reprenez point, vous ne le punissez de rien, vous n'exigez rien de lui. Pourquoi ne vous diroit-il pas tout ce qu'il a fait, aussi naïvement qu'à son petit camarade ? Il ne peut voir à cet aveu plus de danger d'un côté que de l'autre.

Le mensonge de droit est moins naturel encore, puisque les promesses de faire ou de s'abstenir sont des actes conventionnels, qui sortent de l'état de nature & dérogent à la liberté. Il y a plus; tous les engagemens des enfans sont nuls par eux-mêmes, attendu que leur vue bornée ne pouvant s'étendre au-delà du présent, en s'engageant ils ne savent ce qu'ils font. A peine l'enfant peut-il mentir quand il s'engage; car ne songeant qu'à se tirer d'affaire dans le moment présent, tout moyen qui n'a pas un effet présent lui devient égal : en promettant pour un tems futur il ne promet rien, & son imagination encore endormie ne fait point étendre son être sur deux tems différens. S'il pouvoit éviter le fouet, ou obtenir

un cornet de dragées en promettant de se jetter demain par la fenêtre, il le promettroit à l'instant. Voilà pourquoi les loix n'ont aucun égard aux engagemens des enfans; & quand les peres & les maîtres plus séveres exigent qu'ils les remplissent, c'est seulement dans ce que l'enfant devroit faire, quand même il ne l'auroit pas promis.

L'enfant ne sachant ce qu'il fait quand il s'engage, ne peut donc mentir en s'engageant. Il n'en est pas de même quand il manque à sa promesse, ce qui est encore une espece de mensonge rétroactif; car il se souvient très-bien d'avoir fait cette promesse; mais ce qu'il ne voit pas, c'est l'importance de la tenir. Hors d'état de lire dans l'avenir, il ne peut prévoir les conséquences des choses, & quand il viole ses engagemens, il ne fait rien contre la raison de son âge.

Il suit de-là que les mensonges des enfans sont tous l'ouvrage des maîtres, & que vouloir leur apprendre à dire la vérité, n'est autre chose que leur apprendre à mentir. Dans l'empressement qu'on a de les régler, de les gouverner, de les

instruire, on ne ſe trouve jamais aſſez d'inſtrumens pour en venir à bout. On veut ſe donner de nouvelles priſes dans leur eſprit par des maximes ſans fondement, par des préceptes ſans raiſon, & l'on aime mieux qu'ils ſachent leurs leçons & qu'ils mentent, que s'ils demeuroient ignorans & vrais.

Pour nous qui ne donnons à nos Eleves que des leçons de pratique, & qui aimons mieux qu'ils ſoient bons que ſavans, nous n'exigeons point d'eux la vérité, de peur qu'ils ne la déguiſent, & nous ne leur faiſons rien promettre qu'ils ſoient tentés de ne pas tenir. S'il s'eſt fait en mon abſence quelque mal, dont j'ignore l'auteur, je me garderai d'accuſer Emile, & de lui dire : *eſt-ce vous* (11) ? Car en cela que ferois-je autre choſe ſinon lui apprendre à le nier ? Que ſi ſon natu-

(11) Rien n'eſt plus indiſcret qu'une pareille queſtion, ſur-tout quand l'enfant eſt coupable : alors s'il croit que vous ſavez ce qu'il a fait, il verra que vous lui tendez un piége, & cette opinion ne peut manquer de l'indiſpoſer contre vous. S'il ne le croit pas, il ſe dira, pourquoi découvrirois-je ma faute ? & voilà la premiere tentation du menſonge devenue l'effet de votre imprudente queſtion.

rel difficile me force à faire avec lui quelque convention, je prendrai ſi bien mes meſures que la propoſition en vienne toujours de lui, jamais de moi; que quand il s'eſt engagé il ait toujours un intérêt préſent & ſenſible à remplir ſon engagement; & que ſi jamais il y manque, ce menſonge attire ſur lui des maux qu'il voye ſortir de l'ordre même des choſes; & non pas de la vengeance de ſon Gouverneur. Mais loin d'avoir beſoin de recourir à de ſi cruels expédiens, je ſuis preſque ſûr qu'Emile apprendra fort tard ce que c'eſt que mentir, & qu'en l'apprenant il ſera fort étonné, ne pouvant concevoir à quoi peut être bon le menſonge. Il eſt très-clair que plus je rends ſon bien-être indépendant, ſoit des volontés, ſoit des jugemens des autres, plus je coupe en lui tout intérêt de mentir.

Quand on n'eſt point preſſé d'inſtruire, on n'eſt point preſſé d'exiger, & l'on prend ſon tems pour ne rien exiger qu'à propos. Alors l'enfant ſe forme, en ce qu'il ne ſe gâte point. Mais quand un étourdi de Précepteur, ne ſachant comment s'y prendre, lui fait à chaque inſtant promet-

tre ceci ou cela, sans distinction, sans choix, sans mesure, l'enfant ennuyé, surchargé de toutes ces promesses, les néglige, les oublie, les dédaigne enfin; & les regardant comme autant de vaines formules, se fait un jeu de les faire & de les violer. Voulez-vous donc qu'il soit fidele à tenir sa parole? soyez discret à l'exiger.

Le détail dans lequel je viens d'entrer sur le mensonge, peut à bien des égards s'appliquer à tous les autres devoirs, qu'on ne prescrit aux enfans qu'en les leur rendant non-seulement haïssables, mais impraticables. Pour paroître leur prêcher la vertu, on leur fait aimer tous les vices: on les leur donne en leur défendant de les avoir. Veut-on les rendre pieux? on les mene s'ennuyer à l'Eglise; en leur faisant incessamment marmoter des prieres, on les force d'aspirer au bonheur de ne plus prier Dieu. Pour leur inspirer la charité, on leur fait donner l'aumône, comme si l'on dédaignoit de la donner soi-même. Eh! ce n'est pas l'enfant qui doit donner, c'est le maître: quelque attachement qu'il ait pour son Eleve, il doit

lui disputer cet honneur, il doit lui faire juger qu'à son âge on n'en est point encore digne. L'aumône est une action d'homme qui connoit la valeur de ce qu'il donne, & le besoin que son semblable en a. L'enfant qui ne connoit rien de cela, ne peut avoir aucun mérite à donner; il donne sans charité, sans bienfaisance; il est presque honteux de donner, quand fondé sur son exemple & le vôtre, il croit qu'il n'y a que les enfans qui donnent, & qu'on ne fait plus l'aumône étant grand.

Remarquez qu'on ne fait jamais donner par l'enfant que des choses dont il ignore la valeur; des pieces de métal qu'il a dans sa poche, & qui ne lui servent qu'à cela. Un enfant donneroit plutôt cent louis qu'un gâteau. Mais engagez ce prodigue distributeur à donner les choses qui lui sont chéres, des jouets, des bonbons, son goûté, & nous saurons bientôt si vous l'avez rendu vraiment libéral.

On trouve encore un expédient à cela; c'est de rendre bien vîte à l'enfant ce qu'il a donné, de sorte qu'il s'accoutume à donner tout ce qu'il sait bien qui lui

va revenir. Je n'ai gueres vu dans les enfans que ces deux especes de générosité; donner ce qui ne leur est bon à rien, ou donner ce qu'ils sont sûrs qu'on va leur rendre. Faites en sorte, dit Locke, qu'ils soient convaincus par expérience que le plus libéral est toujours le mieux partagé. C'est là rendre un enfant libéral en apparence, & avare en effet. Il ajoute que les enfans contracteront ainsi l'habitude de la libéralité ; oui, d'une libéralité usuriere, qui donne un œuf pour avoir un bœuf. Mais quand il s'agira de donner tout de bon, adieu l'habitude; lorsqu'on cessera de leur rendre, ils cesseront bientôt de donner. Il faut regarder à l'habitude de l'ame plutôt qu'à celle des mains. Toutes les autres vertus qu'on apprend aux enfans ressemblent à celle-là, & c'est à leur prêcher ces solides vertus qu'on use leurs jeunes ans dans la tristesse. Ne voilà-t-il pas une savante éducation !

Maîtres, laissez les simagrées, soyez vertueux & bons; que vos exemples se gravent dans la mémoire de vos Eleves, en attendant qu'ils puissent entrer dans

leurs cœurs. Au lieu de me hâter d'exiger du mien des actes de charité, j'aime mieux les faire en sa présence, & lui ôter même le moyen de m'imiter en cela, comme un honneur qui n'est pas de son âge ; car il importe qu'il ne s'accoutume pas à regarder les devoirs des hommes seulement comme des devoirs d'enfans. Que si me voyant assister les pauvres, il me questionne là-dessus, & qu'il soit tems de lui répondre (12), je lui dirai : « Mon ami, c'est que quand les pauvres » ont bien voulu qu'il y eût des riches, » les riches ont promis de nourrir tous » ceux qui n'auroient de quoi vivre ni » par leur bien ni par leur travail. Vous » avez donc aussi promis cela? « repren-dra-t-il. » Sans doute : Je ne suis maî- » tre du bien qui passe par mes mains » qu'avec la condition qui est attachée à » sa propriété.

Après avoir entendu ce discours, (& l'on a vu comment on peut mettre un

(12) On doit concevoir que je ne résous pas ses questions quand il lui plait, mais quand il me plait; autrement ce seroit m'asservir à ses volontés, & me mettre dans la plus dangereuse dépendance où un Gouverneur puisse être de son Eleve.

enfant en état de l'entendre) un autre qu'Emile feroit tenté de m'imiter & de fe conduire en homme riche ; en pareil cas, j'empêcherois au moins que ce ne fût avec oftentation ; j'aimerois mieux qu'il me dérobât mon droit & fe cachât pour donner. C'eft une fraude de fon âge, & la feule que je lui pardonnerois.

Je fais que toutes ces vertus par imitation font des vertus de finge, & que nulle bonne action n'eft moralement bonne que quand on la fait comme telle, & non parce que d'autres la font. Mais dans un âge, où le cœur ne fent rien encore, il faut bien faire imiter aux enfans les actes dont on veut leur donner l'habitude, en attendant qu'ils les puiffent faire par difcernement & par amour du bien. L'homme eft imitateur, l'animal même l'eft ; le goût de l'imitation eft de la nature bien ordonnée ; mais il dégénere en vice dans la fociété. Le finge imite l'homme qu'il craint, & n'imite pas les animaux qu'il méprife ; il juge bon ce que fait un être meilleur que lui. Parmi nous, au contraire, nos Arlequins de toute efpece imitent le beau pour le dégrader ;

pour le rendre ridicule ; ils cherchent dans le ſentiment de leur baſſeſſe à s'égaler ce qui vaut mieux qu'eux, ou s'ils s'efforcent d'imiter ce qu'ils admirent, on voit dans le choix des objets le faux goût des imitateurs ; ils veulent bien plus en impoſer aux autres ou faire applaudir leur talent, que ſe rendre meilleurs ou plus ſages. Le fondement de l'imitation parmi nous, vient du deſir de ſe tranſporter toujours hors de ſoi. Si je réuſſis dans mon entrepriſe, Emile n'aura ſurement pas ce deſir. Il faut donc nous paſſer du bien apparent qu'il peut produire.

Approfondiſſez toutes les regles de votre éducation, vous les trouverez ainſi toutes à contre-ſens, ſur-tout en ce qui concerne les vertus & les mœurs. La ſeule leçon de morale qui convienne à l'enfance & la plus importante à tout âge, eſt de ne jamais faire de mal à perſonne. Le précepte même de faire du bien, s'il n'eſt ſubordonné à celui-là, eſt dangereux, faux, contradictoire. Qui eſt-ce qui ne fait pas du bien ? tout le monde en fait, le méchant comme les autres ; il fait un heureux aux dépens

de cent miférables, & de-là viennent toutes nos calamités. Les plus fublimes vertus font négatives : elles font auffi les plus difficiles, parce qu'elles font fans oftentation, & au-deffus même de ce plaifir fi doux au cœur de l'homme, d'en renvoyer un autre content de nous. O quel bien fait néceffairement à fes femblables celui d'entre eux, s'il en eft un, qui ne leur fait jamais de mal ! De quelle intrépidité d'ame, de quelle vigueur de caractere il a befoin pour cela ! Ce n'eft pas en raifonnant fur cette maxime, c'eft en tâchant de la pratiquer, qu'on fent combien il eft grand & pénible d'y réuffir (13).

---

(13) Le précepte de ne jamais nuire à autrui emporte celui de tenir à la fociété humaine le moins qu'il eft poffible ; car dans l'état focial le bien de l'un fait néceffairement le mal de l'autre. Ce rapport eft dans l'effence de la chofe & rien ne fauroit le changer ; qu'on cherche fur ce principe lequel eft le meilleur de l'homme focial ou du folitaire. Un Auteur illuftre dit qu'il n'y a que le méchant qui foit feul ; moi je dis qu'il n'y a que le bon qui foit feul ; fi cette propofition eft moins fententieufe, elle eft plus vraie & mieux raifonnée que la précédente. Si le méchant étoit feul quel mal feroit-il ? C'eft dans la fociété qu'il dreffe fes machines pour nuire aux autres. Si l'on veut rétorquer cet argument pour l'homme de bien, je réponds par l'article auquel appartient cette note.

Voilà quelques foibles idées des précautions avec lesquelles je voudrois qu'on donnât aux enfans les instructions qu'on ne peut quelquefois leur refuser sans les exposer à nuire à eux-mêmes & aux autres, & sur-tout à contracter de mauvaises habitudes dont on auroit peine ensuite à les corriger : mais soyons sûrs que cette nécessité se présentera rarement pour les enfans élevés comme ils doivent l'être ; parce qu'il est impossible qu'ils deviennent indociles, méchans, menteurs, avides, quand on n'aura pas semé dans leurs cœurs les vices qui les rendent tels. Ainsi ce que j'ai dit sur ce point sert plus aux exceptions qu'aux regles ; mais ces exceptions sont plus fréquentes à mesure que les enfans ont plus d'occasions de sortir de leur état & de contracter les vices des hommes. Il faut nécessairement à ceux qu'on éleve au milieu du monde des instructions plus précoces qu'à ceux qu'on éleve dans la retraite. Cette éducation solitaire seroit donc préférable, quand elle ne feroit que donner à l'enfance le tems de meurir.

Il eſt un autre genre d'exceptions contraires pour ceux qu'un heureux naturel éleve au-deſſus de leur âge. Comme il y a des hommes qui ne ſortent jamais de l'enfance, il y en a d'autres qui, pour ainſi dire, n'y paſſent point, & ſont hommes preſque en naiſſant. Le mal eſt que cette derniere exception eſt très-rare, très-difficile à connoître, & que chaque mere, imaginant qu'un enfant peut être un prodige, ne doute point que le ſien n'en ſoit un. Elles font plus, elles prennent pour des indices extraordinaires, ceux mêmes qui marquent l'ordre accoutumé: la vivacité, les ſaillies, l'étourderie, la piquante naïveté; tous ſignes caractériſtiques de l'âge, & qui montrent le mieux qu'un enfant n'eſt qu'un enfant. Eſt-il étonnant que celui qu'on fait beaucoup parler & à qui l'on permet de tout dire, qui n'eſt gêné par aucun égard, par aucune bienſéance, faſſe par hazard quelque heureuſe rencontre? Il le ſeroit bien plus qu'il n'en fît jamais, comme il le ſeroit qu'avec mille menſonges un Aſtrologue ne prédît jamais aucune vérité. Ils mentiront tant, diſoit Henri IV, qu'à la fin

ils diront vrai. Quiconque veut trouver quelques bons mots, n'a qu'à dire beaucoup de sottises. Dieu garde de mal les gens à la mode qui n'ont pas d'autre mérite pour être fêtés.

Les pensées les plus brillantes peuvent tomber dans le cerveau des enfans, ou plutôt les meilleurs mots dans leur bouche, comme les diamans du plus grand prix sous leurs mains, sans que pour cela ni les pensées, ni les diamans leur appartiennent; il n'y a point de véritable propriété pour cet âge en aucun genre. Les choses que dit un enfant ne sont pas pour lui ce qu'elles sont pour nous, il n'y joint pas les mêmes idées. Ces idées, si tant est qu'il en ait, n'ont dans sa tête ni suite ni liaison; rien de fixe, rien d'assuré dans tout ce qu'il pense. Examinez votre prétendu prodige. En de certains momens vous lui trouverez un ressort d'une extrême activité, une clarté d'esprit à percer les nues. Le plus souvent ce même esprit vous paroit lâche, moîte, & comme environné d'un épais brouillard. Tantôt il vous dévance & tantôt il reste immobile. Un instant vous diriez, c'est un

génie, & l'inſtant d'après, c'eſt un ſot : vous vous tromperiez toujours ; c'eſt un enfant. C'eſt un aiglon qui fend l'air un inſtant, & retombe l'inſtant après dans ſon aire.

Traitez-le donc ſelon ſon âge malgré les apparences, & craignez d'épuiſer ſes forces pour les avoir voulu trop exercer. Si ce jeune cerveau s'échauffe, ſi vous voyez qu'il commence à bouillonner, laiſſez-le d'abord fermenter en liberté, mais ne l'excitez jamais, de peur que tout ne s'exhale ; & quand les premiers eſprits ſe ſeront évaporés, retenez, comprimez les autres, juſqu'à ce qu'avec les années tout ſe tourne en chaleur & en véritable force. Autrement vous perdrez votre tems & vos ſoins ; vous détruirez votre propre ouvrage, & après vous être indiſcretement enivrés de toutes ces vapeurs inflammables, il ne vous reſtera qu'un marc ſans vigueur.

Des enfans étourdis viennent les hommes vulgaires ; je ne ſache point d'obſervation plus générale & plus certaine que celle-là. Rien n'eſt plus difficile que de diſtinguer dans l'enfance la ſtupidité réel-

le, de cette apparente & trompeuse stupidité qui est l'annonce des ames fortes. Il paroit d'abord étrange que les deux extrêmes ayent des signes si semblables, & cela doit pourtant être; car dans un âge où l'homme n'a encore nulles véritables idées, toute la différence qui se trouve entre celui qui a du génie & celui qui n'en a pas, est que le dernier n'admet que de fausses idées, & que le premier n'en trouvant que de telles n'en admet aucune; il ressemble donc au stupide en ce que l'un n'est capable de rien, & que rien ne convient à l'autre. Le seul signe qui peut les distinguer dépend du hazard qui peut offrir au dernier quelque idée à sa portée, au lieu que le premier est toujours le même par-tout. Le jeune Caton, durant son enfance, sembloit un imbécille dans la maison. Il étoit taciturne & opiniâtre: voilà tout le jugement qu'on portoit de lui. Ce ne fut que dans l'anti-chambre de Sylla que son oncle apprit à le connoître. S'il ne fût point entré dans cette anti-chambre, peut-être eût-il passé pour une brute jusqu'à l'âge de raison: si César n'eût point vécu, peut-être eût-on

toujours

toujours traité de visionnaire ce même Caton, qui pénétra son funeste génie & prévit tous ses projets de si loin. O que ceux qui jugent si précipitamment les enfans sont sujets à se tromper ! Ils sont souvent plus enfans qu'eux. J'ai vu dans un âge assez avancé un homme qui m'honoroit de son amitié, passer dans sa famille & chez ses amis, pour un esprit borné ; cette excellente tête se meurissoit en silence. Tout-à-coup il s'est montré Philosophe, & je ne doute pas que la postérité ne lui marque une place honorable & distinguée parmi les meilleurs raisonneurs & les plus profonds métaphysiciens de son siecle.

Respectez l'enfance, & ne vous pressez point de la juger, soit en bien, soit en mal. Laissez les exceptions s'indiquer, se prouver, se confirmer long-tems avant d'adopter pour elles des méthodes particulieres. Laissez long-tems agir la nature avant de vous mêler d'agir à sa place, de peur de contrarier ses opérations. Vous connoissez, dites-vous, le prix du tems, & n'en voulez point perdre. Vous ne voyez pas que c'est bien plus le perdre d'en mal user

que de n'en rien faire ; & qu'un enfant mal instruit, est plus loin de la sagesse, que celui qu'on n'a point instruit du tout. Vous êtes allarmé de le voir consumer ses premieres années à ne rien faire ! Comment ! n'est-ce rien que d'être heureux ? N'est-ce rien que de sauter, jouer, courir toute la journée ? De sa vie il ne sera si occupé. Platon, dans sa République qu'on croit si austere, n'éleve les enfans qu'en fêtes, jeux, chansons, passetems ; on diroit qu'il a tout fait quand il leur a bien appris à se réjouir ; & Seneque parlant de l'ancienne Jeunesse Romaine, elle étoit, dit-il, toujours debout, on ne lui enseignoit rien qu'elle dût apprendre assise. En valoit-elle moins parvenue à l'âge viril ? Effrayez-vous donc peu de cette oisiveté prétendue. Que diriez-vous d'un homme qui pour mettre toute la vie à profit ne voudroit jamais dormir ? Vous diriez ; cet homme est insensé ; il ne jouit pas du tems, il se l'ôte ; pour fuir le sommeil il court à la mort. Songez donc que c'est ici la même chose, & que l'enfance est le sommeil de la raison.

L'apparente facilité d'apprendre est cause de la perte des enfans. On ne voit pas que cette facilité même est la preuve qu'ils n'apprennent rien. Leur cerveau lisse & poli, rend comme un miroir les objets qu'on lui présente ; mais rien ne reste, rien ne pénetre. L'enfant retient les mots, les idées se réfléchissent ; ceux qui l'écoutent les entendent, lui seul ne les entend point.

Quoique la mémoire & le raisonnement soient deux facultés essentiellement différentes ; cependant l'une ne se développe véritablement qu'avec l'autre. Avant l'âge de raison l'enfant ne reçoit pas des idées, mais des images ; & il y a cette différence entre les unes & les autres, que les images ne sont que des peintures absolues des objets sensibles, & que les idées sont des notions des objets, déterminées par des rapports. Une image peut être seule dans l'esprit qui se la représente ; mais toute idée en suppose d'autres. Quand on imagine, on ne fait que voir ; quand on conçoit, on compare. Nos sensations sont purement passives, au lieu que toutes nos perceptions ou idées

naissent d'un principe actif qui juge. Cela sera démontré ci-après.

Je dis donc que les enfans n'étant pas capables de jugement n'ont point de véritable mémoire. Ils retiennent des sons, des figures, des sensations, rarement des idées, plus rarement leurs liaisons. En m'objectant qu'ils apprennent quelques élémens de Géométrie, on croit bien prouver contre moi, & tout au contraire, c'est pour moi qu'on prouve : on montre que loin de savoir raisonner d'eux-mêmes, ils ne savent pas même retenir les raisonnemens d'autrui ; car suivez ces petits Géometres dans leur méthode, vous voyez aussi-tôt qu'ils n'ont retenu que l'exacte impression de la figure & les termes de la démonstration. A la moindre objection nouvelle, ils n'y sont plus ; renversez la figure, ils n'y sont plus. Tout leur savoir est dans la sensation ; rien n'a passé jusqu'à l'entendement. Leur mémoire elle-même n'est gueres plus parfaite que leurs autres facultés ; puisqu'il faut presque toujours qu'ils rapprennent étant grands les choses dont ils ont appris les mots dans l'enfance.

Je suis cependant bien éloigné de penser que les enfans n'aient aucune espece de raisonnement (14). Au contraire, je vois qu'ils raisonnent très-bien dans tout ce qu'ils connoissent, & qui se rapporte à leur intérêt présent & sensible. Mais c'est sur leurs connoissances que l'on se trompe, en leur prêtant celles qu'ils n'ont pas, & les faisant raisonner sur ce qu'ils ne sauroient comprendre. On se trompe encore en voulant les rendre attentifs à

(14) J'ai fait cent fois réflexion en écrivant, qu'il est impossible dans un long ouvrage, de donner toujours les mêmes sens aux mêmes mots. Il n'y a point de langue assez riche pour fournir autant de termes, de tours & de phrases, que nos idées peuvent avoir de modifications. La méthode de définir tous les termes, & de substituer sans cesse la définition à la place du défini est belle, mais impratiquable; car comment éviter le cercle? Les définitions pourroient être bonnes si l'on n'employoit pas des mots pour les faire. Malgré cela, je suis persuadé qu'on peut être clair, même dans la pauvreté de notre Langue; non pas en donnant toujours les mêmes acceptions aux mêmes mots, mais en faisant en sorte, autant de fois qu'on emploie chaque mot, que l'acception qu'on lui donne soit suffisamment déterminée par les idées qui s'y rapportent, & que chaque période où ce mot se trouve lui serve, pour ainsi dire, de définition. Tantôt je dis que les enfans sont incapables de raisonnement & tantôt je les fais raisonner avec assez de finesse; je ne crois pas en cela me contredire dans mes idées, mais je ne puis disconvenir que je ne me contredise souvent dans mes expressions.

des confidérations qui ne les touchent en aucune maniere, comme celle de leur intérêt à venir, de leur bonheur étant hommes, de l'eftime qu'on aura pour eux quand ils feront grands; difcours qui, tenus à des êtres dépourvus de toute prévoyance, ne fignifient abfolument rien pour eux. Or, toutes les études forcées de ces pauvres infortunés tendent à ces objets entierement étrangers à leurs efprits. Qu'on juge de l'attention qu'ils y peuvent donner!

Les Pédagogues qui nous étalent en grand appareil les inftructions qu'ils donnent à leurs difciples, font payés pour tenir un autre langage : cependant on voit, par leur propre conduite, qu'ils penfent exactement comme moi; car que leur apprennent-ils enfin? Des mots, encore des mots, & toujours des mots. Parmi les diverfes Sciences qu'ils fe vantent de leur enfeigner, ils fe gardent bien de choifir celles qui leur feroient véritablement utiles, parce que ce feroient des fciences de chofes, & qu'ils n'y réuffiroient pas; mais celles qu'on paroit favoir quand on en fait les termes : le Bla-

ſon, la Géographie, la Chronologie, les Langues, &c. Toutes études ſi loin de l'homme, & ſur-tout de l'enfant, que c'eſt une merveille ſi rien de tout cela lui peut être utile une ſeule fois en ſa vie.

On ſera ſurpris que je compte l'étude des Langues au nombre des inutilités de l'éducation; mais on ſe ſouviendra que je ne parle ici que des études du premier âge, & quoi qu'on puiſſe dire, je ne crois pas que juſqu'à l'âge de douze ou quinze ans nul enfant, les prodiges à part, ait jamais vraiment appris deux Langues.

Je conviens que ſi l'étude des Langues n'étoit que celle des mots, c'eſt-à-dire, des figures ou des ſons qui les expriment, cette étude pourroit convenir aux enfans; mais les Langues en changeant les ſignes modifient auſſi les idées qu'ils repréſentent. Les têtes ſe forment ſur les langages, les penſées prennent la teinte des idiomes. La raiſon ſeule eſt commune; l'eſprit en chaque Langue a ſa forme particuliere: différence qui pourroit bien être en partie la cauſe ou l'effet des caracteres nationaux; & ce qui paroit confirmer cette conjecture, eſt que chez

toutes les nations du monde la Langue suit les vicissitudes des mœurs, & se conserve ou s'altere comme elles.

De ces formes diverses l'usage en donne une à l'enfant, & c'est la seule qu'il garde jusqu'à l'âge de raison. Pour en avoir deux, il faudroit qu'il sçût comparer des idées ; & comment les compareroit-il, quand il est à peine en état de les concevoir ? Chaque chose peut avoir pour lui mille signes différens ; mais chaque idée ne peut avoir qu'une forme, il ne peut donc apprendre à parler qu'une langue. Il en apprend cependant plusieurs, me dit-on : je le nie. J'ai vu de ces petits prodiges qui croyoient parler cinq ou six Langues. Je les ai entendus successivement parler allemand, en termes latins, en termes françois, en termes italiens ; ils se servoient à la vérité de cinq ou six dictionnaires ; mais ils ne parloient toujours qu'allemand. En un mot, donnez aux enfans tant de synonymes qu'il vous plaira ; vous changerez les mots, non la Langue ; ils n'en sauront jamais qu'une.

C'est pour cacher en ceci leur inaptitude qu'on les exerce par préférence sur

les Langues mortes, dont il n'y a plus de juges qu'on ne puisse recuser. L'usage familier de ces Langues étant perdu depuis long-tems, on se contente d'imiter ce qu'on en trouve écrit dans les livres, & l'on appelle cela les parler. Si tel est le grec & le latin des maîtres, qu'on juge de celui des enfans! A peine ont-ils appris par cœur leur rudiment, auquel ils n'entendent absolument rien, qu'on leur apprend d'abord à rendre un discours françois en mots latins; puis, quand ils sont plus avancés, à coudre en prose des phrases de Ciceron, & en vers des centons de Virgile. Alors ils croyent parler latin: qui est-ce qui viendra les contredire?

En quelqu'étude que ce puisse être, sans l'idée des choses représentées les signes représentans ne sont rien. On borne pourtant toujours l'enfant à ces signes, sans jamais pouvoir lui faire comprendre aucune des choses qu'ils représentent. En pensant lui apprendre la description de la terre, on ne lui apprend qu'à connoître des cartes: on lui apprend des noms de villes, de pays, de rivieres;

qu'il ne conçoit pas exister ailleurs que sur le papier où l'on les lui montre. Je me souviens d'avoir vu quelque part une géographie qui commençoit ainsi. *Qu'est-ce que le monde ? C'est un globe de carton.* Telle est précisément la géographie des enfans. Je pose en fait qu'après deux ans de sphere & de cosmographie, il n'y a pas un seul enfant de dix ans, qui, sur les regles qu'on lui a données, sçût se conduire de Paris à Saint-Denis : Je pose en fait qu'il n'y en a pas un, qui, sur un plan du jardin de son pere, fût en état d'en suivre les détours sans s'égarer. Voilà ces docteurs qui savent à point nommé où sont Pekin, Ispahan, le Mexique, & tous les pays de la terre.

J'entends dire qu'il convient d'occuper les enfans à des études où il ne faille que des yeux; cela pourroit être s'il y avoit quelque étude où il ne falût que des yeux; mais je n'en connois point de telle.

Par une erreur encore plus ridicule, on leur fait étudier l'Histoire : on s'imagine que l'Histoire est à leur portée parce qu'elle n'est qu'un recueil de faits; mais

qu'entend-on par ce mot de faits ? Croit-on que les rapports qui déterminent les faits historiques, soient si faciles à saisir, que les idées s'en forment sans peine dans l'esprit des enfans ? Croit-on que la véritable connoissance des événemens soit séparable de celle de leurs causes, de celle de leurs effets, & que l'historique tienne si peu au moral, qu'on puisse connoître l'un sans l'autre ? Si vous ne voyez dans les actions des hommes que les mouvemens extérieurs & purement physiques, qu'apprenez-vous dans l'Histoire ? absolument rien ; & cette étude dénuée de tout intérêt ne vous donne pas plus de plaisir que d'instruction. Si vous voulez apprécier ces actions par leurs rapports moraux, essayez de faire entendre ces rapports à vos éleves, & vous verrez alors si l'Histoire est de leur âge.

Lecteurs, souvenez-vous toujours que celui qui vous parle, n'est ni un savant ni un Philosophe ; mais un homme simple, ami de la vérité, sans parti, sans systême ; un solitaire, qui vivant peu avec les hommes, a moins d'occasions de s'imboire de leurs préjugés, & plus de

tems pour réfléchir sur ce qui le frappe quand il commerce avec eux. Mes raisonnemens sont moins fondés sur des principes que sur des faits ; & je crois ne pouvoir mieux vous mettre à portée d'en juger, que de vous rapporter souvent quelque exemple des observations qui me les suggerent.

J'étois allé passer quelques jours à la campagne chez une bonne mere de famille qui prenoit grand soin de ses enfans & de leur éducation. Un matin que j'étois présent aux leçons de l'aîné, son Gouverneur, qui l'avoit très-bien instruit de l'Histoire ancienne, reprenant celle d'Alexandre, tomba sur le trait connu du Médecin Philippe qu'on a mis en tableau, & qui surement en valoit bien la peine. Le Gouverneur, homme de mérite, fit sur l'intrépidité d'Alexandre plusieurs réflexions qui ne me plurent point, mais que j'évitai de combattre, pour ne pas le décréditer dans l'esprit de son Eleve. A table, on ne manqua pas, selon la méthode françoise, de faire beaucoup babiller le petit bon-homme. La vivacité naturelle à son âge, & l'attente d'un applaudissement sûr,

lui firent débiter mille ſottiſes, tout-à-travers leſquelles partoient de tems en tems quelques mots heureux qui faiſoient oublier le reſte. Enfin vint l'hiſtoire du Médecin Philippe : il la raconta fort nettement & avec beaucoup de grace. Après l'ordinaire tribut d'éloges qu'exigeoit la mere & qu'attendoit le fils, on raiſonna ſur ce qu'il avoit dit. Le plus grand nombre blâma la témérité d'Alexandre ; quelques-uns, à l'exemple du Gouverneur, admiroient ſa fermeté, ſon courage : ce qui me fit comprendre qu'aucun de ceux qui étoient préſens ne voyoit en quoi conſiſtoit la véritable beauté de ce trait. Pour moi, leur dis-je, il me paroît que s'il y a le moindre courage, la moindre fermeté dans l'action d'Alexandre, elle n'eſt qu'une extravagance. Alors tout le monde ſe réunit, & convint que c'étoit une extravagance. J'allois répondre & m'échauffer, quand une femme qui étoit à côté de moi, & qui n'avoit pas ouvert la bouche, ſe pencha vers mon oreille, & me dit tout bas : tai-toi, Jean-Jacques ; ils ne t'entendront pas. Je la regardai, je fus frappé, & je me tus.

n'y a point d'étude propre aux enfans. S'ils n'ont pas de vraies idées, ils n'ont point de véritable mémoire ; car je n'appelle pas ainſi celle qui ne retient que des ſenſations. Que ſert d'inſcrire dans leur tête un catalogue de ſignes qui ne repréſentent rien pour eux ? En apprenant les choſes n'apprendront-ils pas les ſignes ? Pourquoi leur donner la peine inutile de les apprendre deux fois ? & cependant quels dangereux préjugés ne commence-t-on pas à leur inſpirer, en leur faiſant prendre pour de la ſcience des mots qui n'ont aucun ſens pour eux. C'eſt du premier mot dont l'enfant ſe paye, c'eſt de la premiere choſe qu'il apprend ſur la parole d'autrui, ſans en voir l'utilité lui-même, que ſon jugement eſt perdu : il aura long-tems à briller aux yeux des ſots, avant qu'il répare une telle perte (15). Non,

---

(15) La plupart des Savans le ſont à la maniere des enfans. La vaſte érudition réſulte moins d'une multitude d'idées, que d'une multitude d'images. Les dates, les noms propres, les lieux, tous les objets iſolés ou dénués d'idées ſe retiennent uniquement par la mémoire des ſi-

gnes,

Non, si la nature donne au cerveau d'un enfant cette souplesse qui le rend propre à recevoir toutes sortes d'impressions, ce n'est pas pour qu'on y grave des noms de Rois, des dates, des termes de blazon, de sphere, de géographie, & tous ces mots sans aucun sens pour son âge, & sans aucune utilité pour quelque âge que ce soit, dont on accable sa triste & stérile enfance; mais c'est pour que toutes les idées qu'il peut concevoir & qui lui sont utiles, toutes celles qui se rapportent à son bonheur, & doivent l'éclairer un jour sur ses devoirs, s'y tracent de bonne heure en caracteres ineffaçables, & lui servent à se conduire pendant sa vie d'une maniere convenable à son être & à ses facultés.

gnes, & rarement se rappelle-t-on quelqu'une de ces choses sans voir en même-tems le *recto* ou le *verso* de la page où on l'a lue, ou la figure sous laquelle on la vit la premiere fois. Telle étoit à peu près la science à la mode les siecles derniers; celle de notre siecle est autre chose. On n'étudie plus, on n'observe plus, on rêve, & l'on nous donne gravement pour de la Philosophie les reves de quelques mauvaises nuits. On me dira que je rêve aussi; j'en conviens: mais, ce que les autres n'ont garde de faire, je donne mes rêves pour des rêves, laissant chercher au lecteur s'ils ont quelque chose d'utile aux gens éveillés.

Sans étudier dans les livres, l'espece de mémoire que peut avoir un enfant ne reste pas pour cela oisive ; tout ce qu'il voit, tout ce qu'il entend le frappe & il s'en souvient ; il tient registre en lui-même des actions, des discours des hommes, & tout ce qui l'environne est le livre dans lequel, sans y songer, il enrichit continuellement sa mémoire, en attendant que son jugement puisse en profiter. C'est dans le choix de ces objets, c'est dans le soin de lui présenter sans cesse ceux qu'il peut connoître & de lui cacher ceux qu'il doit ignorer, que consiste le véritable art de cultiver en lui cette premiere faculté ; & c'est par-là qu'il faut tâcher de lui former un magasin de connoissances qui servent à son éducation durant sa jeunesse, & à sa conduite dans tous les tems. Cette méthode, il est vrai, ne forme point de petits prodiges, & ne fait pas briller les Gouvernantes & les Précepteurs ; mais elle forme des hommes judicieux, robustes, sains de corps & d'entendement, qui sans s'être fait admirer étant jeunes, se font honorer étant grands.

Emile n'apprendra jamais rien par cœur, pas même des fables, pas même celles de La Fontaine, toutes naïves, toutes charmantes qu'elles sont; car les mots des fables ne sont pas plus les fables, que les mots de l'Histoire ne sont l'Histoire. Comment peut-on s'aveugler assez pour appeller les fables la morale des enfans? sans songer que l'apologue en les amusant les abuse, que séduits par le mensonge ils laissent échapper la vérité, & que ce qu'on fait pour leur rendre l'instruction agréable les empêche d'en profiter. Les fables peuvent instruire les hommes, mais il faut dire la vérité nue aux enfans; sitôt qu'on la couvre d'un voile, ils ne se donnent plus la peine de le lever.

On fait apprendre les fables de La Fontaine à tous les enfans, & il n'y en a pas un seul qui les entende. Quand ils les entendroient, ce seroit encore pis; car la morale en est tellement mêlée & si disproportionnée à leur âge, qu'elle les porteroit plus au vice qu'à la vertu. Ce sont encore là, direz-vous, des paradoxes; soit: mais voyons si ce sont des vérités.

Je dis qu'un enfant n'entend point les

fables qu'on lui fait apprendre ; parce que quelque effort qu'on faſſe pour les rendre ſimples, l'inſtruction qu'on en veut tirer force d'y faire entrer des idées qu'il ne peut ſaiſir, & que le tour même de la poéſie en les lui rendant plus faciles à retenir, les lui rend plus difficiles à concevoir ; en ſorte qu'on achete l'agrément aux dépens de la clarté. Sans citer cette multitude de fables qui n'ont rien d'intelligible ni d'utile pour les enfans, & qu'on leur fait indiſcretement apprendre avec les autres parce qu'elles s'y trouvent mêlées, bornons-nous à celles que l'Auteur ſemble avoir faites ſpécialement pour eux.

Je ne connois dans tout le Recueil de La Fontaine, que cinq ou ſix fables où brille éminemment la naïveté puérile : de ces cinq ou ſix, je prends pour exemple la premiere de toutes (*), parce que c'eſt celle dont la morale eſt le plus de tout âge, celle que les enfans ſaiſiſſent le mieux, celle qu'ils apprennent avec le plus de

(*) C'eſt la ſeconde & non la premiere, comme l'a très bien remarqué M. Formey.

plaisir; enfin celle que pour cela même l'Auteur a mise par préférence à la tête de son livre. En lui supposant réellement l'objet d'être entendu des enfans, de leur plaire & de les instruire, cette fable est assurément son chef-d'œuvre : qu'on me permette donc de la suivre & de l'examiner en peu de mots.

LE CORBEAU ET LE RENARD,

FABLE.

Maître Corbeau, sur un arbre perché,

Maître! que signifie ce mot en lui-même? que signifie-t-il au devant d'un nom propre? quel sens a-t-il dans cette occasion?

Qu'est-ce qu'un Corbeau?

Qu'est-ce qu'*un arbre perché?* l'on ne dit pas; *sur un arbre perché:* l'on dit, *perché sur un arbre.* Par conséquent il faut parler des inversions de la Poésie; il faut dire ce que c'est que Prose & que Vers.

Tenoit dans son bec un fromage.

Quel fromage? étoit-ce un fromage de Suisse, de Brie, ou de Hollande? Si

l'enfant n'a point vu de Corbeaux, que gagnez-vous à lui en parler ? s'il en a vu, comment concevra-t-il qu'ils tiennent un fromage à leur bec ? Faisons toujours des images d'après nature.

Maître Renard, par l'odeur alléché,

Encore un maître ! mais pour celui-ci c'est à bon titre : il est maître passé dans les tours de son métier. Il faut dire ce que c'est qu'un Renard, & distinguer son vrai naturel, du caractère de convention qu'il a dans les fables.

Alléché. Ce mot n'est pas usité. Il le faut expliquer : il faut dire qu'on ne s'en sert plus qu'en Vers. L'enfant demandera pourquoi l'on parle autrement en Vers qu'en Prose. Que lui répondrez-vous ?

Alléché par l'odeur d'un fromage ! Ce fromage tenu par un Corbeau perché sur un arbre, devoit avoir beaucoup d'odeur pour être senti par le Renard dans un taillis ou dans son terrier ! Est-ce ainsi que vous exercez votre Eleve à cet esprit de critique judicieuse, qui ne s'en laisse imposer qu'à bonnes enseignes, & sait discerner la vérité du mensonge, dans les narrations d'autrui ?

Lui tint à peu près ce langage :

Ce *langage !* les Renards parlent donc ? ils parlent donc la même Langue que les Corbeaux ? Sage Précepteur, prends garde à toi : pese bien ta réponse avant de la faire. Elle importe plus que tu n'as pensé.

Eh ! bon jour, Monsieur le Corbeau !

Monsieur ! titre que l'enfant voit tourner en dérision, même avant qu'il sache que c'est un titre d'honneur. Ceux qui disent *Monsieur du Corbeau* auront bien d'autres affaires avant que d'avoir expliqué ce *du*.

Que vous êtes charmant ! que vous me
semblez beau !

Cheville, redondance inutile. L'enfant, voyant répéter la même chose en d'autres termes, apprend à parler lâchement. Si vous dites que cette redondance est un art de l'Auteur, & entre dans le dessein du Renard, qui veut paroître multiplier les éloges avec les paroles ; cette excuse sera bonne pour moi, mais non pas pour mon Eleve.

Sans mentir, si votre ramage

Sans mentir! on ment donc quelquefois? Où en sera l'enfant, si vous lui apprenez que le Renard ne dit, *sans mentir*, que parce qu'il ment?

Répondoit à votre plumage.

Répondoit! Que signifie ce mot? Apprenez à l'enfant à comparer des qualités aussi différentes que la voix & le plumage; vous verrez comme il vous entendra.

Vous seriez le Phénix des hôtes de ces bois.

Le Phénix! Qu'est-ce qu'un Phénix? Nous voici tout-à-coup jettés dans la menteuse antiquité; presque dans la mythologie.

Les hôtes de ces bois! Quel discours figuré! Le flatteur ennoblit son langage & lui donne plus de dignité pour le rendre plus séduisant. Un enfant entendra-t-il cette finesse? sait-il seulement, peut-il savoir, ce que c'est qu'un stile noble & un stile bas?

A ces mots, le Corbeau ne se sent pas de joie.

Il faut avoir éprouvé déjà des passions

bien vives pour sentir cette expression proverbiale.

Et pour montrer sa belle voix,

N'oubliez pas que pour entendre ce vers & toute la fable, l'enfant doit savoir ce que c'est que la belle voix du corbeau.

Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.

Ce vers est admirable; l'harmonie seule en fait image. Je vois un grand vilain bec ouvert; j'entens tomber le fromage à travers les branches : mais ces sortes de beautés sont perdues pour les enfans.

Le renard s'en saisit; & dit, mon bon Monsieur,

Voilà donc déjà la bonté transformée en bêtise : assurément on ne perd pas de tems pour instruire les enfans.

Apprenez que tout flatteur

Maxime générale; nous n'y sommes plus.

Vit aux dépens de celui qui l'écoute.

Jamais enfant de dix ans n'entendit ce vers là.

Cette leçon vaut bien un fromage, sans doute.

Ceci s'entend, & la pensée est très-bonne. Cependant il y aura encore bien peu d'enfans qui sachent comparer une leçon à un fromage, & qui ne préférassent le fromage à la leçon. Il faut donc leur faire entendre que ce propos n'est qu'une raillerie. Que de finesse pour des enfans !

Le corbeau, honteux & confus,

Autre pléonasme; mais celui-ci est inexcusable.

Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendroit plus.

Jura ! Quel est le sot de Maître qui ose expliquer à l'enfant ce que c'est qu'un serment ?

Voilà bien des détails; bien moins cependant qu'il n'en faudroit pour analyser toutes les idées de cette fable, & les réduire aux idées simples & élémentaires dont chacune d'elles est composée. Mais qui est-ce qui croit avoir besoin de cette analyse pour se faire entendre à la jeunesse ? Nul de nous n'est assez philosophe

pour savoir se mettre à la place d'un enfant. Passons maintenant à la morale.

Je demande si c'est à des enfans de six ans qu'il faut apprendre qu'il y a des hommes qui flattent & mentent pour leur profit ? On pourroit tout au plus leur apprendre qu'il y a des railleurs qui persiflent les petits garçons, & se mocquent en secret de leur sotte vanité : mais le fromage gâte tout ; on leur apprend moins à ne pas le laisser tomber de leur bec, qu'à le faire tomber du bec d'un autre. C'est ici mon second paradoxe, & ce n'est pas le moins important.

Suivez les enfans apprenant leurs fables, & vous verrez que quand ils sont en état d'en faire l'application, ils en font presque toujours une contraire à l'intention de l'Auteur, & qu'au lieu de s'observer sur le défaut dont on les veut guérir ou préserver, ils penchent à aimer le vice avec lequel on tire parti des défauts des autres. Dans la fable précédente, des enfans se mocquent du corbeau, mais ils s'affectionnent tous au renard. Dans la fable qui suit, vous croyez leur donner la cigale pour exemple, & point du tout,

c'eſt la fourmi qu'ils choiſiront. On n'aime point à s'humilier ; ils prendront toujours le beau rôle ; c'eſt le choix de l'amour-propre, c'eſt un choix très-naturel. Or, quelle horrible leçon pour l'enfance ! Le plus odieux de tous les monſtres feroit un enfant avare & dur, qui ſauroit ce qu'on lui demande & ce qu'il refuſe. La fourmi fait plus encore, elle lui apprend à railler dans ſes refus.

Dans toutes les fables où le lion eſt un des perſonnages, comme c'eſt d'ordinaire le plus brillant, l'enfant ne manque point de ſe faire lion ; & quand il préſide à quelque partage, bien inſtruit par ſon modele, il a grand ſoin de s'emparer de tout. Mais quand le moucheron terraſſe le lion, c'eſt une autre affaire ; alors l'enfant n'eſt plus lion, il eſt moucheron. Il apprend à tuer un jour à coup d'aiguillon ceux qu'il n'oſeroit attaquer de pied ferme.

Dans la fable du loup maigre & du chien gras, au lieu d'une leçon de modération qu'on prétend lui donner, il en prend une de licence. Je n'oublierai jamais d'avoir vu beaucoup pleurer une petite

fille qu'on avoit désolée avec cette fable, tout en lui prêchant toujours la docilité. On eut peine à savoir la cause de ses pleurs, on la sçut enfin. La pauvre enfant s'ennuyoit d'être à la chaîne : elle se sentoit le cou pelé ; elle pleuroit de n'être pas loup.

Ainsi donc la morale de la premiere fable citée est pour l'enfant une leçon de la plus basse flatterie ; celle de la seconde une leçon d'inhumanité ; celle de la troisieme une leçon d'injustice ; celle de la quatrieme une leçon de satyre ; celle de la cinquieme une leçon d'indépendance. Cette derniere leçon, pour être superflue à mon Eleve, n'en est pas plus convenable aux vôtres. Quand vous leur donnez des préceptes qui se contredisent, quel fruit espérez-vous de vos soins ? Mais peut-être, à cela près, toute cette morale qui me sert d'objection contre les fables, fournit-elle autant de raisons de les conserver. Il faut une morale en paroles & une en actions dans la société, & ces deux morales ne se ressemblent point. La premiere est dans le Catéchisme, où on la laisse ; l'autre est dans les fables de La

Fontaine pour les enfans, & dans ses contes pour les meres. Le même Auteur suffit à tout.

Composons, Monsieur de La Fontaine. Je promets, quant à moi, de vous lire avec choix, de vous aimer, de m'instruire dans vos fables ; car j'espere ne pas me tromper sur leur objet. Mais pour mon Eleve, permettez que je ne lui en laisse pas étudier une seule, jusqu'à ce que vous m'ayez prouvé qu'il est bon pour lui d'apprendre des choses dont il ne comprendra pas le quart ; que dans celles qu'il pourra comprendre il ne prendra jamais le change, & qu'au lieu de se corriger sur la dupe, il ne se formera pas sur le fripon.

En ôtant ainsi tous les devoirs des enfans, j'ôte les instrumens de leur plus grande misere, savoir les livres. La lecture est le fléau de l'enfance, & presque la seule occupation qu'on lui sait donner. A peine à douze ans Emile saura-t-il ce que c'est qu'un livre. Mais il faut bien, au moins, dira-t-on, qu'il sache lire. J'en conviens : il faut qu'il sache lire quand la lecture lui est utile ; jusqu'alors elle n'est bonne qu'à l'ennuyer.

Si l'on ne doit rien exiger des enfans par obéissance, il s'ensuit qu'ils ne peuvent rien apprendre dont ils ne sentent l'avantage actuel & présent, soit d'agrément soit d'utilité; autrement quel motif les porteroit à l'apprendre? L'art de parler aux absens & de les entendre, l'art de leur communiquer au loin sans médiateur nos sentimens, nos volontés, nos desirs, est un art dont l'utilité peut être rendue sensible à tous les âges. Par quel prodige cet art si utile & si agréable est-il devenu un tourment pour l'enfance? parce qu'on la contraint de s'y appliquer malgré elle, & qu'on le met à des usages auxquels elle ne comprend rien. Un enfant n'est pas fort curieux de perfectionner l'instrument avec lequel on le tourmente; mais faites que cet instrument serve à ses plaisirs, & bientôt il s'y appliquera malgré vous.

On se fait une grande affaire de chercher les meilleures méthodes d'apprendre à lire; on invente des bureaux, des cartes; on fait de la chambre d'un enfant un attelier d'Imprimerie: Locke veut qu'il apprenne à lire avec des dez.

Ne voilà-t-il pas une invention bien trouvée? Quelle pitié! Un moyen plus sûr que tous ceux-là, & celui qu'on oublie toujours, est le desir d'apprendre. Donnez à l'enfant ce desir, puis laissez là vos bureaux & vos dez; toute méthode lui sera bonne.

L'intérêt présent; voilà le grand mobile, le seul qui mene surement & loin. Emile reçoit quelquefois de son pere, de sa mere, de ses parens, de ses amis, des billets d'invitation pour un dîné, pour une promenade, pour une partie sur l'eau, pour voir quelque fête publique. Ces billets sont courts, clairs, nets, bien écrits. Il faut trouver quelqu'un qui les lui lise; ce quelqu'un, ou ne se trouve pas toujours à point nommé, ou rend à l'enfant le peu de complaisance que l'enfant eut pour lui la veille. Ainsi l'occasion, le moment se passe. On lui lit enfin le billet, mais il n'est plus tems. Ah! si l'on eût sçu lire soi-même! On en reçoit d'autres; ils sont si courts! le sujet en est si intéressant! on voudroit essayer de les déchiffrer, on trouve tantôt de l'aide & tantôt des refus.

sus. On s'évertue ; on déchiffre enfin la moitié d'un billet ; il s'agit d'aller demain manger de la crême......... on ne sait où ni avec qui........ combien on fait d'efforts pour lire le reste ! je ne crois pas qu'Emile ait besoin du bureau. Parlerai-je à présent de l'écriture ? Non, j'ai honte de m'amuser à ces niaiseries dans un traité de l'éducation.

J'ajouterai ce seul mot qui fait une importante maxime ; c'est que d'ordinaire on obtient très-surement & très-vîte ce qu'on n'est point pressé d'obtenir. Je suis presque sûr qu'Emile saura parfaitement lire & écrire avant l'âge de dix ans, précisément parce qu'il m'importe fort peu qu'il le sache avant quinze ; mais j'aimerois mieux qu'il ne sçût jamais lire que d'acheter cette science au prix de tout ce qui peut la rendre utile : de quoi lui servira la lecture quand on l'en aura rebuté pour jamais ? *Id in primis cavere oportebit, ne studia, qui amare nondum poterit, oderit, & amaritudinem semel perceptam etiam ultrà rudes annos reformidet* (16).

(16) Quintil. L. 1. c. 1.

Plus j'insiste sur ma méthode inactive, plus je sens les objections se renforcer. Si votre Eleve n'apprend rien de vous, il apprendra des autres. Si vous ne prévenez l'erreur par la vérité, il apprendra des mensonges; les préjugés que vous craignez de lui donner, il les recevra de tout ce qui l'environne; ils entreront par tous ses sens; ou ils corrompront sa raison, même avant qu'elle soit formée, ou son esprit engourdi par une longue inaction s'absorbera dans la matiere. L'inhabitude de penser dans l'enfance en ôte la faculté durant le reste de la vie.

Il me semble que je pourrois aisément répondre à cela; mais pourquoi toujours des réponses? Si ma méthode répond d'elle-même aux objections, elle est bonne; si elle n'y répond pas, elle ne vaut rien: je poursuis.

Si sur le plan que j'ai commencé de tracer, vous suivez des regles directement contraires à celles qui sont établies, si au lieu de porter au loin l'esprit de votre Eleve, si au lieu de l'égarer sans cesse en d'autres lieux, en d'autres climats, en d'autres siecles, aux extrêmités de la terre

& jusques dans les Cieux, vous vous appliquez à le tenir toujours en lui-même & attentif à ce qui le touche immédiatement; alors vous le trouverez capable de perception, de mémoire, & même de raisonnement; c'est l'ordre de la nature. A mesure que l'être sensitif devient actif, il acquiert un discernement proportionnel à ses forces; & ce n'est qu'avec la force surabondante à celle dont il a besoin pour se conserver, que se développe en lui la faculté spéculative propre à employer cet excès de force à d'autres usages. Voulez-vous donc cultiver l'intelligence de votre Eleve, cultivez les forces qu'elle doit gouverner. Exercez continuellement son corps, rendez-le robuste & sain pour le rendre sage & raisonnable; qu'il travaille, qu'il agisse, qu'il coure, qu'il crie, qu'il soit toujours en mouvement; qu'il soit homme par la vigueur, & bientôt il le sera par la raison.

Vous l'abrutiriez, il est vrai, par cette méthode, si vous alliez toujours le dirigeant, toujours lui disant, va, viens, reste, fais ceci, ne fais pas cela. Si votre

tête conduit toujours ses bras, la sienne lui devient inutile. Mais souvenez-vous de nos conventions ; si vous n'êtes qu'un pédant, ce n'est pas la peine de me lire.

C'est une erreur bien pitoyable d'imaginer que l'exercice du corps nuise aux opérations de l'esprit ; comme si ces deux actions ne devoient pas marcher de concert, & que l'une ne dût pas toujours diriger l'autre !

Il y a deux sortes d'hommes dont les corps sont dans un exercice continuel, & qui surement songent aussi peu les uns que les autres à cultiver leur ame, savoir, les Paysans & les Sauvages. Les premiers sont rustres, grossiers, maladroits ; les autres, connus par leur grand sens, le sont encore par la subtilité de leur esprit : généralement il n'y a rien de plus lourd qu'un Paysan, ni rien de plus fin qu'un Sauvage. D'où vient cette différence ? c'est que le premier faisant toujours ce qu'on lui commande, ou ce qu'il a vu faire à son pere, ou ce qu'il a fait lui-même dès sa jeunesse, ne va jamais que par routine ; & dans sa vie presque automate, occupé sans

tesse des mêmes travaux, l'habitude & l'obéissance lui tiennent lieu de raison.

Pour le Sauvage, c'est autre chose; n'étant attaché à aucun lieu, n'ayant point de tâche prescrite, n'obéissant à personne, sans autre loi que sa volonté, il est forcé de raisonner à chaque action de sa vie; il ne fait pas un mouvement, pas un pas, sans en avoir d'avance envisagé les suites. Ainsi, plus son corps s'exerce, plus son esprit s'éclaire; sa force & sa raison croissent à la fois, & s'étendent l'une par l'autre.

Savant Précepteur, voyons lequel de nos deux Eleves ressemble au Sauvage, & lequel ressemble au Paysan? Soumis en tout à une autorité toujours enseignante, le vôtre ne fait rien que sur parole; il n'ose manger quand il a faim, ni rire quand il est gai, ni pleurer quand il est triste, ni présenter une main pour l'autre, ni remuer le pied que comme on le lui prescrit, bientôt il n'osera respirer que sur vos regles. A quoi voulez-vous qu'il pense, quand vous pensez à tout pour lui? Assuré de votre prévoyance, qu'a-t-il besoin d'en avoir? Voyant que

ſon corps & ſon eſprit s'exercent à la fois. Agiſſant toujours d'après ſa penſée, & non d'après celle d'un autre, il unit continuellement deux opérations; plus il ſe rend fort & robuſte, plus il devient ſenſé & judicieux. C'eſt le moyen d'avoir un jour ce qu'on croit incompatible, & ce que preſque tous les grands hommes ont réuni : la force du corps & celle de l'ame; la raiſon d'un ſage & la vigueur d'un athlete.

Jeune Inſtituteur, je vous prêche un art difficile ; c'eſt de gouverner ſans préceptes, & de tout faire en ne faiſant rien. Cet art, j'en conviens, n'eſt pas de votre âge; il n'eſt pas propre à faire briller d'abord vos talens, ni à vous faire valoir auprès des peres; mais c'eſt le ſeul propre à réuſſir. Vous ne parviendrez jamais à faire des ſages, ſi vous ne faites d'abord des poliſſons : c'étoit l'éducation des Spartiates ; au lieu de les coller ſur des livres, on commençoit par leur apprendre à voler leur dîné. Les Spartiates étoient-ils pour cela groſſiers étant grands? Qui ne connoit la force & le ſel de leurs reparties? Tou-

jours ſaits pour vaincre, ils écraſoient leurs ennemis en toute eſpece de guerre, & les babillards Athéniens craignoient autant leurs mots que leurs coups.

Dans les éducations les plus ſoignées, le Maître commande & croit gouverner; c'eſt en effet l'enfant qui gouverne. Il ſe ſert de ce que vous exigez de lui pour obtenir de vous ce qu'il lui plait, & il ſait toujours vous faire payer une heure d'aſſiduité par huit jours de complaiſance. A chaque inſtant il faut pactiſer avec lui. Ces traités, que vous propoſez à votre mode, & qu'il exécute à la ſienne, tournent toujours au profit de ſes fantaiſies; ſur-tout quand on a la maladreſſe de mettre en condition pour ſon profit ce qu'il eſt bien ſûr d'obtenir, ſoit qu'il rempliſſe ou non la condition qu'on lui impoſe en échange. L'enfant, pour l'ordinaire, lit beaucoup mieux dans l'eſprit du Maître, que le Maître dans le cœur de l'enfant, & cela doit être; car toute la ſagacité qu'eût employé l'enfant livré à lui-même à pourvoir à la conſervation de ſa perſonne, il l'emploie à ſauver ſa liberté naturelle

des chaînes de ſon tyran. Au lieu que celui-ci, n'ayant nul intérêt ſi preſſant à pénétrer l'autre, trouve quelquefois mieux ſon compte à lui laiſſer ſa pareſſe ou ſa vanité.

Prenez une route oppoſée avec votre Eleve ; qu'il croie toujours être le maître, & que ce ſoit toujours vous qui le ſoyez. Il n'y a point d'aſſujettiſſement ſi parfait que celui qui garde l'apparence de la liberté ; on captive ainſi la volonté même. Le pauvre enfant qui ne ſait rien, qui ne peut rien, qui ne connoit rien, n'eſt-il pas à votre merci ? Ne diſpoſez-vous pas, par rapport à lui, de tout ce qui l'environne ? N'êtes-vous pas le maître de l'affecter comme il vous plait ? Ses travaux, ſes jeux, ſes plaiſirs, ſes peines, tout n'eſt-il pas dans vos mains ſans qu'il le ſache ? Sans doute, il ne doit faire que ce qu'il veut ; mais il ne doit vouloir que ce que vous voulez qu'il faſſe ; il ne doit pas faire un pas que vous ne l'ayez prévu, il ne doit pas ouvrir la bouche que vous ne ſachiez ce qu'il va dire.

C'eſt alors qu'il pourra ſe livrer aux exercices du corps, que lui demande ſon âge, ſans abrutir ſon eſprit; c'eſt alors qu'au lieu d'aiguiſer ſa ruſe à éluder un incommode empire, vous le verrez s'occuper uniquement à tirer de tout ce qui l'environne le parti le plus avantageux pour ſon bien-être actuel; c'eſt alors que vous ſerez étonné de la ſubtilité de ſes inventions, pour s'approprier tous les objets auxquels il peut atteindre, & pour jouir vraiment des choſes, ſans le ſecours de l'opinion.

En le laiſſant ainſi maître de ſes volontés, vous ne fomenterez point ſes caprices. En ne faiſant jamais que ce qui lui convient, il ne ſera bientôt que ce qu'il doit faire; & bien que ſon corps ſoit dans un mouvement continuel, tant qu'il s'agira de ſon intérêt préſent & ſenſible, vous verrez toute la raiſon dont il eſt capable ſe développer beaucoup mieux, & d'une maniere beaucoup plus appropriée à lui, que dans des études de pure ſpéculation.

Ainſi, ne vous voyant point attentif

à le contrarier, ne se défiant point de vous, n'ayant rien à vous cacher, il ne vous trompera point, il ne vous mentira point, il se montrera tel qu'il est sans crainte; vous pourrez l'étudier tout à votre aise, & disposer tout autour de lui les leçons que vous voulez lui donner, sans qu'il pense jamais en recevoir aucune.

Il n'épiera point, non plus, vos mœurs avec une curieuse jalousie, & ne se fera point un plaisir secret de vous prendre en faute. Cet inconvénient que nous prévenons est très-grand. Un des premiers soins des enfans est, comme je l'ai dit, de découvrir le foible de ceux qui les gouvernent. Ce penchant porte à la méchanceté, mais il n'en vient pas: il vient du besoin d'éluder une autorité qui les importune. Surchargés du joug qu'on leur impose, ils cherchent à le secouer, & les défauts qu'ils trouvent dans les maîtres, leur fournissent de bons moyens pour cela. Cependant l'habitude se prend d'observer les gens par leurs défauts, & de se plaire à leur en trouver. Il est clair que voilà encore une source de vices

bouchée dans le cœur d'Emile ; n'ayant nul intérêt à me trouver des défauts, il ne m'en cherchera pas, & sera peu tenté d'en chercher à d'autres.

Toutes ces pratiques semblent difficiles parce qu'on ne s'en avise pas, mais dans le fond elles ne doivent point l'être. On est en droit de vous supposer les lumieres nécessaires pour exercer le métier que vous avez choisi ; on doit présumer que vous connoissez la marche naturelle du cœur humain, que vous savez étudier l'homme & l'individu, que vous savez d'avance à quoi se pliera la volonté de votre Eleve, à l'occasion de tous les objets intéressans pour son âge que vous ferez passer sous ses yeux. Or, avoir les instrumens & bien savoir leur usage, n'est-ce pas être maître de l'opération ?

Vous objectez les caprices de l'enfant : & vous avez tort. Le caprice des enfans n'est jamais l'ouvrage de la nature, mais d'une mauvaise discipline : c'est qu'ils ont obéi ou commandé ; & j'ai dit cent fois qu'il ne faloit ni l'un ni l'autre. Votre Eleve n'aura donc de caprices que ceux que vous lui aurez donnés ; il est juste

que vous portiez la peine de vos fautes. Mais, direz-vous, comment y remédier? Cela se peut encore, avec une meilleure conduite & beaucoup de patience.

Je m'étois chargé, durant quelques semaines, d'un enfant accoutumé non-seulement à faire ses volontés, mais encore à les faire faire à tout le monde, par conséquent plein de fantaisies. Dès le premier jour, pour mettre à l'essai ma complaisance, il voulut se lever à minuit. Au plus fort de mon sommeil il saute à bas de son lit, prend sa robe-de-chambre, & m'appelle. Je me leve, j'allume la chandelle; il n'en vouloit pas davantage: au bout d'un quart d'heure le sommeil le gagne, & il se recouche content de son épreuve. Deux jours après, il la réitere avec le même succès, & de ma part sans le moindre signe d'impatience. Comme il m'embrassoit en se recouchant, je lui dis très-posément: mon petit ami, cela va fort bien, mais n'y revenez plus. Ce mot excita sa curiosité, & dès le lendemain, voulant voir un peu comment j'oserois lui désobéir, il ne manqua pas de se relever à la même heure, & de m'appel-

ler. Je lui demandai ce qu'il vouloit ? Il me dit qu'il ne pouvoit dormir. *Tant-pis*, repris-je, & je me tins coi. Il me pria d'allumer la chandelle : *pourquoi faire ?* & je me tins coi. Ce ton laconique commençoit à l'embarrasser. Il s'en fut à tâtons chercher le fusil, qu'il fit semblant de battre, & je ne pouvois m'empêcher de rire en l'entendant se donner des coups sur les doigts. Enfin, bien convaincu qu'il n'en viendroit pas à bout, il m'apporta le briquet à mon lit : je lui dis que je n'en avois que faire, & me tournai de l'autre côté. Alors il se mit à courir étourdiment par la chambre, criant, chantant, faisant beaucoup de bruit, se donnant à la table & aux chaises des coups, qu'il avoit grand soin de modérer, & dont il ne laissoit pas de crier bien fort, espérant me causer de l'inquiétude. Tout cela ne prenoit point, & je vis que comptant sur de belles exhortations ou sur de la colere, il ne s'étoit nullement arrangé pour ce sang-froid.

Cependant, résolu de vaincre ma patience à force d'opiniâtreté, il continua son tintamarre avec un tel succès qu'à la

ſin je m'échauffai, & preſſentant que j'allois tout gâter par un emportement hors de propos, je pris mon parti d'une autre maniere. Je me levai ſans rien dire, j'allai au fuſil que je ne trouvai point; je le lui demande, il me le donne, pétillant de joie d'avoir enfin triomphé de moi. Je bats le fuſil, j'allume la chandelle, je prends par la main mon petit bon-homme, je le mene tranquillement dans un cabinet voiſin, dont les volets étoient bien fermés, & où il n'y avoit rien à caſſer; je l'y laiſſe ſans lumiere, puis fermant ſur lui la porte à la clef, je retourne me coucher ſans lui avoir dit un ſeul mot. Il ne faut pas demander ſi d'abord il y eut du vacarme; je m'y étois attendu, je ne m'en émus point. Enfin le bruit s'appaiſe; j'écoute, je l'entends s'arranger, je me tranquilliſe. Le lendemain j'entre au jour dans le cabinet, je trouve mon petit mutin couché ſur un lit de repos, & dormant d'un profond ſommeil, dont, après tant de fatigue, il devoit avoir grand beſoin.

L'affaire ne finit pas là. La mere apprit que l'enfant avoit paſſé les deux tiers de

la

la nuit hors de son lit. Aussi-tôt tout fut perdu, c'étoit un enfant autant que mort. Voyant l'occasion bonne pour se venger, il fit le malade, sans prévoir qu'il n'y gagneroit rien. Le Médecin fut appellé. Malheureusement pour la mere, ce Médecin étoit un plaisant, qui, pour s'amuser de ses frayeurs, s'appliquoit à les augmenter. Cependant il me dit à l'oreille : laissez-moi faire ; je vous promets que l'enfant sera guéri pour quelque tems de la fantaisie d'être malade : en effet la diete & la chambre furent prescrites, & il fut recommandé à l'Apothicaire. Je soupirois de voir cette pauvre mere ainsi la dupe de tout ce qui l'environnoit, excepté moi seul, qu'elle prit en haine, précisément parce que je ne la trompois pas.

Après des reproches assez durs, elle me dit que son fils étoit délicat, qu'il étoit l'unique héritier de sa famille, qu'il faloit le conserver à quelque prix que ce fût, & qu'elle ne vouloit pas qu'il fût contrarié. En cela j'étois bien d'accord avec elle ; mais elle entendoit par le contrarier ne lui pas obéir en tout. Je vis qu'il faloit prendre avec la mere le

même ton qu'avec l'enfant. Madame, lui dis-je assez froidement, je ne sais point comment on éleve un héritier, &, qui plus est, je ne veux pas l'apprendre; vous pouvez vous arranger là-dessus. On avoit besoin de moi pour quelque tem sencore : le pere appaisa tout, la mere écrivit au Précepteur de hâter son retour; & l'enfant, voyant qu'il ne gagnoit rien à troubler mon sommeil ni à être malade, prit enfin le parti de dormir lui-même & de se bien porter.

On ne sauroit imaginer à combien de pareils caprices le petit tyran avoit asservi son malheureux Gouverneur; car l'éducation se faisoit sous les yeux de la mere, qui ne souffroit pas que l'héritier fût désobéi en rien. A quelque heure qu'il voulût sortir, il faloit être prêt pour le mener, ou plutôt pour le suivre, & il avoit toujours grand soin de choisir le moment où il voyoit son Gouverneur le plus occupé. Il voulut user sur moi du même empire, & se venger, le jour, du repos qu'il étoit forcé de me laisser la nuit. Je me prêtai de bon cœur à tout, & je commençai par bien constater à ses

propres yeux le plaiſir que j'avois à lui complaire. Après cela, quand il fut queſtion de le guérir de ſa fantaiſie, je m'y pris autrement.

Il falut d'abord le mettre dans ſon tort, & cela ne fut pas difficile. Sachant que les enfans ne ſongent jamais qu'au préſent, je pris ſur lui le facile avantage de la prévoyance : j'eus ſoin de lui procurer au logis un amuſement que je ſavois être extrêmement de ſon goût ; & dans le moment où je l'en vis le plus engoué, j'allai lui propoſer un tour de promenade ; il me renvoya bien loin : j'inſiſtai, il ne m'écouta pas ; il falut me rendre, & il nota précieuſement en lui-même ce ſigne d'aſſujettiſſement.

Le lendemain ce fut mon tour. Il s'ennuya, j'y avois pourvu : moi, au contraire, je paroiſſois profondément occupé. Il n'en faloit pas tant pour le déterminer. Il ne manqua pas de venir m'arracher à mon travail pour le mener promener au plus vîte. Je refuſai, il s'obſtina ; non, lui dis-je, en faiſant votre volonté vous m'avez appris à faire la mienne ; je ne veux pas ſortir. Hé bien,

reprit-il vivement, je sortirai tout seul. Comme vous voudrez ; & je reprends mon travail.

Il s'habille, un peu inquiet de voir que je le laissois faire, & que je ne l'imitois pas. Prêt à sortir il vient me saluer, je le salue : il tâche de m'allarmer par le récit des courses qu'il va faire ; à l'entendre, on eût cru qu'il alloit au bout du monde. Sans m'émouvoir, je lui souhaite un bon voyage. Son embarras redouble. Cependant il fait bonne contenance, & prêt à sortir, il dit à son laquais de le suivre. Le laquais, déjà prévenu, répond qu'il n'a pas le tems, & qu'occupé par mes ordres il doit m'obéir plutôt qu'à lui. Pour le coup, l'enfant n'y est plus. Comment concevoir qu'on le laisse sortir seul, lui qui se croit l'être important à tous les autres, & pense que le Ciel & la terre sont intéressés à sa conservation ? Cependant il commence à sentir sa foiblesse ; il comprend qu'il se va trouver seul au milieu de gens qui ne le connoissent pas ; il voit d'avance les risques qu'il va courir : l'obstination seule le soutient encore ; il

descend l'escalier lentement & fort interdit. Il entre enfin dans la rue, se consolant un peu du mal qui lui peut arriver, par l'espoir qu'on m'en rendra responsable.

C'étoit là que je l'attendois. Tout étoit préparé d'avance; & comme il s'agissoit d'une espece de scene publique, je m'étois muni du consentement du pere. A peine avoit-il fait quelques pas qu'il entend à droite & à gauche différens propos sur son compte. Voisin, le joli Monsieur! où va-t-il ainsi tout seul? Il va se perdre: je veux le prier d'entrer chez nous. Voisine, gardez-vous en bien. Ne voyez-vous pas que c'est un petit libertin qu'on a chassé de la maison de son pere, parce qu'il ne vouloit rien valoir? Il ne faut pas retirer les libertins; laissez-le aller où il voudra. Hé bien donc! que Dieu le conduise; je serois fâchée qu'il lui arrivât malheur. Un peu plus loin il rencontre des polissons à peu près de son âge, qui l'agacent & se moquent de lui. Plus il avance, plus il trouve d'embarras. Seul & sans protection, il se voit le jouet de tout le monde, & il éprouve avec

beaucoup de surprise que son nœud d'épaule & son parement d'or ne le font pas plus respecter.

Cependant un de mes amis qu'il ne connoissoit point, & que j'avois chargé de veiller sur lui, le suivoit pas à pas sans qu'il y prît garde, & l'accosta quand il en fut tems. Ce rôle, qui ressembloit à celui de Sbrigani dans Pourceaugnac, demandoit un homme d'esprit, & fut parfaitement rempli. Sans rendre l'enfant timide & craintif en le frappant d'un trop grand effroi, il lui fit si bien sentir l'imprudence de son équipée, qu'au bout d'une demi-heure il me le ramena souple, confus, & n'osant lever les yeux.

Pour achever le désastre de son expédition, précisément au moment qu'il rentroit, son pere descendoit pour sortir & le rencontra sur l'escalier. Il falut dire d'où il venoit, & pourquoi je n'étois pas avec lui (17)? Le pauvre enfant eût

(17) En cas pareil on peut sans risque exiger d'un enfant la vérité, car il sait bien alors qu'il ne sauroit la déguiser, & que s'il osoit dire un mensonge, il en eroit à l'instant convaincu.

voulu être cent pieds sous terre. Sans s'amuser à lui faire une longue réprimande, le pere lui dit plus séchement que je ne m'y serois attendu, quand vous voudrez sortir seul, vous en êtes le maître ; mais comme je ne veux point d'un bandit dans ma maison, quand cela vous arrivera ayez soin de n'y plus rentrer.

Pour moi, je le reçus sans reproche & sans raillerie, mais avec un peu de gravité ; & de peur qu'il ne soupçonnât que tout ce qui s'étoit passé n'étoit qu'un jeu, je ne voulus point le mener promener le même jour. Le lendemain je vis avec grand plaisir qu'il passoit avec moi d'un air de triomphe devant les mêmes gens qui s'étoient moqués de lui la veille pour l'avoir rencontré tout seul. On conçoit bien qu'il ne me menaça plus de sortir sans moi.

C'est par ces moyens & d'autres semblables, que, durant le peu de tems que je fus avec lui, je vins à bout de lui faire faire tout ce que je voulois sans lui rien prescrire, sans lui rien défendre, sans sermons, sans exhortations, sans l'ennuyer de leçons inutiles. Aussi, tant que je par-

lois il étoit content, mais mon silence le tenoit en crainte; il comprenoit que quelque chose n'alloit pas bien, & toujours la leçon lui venoit de la chose même; mais revenons.

Non-seulement ces exercices continuels ainsi laissés à la seule direction de la nature en fortifiant le corps n'abrutissent point l'esprit, mais au contraire ils forment en nous la seule espece de raison dont le premier âge soit susceptible, & la plus nécessaire à quelque âge que ce soit. Ils nous apprennent à bien connoître l'usage de nos forces, les rapports de nos corps aux corps environnans, l'usage des instrumens naturels qui sont à notre portée, & qui conviennent à nos organes. Y a-t-il quelque stupidité pareille à celle d'un enfant élevé toujours dans la chambre & sous les yeux de sa mere, lequel ignorant ce que c'est que poids & que résistance veut arracher un grand arbre, ou soulever un rocher? La premiere fois que je sortis de Geneve, je voulois suivre un cheval au galop, je jettois des pierres contre la montagne de Saleve, qui étoit à deux lieues de moi; jouet de tous

les enfans du village, j'étois un véritable idiot pour eux. A dix-huit ans on apprend en Philosophie ce que c'est qu'un lévier : il n'y a point de petit Paysan à douze qui ne sache se servir d'un lévier mieux que le premier Méchanicien de l'Académie. Les leçons que les écoliers prennent entre eux dans la cour du College leur sont cent fois plus utiles que tout ce qu'on leur dira jamais dans la Classe.

Voyez un chat entrer pour la premiere fois dans une chambre ; il visite, il regarde, il flaire, il ne reste pas un moment en repos, il ne se fie à rien qu'après avoir tout examiné, tout connu. Ainsi fait un enfant commençant à marcher, & entrant, pour ainsi dire, dans l'espace du monde. Toute la différence est, qu'à la vue commune à l'enfant & au chat, le premier joint, pour observer, les mains que lui donna la nature, & l'autre l'odorat subtil dont elle l'a doué. Cette disposition bien ou mal cultivée est ce qui rend les enfans adroits ou lourds, pesans ou dispos, étourdis ou prudens.

Les premiers mouvemens naturels de l'homme étant donc de se mesurer avec

tout ce qui l'environne, & d'éprouver dans chaque objet qu'il apperçoit toutes les qualités sensibles qui peuvent se rapporter à lui, sa premiere étude est une sorte de Physique expérimentale relative à sa propre conservation, & dont on le détourne par des études spéculatives avant qu'il ait reconnu sa place ici-bas. Tandis que ses organes délicats & flexibles peuvent s'ajuster aux corps sur lesquels ils doivent agir, tandis que ses sens encore purs sont exempts d'illusions, c'est le tems d'exercer les uns & les autres aux fonctions qui leur sont propres, c'est le tems d'apprendre à connoître les rapports sensibles que les choses ont avec nous. Comme tout ce qui entre dans l'entendement humain y vient par les sens, la premiere raison de l'homme est une raison sensitive; c'est elle qui sert de base à la raison intellectuelle : nos premiers maîtres de Philosophie sont nos pieds, nos mains, nos yeux. Substituer des livres à tout cela, ce n'est pas nous apprendre à raisonner, c'est nous apprendre à nous servir de la raison d'autrui; c'est nous apprendre à beaucoup croire, & à ne jamais rien savoir.

Pour exercer un art, il faut commencer par s'en procurer les inſtrumens ; & pour pouvoir employer utilement ces inſtrumens, il faut les faire aſſez ſolides pour réſiſter à leur uſage. Pour apprendre à penſer, il faut donc exercer nos membres, nos ſens, nos organes, qui ſont les inſtrumens de notre intelligence ; & pour tirer tout le parti poſſible de ces inſtrumens, il faut que le corps, qui les fournit, ſoit robuſte & ſain. Ainſi, loin que la véritable raiſon de l'homme ſe forme indépendamment du corps, c'eſt la bonne conſtitution du corps qui rend les opérations de l'eſprit faciles & ſûres.

En montrant à quoi l'on doit employer la longue oiſiveté de l'enfance, j'entre dans un détail qui paroitra ridicule. Plaiſantes leçons, me dira-t-on, qui, retombant ſous votre critique, ſe bornent à enſeigner ce que nul n'a beſoin d'apprendre ! Pourquoi conſumer le tems à des inſtructions qui viennent toujours d'elles-mêmes, & ne coûtent ni peines ni ſoins ? Quel enfant de douze ans ne ſait pas tout ce que vous voulez apprendre au vôtre, & de plus ce que ſes maîtres lui ont appris ?

Messieurs, vous vous trompez ; j'enseigne à mon Eleve un art très-long, très-pénible, & que n'ont assurément pas les vôtres ; c'est celui d'être ignorant ; car la science de quiconque ne croit savoir que ce qu'il sait, se réduit à bien peu de chose. Vous donnez la science ; à la bonne heure ; moi je m'occupe de l'instrument propre à l'acquérir. On dit qu'un jour les Vénitiens montrant en grande pompe leur trésor de Saint Marc à un Ambassadeur d'Espagne, celui-ci pour tout compliment, ayant regardé sous les tables, leur dit : *Qui non c'è la radice.* Je ne vois jamais un Précepteur étaler le savoir de son disciple, sans être tenté de lui en dire autant.

Tous ceux qui ont réfléchi sur la maniere de vivre des Anciens, attribuent aux exercices de la gymnastique cette vigueur de corps & d'ame qui les distingue le plus sensiblement des Modernes. La maniere dont Montagne appuye ce sentiment, montre qu'il en étoit fortement pénétré ; il y revient sans cesse & de mille façons. En parlant de l'éducation d'un enfant ; pour lui roidir l'a-

me, il faut, dit-il, lui durcir les muscles; en l'accoutumant au travail, on l'accoutume à la douleur; il le faut rompre à l'âpreté des exercices, pour le dresser à l'âpreté de la dislocation, de la colique & de tous les maux. Le sage Locke, le bon Rollin, le savant Fleuri, le pédant de Crousaz, si différens entre eux dans tout le reste, s'accordent tous en ce seul point d'exercer beaucoup les corps des enfans. C'est le plus judicieux de leurs préceptes; c'est celui qui est & sera toujours le plus négligé. J'ai déjà suffisamment parlé de son importance; & comme on ne peut là-dessus donner de meilleures raisons ni des regles plus sensées que celles qu'on trouve dans le livre de Locke, je me contenterai d'y renvoyer, après avoir pris la liberté d'ajouter quelques observations aux siennes.

Les membres d'un corps qui croît, doivent être tous au large dans leur vêtement; rien ne doit gêner leur mouvement ni leur accroissement; rien de trop juste, rien qui colle au corps, point de ligature. L'habillement françois,

gênant & mal-ſain pour les hommes, eſt pernicieux ſur-tout aux enfans. Les humeurs, ſtagnantes, arrêtées dans leur circulation, croupiſſent dans un repos qu'augmente la vie inactive & ſédentaire, ſe corrompent & cauſent le ſcorbut, maladie tous les jours plus commune parmi nous, & preſque ignorée des Anciens, que leur maniere de ſe vêtir & de vivre en préſervoit. L'habillement de Houſſard, loin de remédier à cet inconvénient, l'augmente, & pour ſauver aux enfans quelques ligatures, les preſſe par tout le corps. Ce qu'il y a de mieux à faire, eſt de les laiſſer en jacquette auſſi long-tems qu'il eſt poſſible, puis de leur donner un vêtement fort large, & de ne ſe point piquer de marquer leur taille, ce qui ne ſert qu'à la déformer. Leurs défauts du corps & de l'eſprit viennent preſque tous de la même cauſe; on les veut faire hommes avant le tems.

Il y a des couleurs gaies & des couleurs triſtes; les premieres ſont plus du goût des enfans; elles leur ſiéent mieux auſſi, & je ne vois pas pourquoi l'on

ne consulteroit pas en ceci des convenances si naturelles; mais du moment qu'ils préferent une étoffe parce qu'elle est riche, leurs cœurs sont déjà livrés au luxe, à toutes les fantaisies de l'opinion, & ce goût ne leur est surement pas venu d'eux-mêmes. On ne sauroit dire combien le choix des vêtemens & les motifs de ce choix influent sur l'éducation. Non-seulement d'aveugles meres promettent à leurs enfans des parures pour récompense; on voit même d'insensés Gouverneurs menacer leurs Eleves d'un habit plus grossier & plus simple, comme d'un châtiment. Si vous n'étudiez mieux, si vous ne conservez mieux vos hardes, on vous habillera comme ce petit paysan. C'est comme s'ils leur disoient: Sachez que l'homme n'est rien que par ses habits, que votre prix est tout dans les vôtres. Faut-il s'étonner que de si sages leçons profitent à la jeunesse, qu'elle n'estime que la parure & qu'elle ne juge du mérite que sur le seul extérieur?

Si j'avois à remettre la tête d'un enfant ainsi gâté, j'aurois soin que ses habits

les plus riches fussent les plus incommodes ; qu'il y fût toujours gêné, toujours contraint, toujours assujetti de mille manieres : je ferois fuir la liberté, la gaieté devant sa magnificence : s'il vouloit se mêler aux jeux d'autres enfans plus simplement mis, tout cesseroit, tout disparoitroit à l'instant. Enfin, je l'ennuyerois, je le rassasierois tellement de son faste, je le rendrois tellement l'esclave de son habit doré, que j'en ferois le fléau de sa vie, & qu'il verroit avec moins d'effroi le plus noir cachot que les apprêts de sa parure. Tant qu'on n'a pas asservi l'enfant à nos préjugés, être à son aise & libre est toujours son premier desir ; le vêtement le plus simple, le plus commode, celui qui l'assujettit le moins, est toujours le plus précieux pour lui.

Il y a une habitude du corps convenable aux exercices, & une autre plus convenable à l'inaction. Celle-ci, laissant aux humeurs un cours égal & uniforme, doit garantir le corps des altérations de l'air ; l'autre, le faisant passer sans cesse de l'agitation au repos, & de la chaleur au froid, doit l'accoutumer aux mêmes altérations.

Il

Il suit de-là que les gens casaniers & sédentaires doivent s'habiller chaudement en tout tems, afin de se conserver le corps dans une température uniforme, la même à peu près dans toutes les saisons & à toutes les heures du jour. Ceux, au contraire, qui vont & viennent, au vent, au soleil, à la pluie, qui agissent beaucoup, & passent la plupart de leur tems *sub dio*, doivent être toujours vêtus légerement, afin de s'habituer à toutes les vicissitudes de l'air, & à tous les degrés de température, sans en être incommodés. Je conseillerois aux uns & aux autres de ne point changer d'habits selon les saisons, & ce sera la pratique constante de mon Emile, en quoi je n'entends pas qu'il porte l'été ses habits d'hiver, comme les gens sédentaires, mais qu'il porte l'hiver ses habits d'été, comme les gens laborieux. Ce dernier usage a été celui du Chevalier Newton pendant toute sa vie, & il a vécu quatre-vingts ans.

Peu ou point de coëffure en toute saison. Les anciens Egyptiens avoient toujours la tête nue; les Perses la couvroient de grosses tiares, & la couvrent encore

de gros turbans, dont, selon Chardin, l'air du pays leur rend l'usage nécessaire. J'ai remarqué dans un autre endroit (18) la distinction que fit Hérodote sur un champ de bataille entre les crânes des Perses & ceux des Egyptiens. Comme donc il importe que les os de la tête deviennent plus durs, plus compactes, moins fragiles & moins poreux pour mieux armer le cerveau non-seulement contre les blessures, mais contre les rhumes, les fluxions, & toutes les impressions de l'air, accoutumez vos enfans à demeurer été & hiver, jour & nuit, toujours tête nue. Que si pour la propreté & pour tenir leurs cheveux en ordre, vous leur voulez donner une coëffure durant la nuit, que ce soit un bonnet mince à claire voie, & semblable au rezeau dans lequel les Basques enveloppent leurs cheveux. Je sais bien que la plupart des meres, plus frappées de l'observation de Chardin que de mes raisons, croiront trouver par-tout l'air de Perse;

(18) Lettre à M. d'Alembert sur les Spectacles. page 109, premiere Edition.

mais moi je n'ai pas choisi mon Eleve Européen pour en faire un Asiatique.

En général, on habille trop les enfans & sur-tout durant le premier âge. Il faudroit plutôt les endurcir au froid qu'au chaud; le grand froid ne les incommode jamais quand on les y laisse exposés de bonne heure : mais le tissu de leur peau, trop tendre & trop lâche encore, laissant un trop libre passage à la transpiration, les livre par l'extrême chaleur à un épuisement inévitable. Aussi remarque-t-on qu'il en meurt plus dans le mois d'Août que dans aucun autre mois. D'ailleurs, il paroit constant, par la comparaison des Peuples du Nord & de ceux du Midi, qu'on se rend plus robuste en supportant l'excès du froid que l'excès de la chaleur; mais à mesure que l'enfant grandit, & que ses fibres se fortifient, accoutumez-le peu à peu à braver les rayons du soleil; en allant par degrés vous l'endurcirez sans danger aux ardeurs de la Zone torride.

Locke, au milieu des préceptes mâles & sensés qu'il nous donne, retombe dans des contradictions qu'on n'attendroit pas

d'un raiſonneur auſſi exact. Ce même homme qui veut que les enfans ſe baignent l'été dans l'eau glacée, ne veut pas, quand ils ſont échauffés, qu'ils boivent frais ni qu'ils ſe couchent par terre dans des endroits humides (19). Mais puiſqu'il veut que les ſouliers des enfans prennent l'eau dans tous les tems, la prendront-ils moins quand l'enfant aura chaud, & ne peut-on pas lui faire du corps par rapport aux pieds les mêmes inductions qu'il fait des pieds par rapport aux mains, & du corps par rapport au viſage? Si vous voulez, lui dirois-je, que l'homme ſoit tout viſage, pourquoi me blâmez-vous de vouloir qu'il ſoit tout pieds?

Pour empêcher les enfans de boire quand ils ont chaud, il preſcrit de les accoutumer à manger préalablement un morceau de pain avant que de boire. Cela eſt bien étrange, que quand l'enfant a

(19) Comme ſi les petits Payſans choiſiſſoient la terre bien ſeche pour s'y aſſeoir ou pour s'y coucher, & qu'on eût jamais oui dire que l'humidité de la terre eût fait du mal à pas un d'eux? A écouter là-deſſus les Médecins, on croiroit les Sauvages tout perclus de rhumatiſmes.

ſoif, il faille lui donner à manger ; j'aimerois mieux, quand il a faim, lui donner à boire. Jamais on ne me perſuadera que nos premiers appétits ſoient ſi déréglés, qu'on ne puiſſe les ſatisfaire ſans nous expoſer à périr. Si cela étoit, le genre humain ſe fût cent fois détruit avant qu'on eût appris ce qu'il faut faire pour le conſerver.

Toutes les fois qu'Emile aura ſoif, je veux qu'on lui donne à boire. Je veux qu'on lui donne de l'eau pure & ſans aucune préparation, pas même de la faire dégourdir, fût-il tout en nage, & fût-on dans le cœur de l'hiver. Le ſeul ſoin que je recommande, eſt de diſtinguer la qualité des eaux. Si c'eſt de l'eau de riviere, donnez-la lui ſur le champ telle qu'elle ſort de la riviere. Si c'eſt de l'eau de ſource, il la faut laiſſer quelque tems à l'air avant qu'il la boive. Dans les ſaiſons chaudes, les rivieres ſont chaudes ; il n'en eſt pas de même des ſources, qui n'ont pas reçu le contact de l'air. Il faut attendre qu'elles ſoient à la température de l'athmoſphere. L'hiver, au contraire, l'eau de ſource eſt à cet égard moins dan-

gereuse que l'eau de riviere. Mais il n'est ni naturel ni fréquent qu'on se mette l'hiver en sueur, sur-tout en plein air. Car l'air froid, frappant incessamment sur la peau, répercute en dedans la sueur, & empêche les pores de s'ouvrir assez pour lui donner un passage libre. Or, je ne prétends pas qu'Emile s'exerce l'hiver au coin d'un bon feu, mais dehors en pleine campagne au milieu des glaces. Tant qu'il ne s'échauffera qu'à faire & lancer des balles de neige, laissons le boire quand il aura soif, qu'il continue de s'exercer après avoir bu, & n'en craignons aucun accident. Que si par quelqu'autre exercice il se met en sueur, & qu'il ait soif; qu'il boive froid, même en ce tems là. Faites seulement en sorte de le mener au loin & à petits pas chercher son eau. Par le froid qu'on suppose, il sera suffisamment rafraîchi en arrivant, pour la boire sans aucun danger. Sur-tout prenez ces précautions sans qu'il s'en apperçoive. J'aimerois mieux qu'il fût quelquefois malade que sans cesse attentif à sa santé.

Il faut un long sommeil aux enfans, parce qu'ils font un extrême exercice.

L'un ſert de correctif à l'autre ; auſſi voit-on qu'ils ont beſoin de tous deux. Le tems du repos eſt celui de la nuit, il eſt marqué par la nature. C'eſt une obſervation conſtante que le ſommeil eſt plus tranquille & plus doux tandis que le ſoleil eſt ſous l'horizon ; & que l'air échauffé de ſes rayons ne maintient pas nos ſens dans un ſi grand calme. Ainſi l'habitude la plus ſalutaire eſt certainement de ſe lever & de ſe coucher avec le ſoleil. D'où il ſuit que dans nos climats l'homme & tous les animaux ont en général beſoin de dormir plus long-tems l'hiver que l'été. Mais la vie civile n'eſt pas aſſez ſimple, aſſez naturelle, aſſez exempte de révolutions, d'accidens, pour qu'on doive accoutumer l'homme à cette uniformité, au point de la lui rendre néceſſaire. Sans doute il faut s'aſſujettir aux regles ; mais la premiere eſt de pouvoir les enfreindre ſans riſque, quand la néceſſité le veut. N'allez donc pas amollir indiſcretement votre Eleve dans la continuité d'un paiſible ſommeil, qui ne ſoit jamais interrompu. Livrez-le d'abord ſans gêne à la loi de la nature, mais n'oubliez

pas que parmi nous il doit être au-dessus de cette loi ; qu'il doit pouvoir se coucher tard, se lever matin, être éveillé brusquement, passer les nuits debout, sans en être incommodé. En s'y prenant assez tôt, en allant toujours doucement & par degrés, on forme le tempérament aux mêmes choses qui le détruisent, quand on l'y soumet déjà tout formé.

Il importe de s'accoutumer d'abord à être mal couché ; c'est le moyen de ne plus trouver de mauvais lit. En général, la vie dure, une fois tournée en habitude, multiplie les sensations agréables : la vie molle en prépare une infinité de déplaisantes. Les gens élevés trop délicatement ne trouvent plus le sommeil que sur le duvet ; les gens accoutumés à dormir sur des planches le trouvent par-tout : il n'y a point de lit dur pour qui s'endort en se couchant.

Un lit mollet, où l'on s'ensevelit dans la plume ou dans l'édredon, fond & dissoud le corps, pour ainsi dire. Les reins enveloppés trop chaudement s'échauffent. De-là résultent souvent la pierre ou d'autres incommodités, & infailliblement une

complexion délicate qui les nourrit toutes.

Le meilleur lit est celui qui procure un meilleur sommeil. Voilà celui que nous nous préparons Emile & moi pendant la journée. Nous n'avons pas besoin qu'on nous amene des esclaves de Perse pour faire nos lits; en labourant la terre nous remuons nos matelas.

Je sais par expérience que quand un enfant est en santé l'on est maître de le faire dormir & veiller presqu'à volonté. Quand l'enfant est couché, & que de son babil il ennuie sa Bonne, elle lui dit, *dormez*; c'est comme si elle lui disoit, *portez-vous bien*, quand il est malade. Le vrai moyen de le faire dormir est de l'ennuyer lui-même. Parlez tant, qu'il soit forcé de se taire, & bientôt il dormira : les sermons sont toujours bons à quelque chose; autant vaut le prêcher que le bercer : mais si vous employez le soir ce narcotique, gardez-vous de l'employer le jour.

J'éveillerai quelquefois Emile, moins de peur qu'il ne prenne l'habitude de dormir trop long-tems, que pour l'accoutumer à tout, même à être éveillé

brusquement. Au surplus j'aurois bien peu de talent pour mon emploi, si je ne savois pas le forcer à s'éveiller de lui-même, & à se lever, pour ainsi dire, à ma volonté, sans que je lui dise un seul mot.

S'il ne dort pas assez, je lui laisse entrevoir pour le lendemain une matinée ennuyeuse, & lui-même regardera comme autant de gagné tout ce qu'il pourra laisser au sommeil : s'il dort trop, je lui montre à son réveil un amusement de son goût. Veux-je qu'il s'éveille à point nommé, je lui dis ; demain à six heures on part pour la pêche, on se va promener à un tel endroit, voulez-vous en être ? il consent, il me prie de l'éveiller ; je promets, ou je ne promets point, selon le besoin : s'il s'éveille trop tard, il me trouve parti. Il y aura du malheur si bientôt il n'apprend à s'éveiller de lui-même.

Au reste, s'il arrivoit, ce qui est rare, que quelqu'enfant indolent eût du penchant à croupir dans la paresse, il ne faut point le livrer à ce penchant, dans lequel il s'engourdiroit tout-à-fait, mais

lui administrer quelque stimulant qui l'éveille. On conçoit bien qu'il n'est pas question de le faire agir par force, mais de l'émouvoir par quelque appétit qui l'y porte, & cet appétit, pris avec choix dans l'ordre de la nature, nous mene à la fois à deux fins.

Je n'imagine rien dont, avec un peu d'adresse, on ne pût inspirer le goût, même la fureur aux enfans, sans vanité, sans émulation, sans jalousie. Leur vivacité, leur esprit imitateur suffisent; surtout leur gaieté naturelle, instrument dont la prise est sûre, & dont jamais précepteur ne sçut s'aviser. Dans tous les jeux où ils sont bien persuadés que ce n'est que jeu, ils souffrent sans se plaindre, & même en riant, ce qu'ils ne souffriroient jamais autrement, sans verser des torrens de larmes. Les longs jeûnes, les coups, la brûlure, les fatigues de toute espece sont les amusemens des jeunes Sauvages; preuve que la douleur même a son assaisonnement, qui peut en ôter l'amertume; mais il n'appartient pas à tous les maîtres de savoir apprêter ce ragoût, ni peut-être à tous les disciples

de le savourer sans grimace. Me voilà de nouveau, si je n'y prends garde, égaré dans les exceptions.

Ce qui n'en souffre point est cependant l'assujettissement de l'homme à la douleur, aux maux de son espece, aux accidens, aux périls de la vie, enfin à la mort; plus on le familiarisera avec toutes ces idées, plus on le guérira de l'importune sensibilité qui ajoute au mal l'impatience de l'endurer; plus on l'apprivoisera avec les souffrances qui peuvent l'atteindre, plus on leur ôtera, comme eût dit Montaigne, la pointure de l'étrangeté, & plus aussi l'on rendra son ame invulnérable & dure; son corps sera la cuirasse qui rebouchera tous les traits dont il pourroit être atteint au vif. Les approches même de la mort n'étant point la mort, à peine la sentira-t-il comme telle; il ne mourra pas, pour ainsi dire: il sera vivant ou mort; rien de plus. C'est de lui que le même Montaigne eût pu dire comme il a dit d'un Roi de Maroc, que nul homme n'a vécu si avant dans la mort. La constance & la fermeté sont, ainsi que les au-

tres vertus, des apprentissages de l'enfance : mais ce n'est pas en apprenant leurs noms aux enfans qu'on les leur enseigne, c'est en les leur faisant goûter sans qu'ils sachent ce que c'est.

Mais à propos de mourir, comment nous conduirons-nous avec notre Eleve, relativement au danger de la petite vérole? La lui ferons-nous inoculer en bas âge, ou si nous attendrons qu'il la prenne naturellement? Le premier parti, plus conforme à notre pratique, garantit du péril l'âge où la vie est la plus précieuse, au risque de celui où elle l'est le moins; si toutefois on peut donner le nom de risque à l'inoculation bien administrée.

Mais le second est plus dans nos principes généraux, de laisser faire en tout la nature, dans les soins qu'elle aime à prendre seule, & qu'elle abandonne aussi-tôt que l'homme veut s'en mêler. L'homme de la nature est toujours préparé : laissons-le inoculer par le maître; il choisira mieux le moment que nous.

N'allez pas de-là conclure que je blâ-

me l'inoculation : car le raiſonnement ſur lequel j'en exempte mon Eleve iroit très-mal aux vôtres. Votre éducation les prépare à ne point échapper à la petite vérole au moment qu'ils en ſeront attaqués : ſi vous la laiſſez venir au hazard, il eſt probable qu'ils en périront. Je vois que dans les différens pays on réſiſte d'autant plus à l'inoculation qu'elle y devient plus néceſſaire, & la raiſon de cela ſe ſent aiſément. A peine auſſi daignerai-je traiter cette queſtion pour mon Emile. Il ſera inoculé, ou il ne le ſera pas, ſelon les tems, les lieux, les circonſtances : cela eſt preſque indifférent pour lui. Si on lui donne la petite vérole, on aura l'avantage de prévoir & connoître ſon mal d'avance ; c'eſt quelque choſe : mais s'il la prend naturellement, nous l'aurons préſervé du Médecin ; c'eſt encore plus.

Une éducation excluſive, qui tend ſeulement à diſtinguer du peuple ceux qui l'ont reçue, préfere toujours les inſtructions les plus coûteuſes aux plus communes, & par cela même aux plus utiles. Ainſi les jeunes gens élevés avec ſoin ap-

prennent tous à monter à cheval, parce qu'il en coûte beaucoup pour cela; mais presqu'aucun d'eux n'apprend à nager, parce qu'il n'en coûte rien, & qu'un Artisan peut savoir nager aussi bien que qui que ce soit. Cependant, sans avoir fait son académie, un voyageur monte à cheval, s'y tient & s'en sert assez pour le besoin; mais dans l'eau si l'on ne nage on se noye, & l'on ne nage point sans l'avoir appris. Enfin, l'on n'est pas obligé de monter à cheval sous peine de la vie, au lieu que nul n'est sûr d'éviter un danger auquel on est si souvent exposé. Emile sera dans l'eau comme sur la terre; que ne peut-il vivre dans tous les élémens! Si l'on pouvoit apprendre à voler dans les airs, j'en ferois un aigle; j'en ferois une salamandre, si l'on pouvoit s'endurcir au feu.

On craint qu'un enfant ne se noye en apprenant à nager; qu'il se noye en apprenant ou pour n'avoir pas appris, ce sera toujours votre faute. C'est la seule vanité qui nous rend téméraires; on ne l'est point quand on n'est vu de personne: Emile ne le seroit pas quand il seroit vu

de tout l'Univers. Comme l'exercice ne dépend pas du risque, dans un canal du parc de son pere il apprendroit à traverser l'Hellespont ; mais il faut s'apprivoiser au risque même, pour apprendre à ne s'en pas troubler, c'est une partie essentielle de l'apprentissage dont je parlois tout-à-l'heure. Au reste, attentif à mesurer le danger à ses forces, & à le partager toujours avec lui, je n'aurai gueres d'imprudence à craindre, quand je réglerai le soin de sa conservation sur celui que je dois à la mienne.

Un enfant est moins grand qu'un homme ; il n'a ni sa force ni sa raison ; mais il voit & entend aussi-bien que lui, ou à très-peu près ; il a le goût aussi sensible quoiqu'il l'ait moins délicat, & distingue aussi-bien les odeurs quoiqu'il n'y mette pas la même sensualité. Les premieres facultés qui se forment & se perfectionnent en nous sont les sens. Ce sont donc les premieres qu'il faudroit cultiver ; ce sont les seules qu'on oublie, ou celles qu'on néglige le plus.

Exercer les sens n'est pas seulement en faire usage, c'est apprendre à bien juger par

par eux, c'eſt apprendre, pour ainſi dire, à ſentir; car nous ne ſavons ni toucher, ni voir, ni entendre que comme nous avons appris.

Il y a un exercice purement naturel & méchanique, qui ſert à rendre le corps robuſte, ſans donner aucune priſe au jugement : nager, courir, ſauter, fouetter un ſabot, lancer des pierres; tout cela eſt fort bien : mais n'avons-nous que des bras & des jambes? N'avons-nous pas auſſi des yeux, des oreilles, & ces organes ſont-ils ſuperflus à l'uſage des premiers? N'exercez donc pas ſeulement les forces, exercez tous les ſens qui les dirigent, tirez de chacun d'eux tout le parti poſſible, puis vérifiez l'impreſſion de l'un par l'autre. Meſurez, comptez, peſez, comparez. N'employez la force qu'après avoir eſtimé la réſiſtance : faites toujours en ſorte que l'eſtimation de l'effet précede l'uſage des moyens. Intéreſſez l'enfant à ne jamais faire d'efforts inſuffiſans ou ſuperflus. Si vous l'accoutumez à prévoir ainſi l'effet de tous ſes mouvemens, & à redreſſer ſes erreurs par l'expérience,

n'eſt-il pas clair que plus il agira, plus il deviendra judicieux ?

S'agit-il d'ébranler une maſſe ? S'il prend un lévier trop long il dépenſera trop de mouvement, s'il le prend trop court il n'aura pas aſſez de force : l'expérience lui peut apprendre à choiſir préciſément le bâton qu'il lui faut. Cette ſageſſe n'eſt donc pas au-deſſus de ſon âge. S'agit-il de porter un fardeau ? s'il veut le prendre, auſſi peſant qu'il peut le porter, & n'en point eſſayer qu'il ne ſouleve, ne ſera-t-il pas forcé d'en eſtimer le poids à la vue ? Sait-il comparer des maſſes de même matiere & de différentes groſſeurs ? Qu'il choiſiſſe entre des maſſes de même groſſeur & de différentes matieres ; il faudra bien qu'il s'applique à comparer leurs poids ſpécifiques. J'ai vu un jeune homme, très-bien élevé, qui ne voulut croire qu'après l'épreuve, qu'un ſeau plein de gros coupeaux de bois de chêne fût moins peſant que le même ſeau rempli d'eau.

Nous ne ſommes pas également maîtres de l'uſage de tous nos ſens. Il y en a un, ſavoir le toucher, dont l'action

n'est jamais suspendue durant la veille ; il a été répandu sur la surface entiere de notre corps, comme une garde continuelle, pour nous avertir de tout ce qui peut l'offenser. C'est aussi celui dont, bon gré malgré, nous acquérons le plutôt l'expérience par cet exercice continuel, & auquel par conséquent nous avons moins besoin de donner une culture particuliere. Cependant nous observons que les aveugles ont le tact plus sûr & plus fin que nous ; parce que, n'étant pas guidés par la vue, ils sont forcés d'apprendre à tirer uniquement du premier sens les jugemens que nous fournit l'autre. Pourquoi donc ne nous exerce-t-on pas à marcher comme eux dans l'obscurité, à connoître les corps que nous pouvons atteindre, à juger des objets qui nous environnent, à faire, en un mot, de nuit & sans lumiere, tout ce qu'ils font de jour & sans yeux ? Tant que le soleil luit, nous avons sur eux l'avantage ; dans les ténebres ils sont nos guides à leur tour. Nous sommes aveugles la moitié de la vie ; avec la différence que les vrais aveugles savent toujours se conduire, & que nous n'osons faire un

pas au cœur de la nuit. On a de la lumiere, me dira-t-on : Eh quoi ! toujours des machines ! Qui vous répond qu'elles vous ſuivront par-tout au beſoin ? Pour moi, j'aime mieux qu'Emile ait des yeux au bout de ſes doigts, que dans la boutique d'un Chandelier.

Etes-vous enfermé dans un édifice au milieu de la nuit, frappez des mains ; vous appercevrez au réſonnement du lieu, ſi l'eſpace eſt grand ou petit, ſi vous êtes au milieu ou dans un coin. A demi-pied d'un mur, l'air moins ambiant & plus réfléchi vous porte une autre ſenſation au viſage. Reſtez en place, & tournez-vous ſucceſſivement de tous les côtés ; s'il y a une porte ouverte, un léger courant d'air vous l'indiquera. Etes-vous dans un bateau, vous connoîtrez, à la maniere dont l'air vous frappera le viſage, non-ſeulement en quel ſens vous allez, mais ſi le fil de la riviere vous entraîne lentement ou vîte. Ces obſervations & mille autres ſemblables, ne peuvent bien ſe faire que de nuit ; quelque attention que nous voulions leur donner en plein jour, nous ſerons aidés ou diſtraits par la vue,

elles nous échapperont. Cependant il n'y a encore ici ni mains, ni bâton : que de connoiſſances oculaires on peut acquérir par le toucher, même ſans rien toucher du tout !

Beaucoup de jeux de nuit. Cet avis eſt plus important qu'il ne ſemble. La nuit effraye naturellement les hommes, & quelquefois les animaux (20). La raiſon, les connoiſſances, l'eſprit, le courage, délivrent peu de gens de ce tribut. J'ai vu des raiſonneurs, des eſprits-forts, des Philoſophes, des Militaires intrépides en plein jour, trembler la nuit, comme des femmes, au bruit d'une feuille d'arbre. On attribue cet effroi aux contes des nourrices, on ſe trompe ; il y a une cauſe naturelle. Quelle eſt cette cauſe ? La même qui rend les ſourds défians & le peuple ſuperſtitieux, l'ignorance des choſes qui nous environnent & de ce qui ſe paſſe autour de nous (21). Accoutumé d'ap-

(20) Cet effroi devient très-manifeſte dans les grandes éclipſes de ſoleil.

(21) En voici encore une autre cauſe bien expliquée par un Philoſophe dont je cite ſouvent le Livre, & dont les grandes vues m'inſtruiſent encore plus ſouvent.

percevoir de loin les objets, & de prévoir leurs impressions d'avance, comment, ne voyant plus rien de ce qui m'entoure, n'y supposerois-je pas mille êtres, mille mouvemens qui peuvent me nuire, & dont il m'est impossible de me

---

" Lorsque par des circonstances particulieres nous ne „ pouvons avoir une idée juste de la distance, & que „ nous ne pouvons juger des objets que par la grandeur „ de l'angle, ou plutôt de l'image qu'ils forment dans „ nos yeux, nous nous trompons alors nécessairement „ sur la grandeur de ces objets; tout le monde a „ éprouvé qu'en voyageant la nuit, on prend un buisson „ dont on est près pour un grand arbre dont on est loin, „ ou bien on prend un grand arbre éloigné pour un buis- „ son qui est voisin: de même si on ne connoit pas les „ objets par leur forme, & qu'on ne puisse avoir par ce „ moyen aucune idée de distance, on se trompera encore „ nécessairement; une mouche qui passera avec rapidité „ à quelques pouces de distance de nos yeux, nous pa- „ roitra dans ce cas être un oiseau qui en seroit à une „ très-grande distance; un cheval qui seroit sans mou- „ vement dans le milieu d'une campagne & qui seroit „ dans une attitude semblable, par exemple, à celle „ d'un mouton, ne nous paroitra plus qu'un gros mou- „ ton, tant que nous ne reconnoitrons pas que c'est un „ cheval: mais dès que nous l'aurons reconnu, il nous „ paroitra dans l'instant gros comme un cheval, & nous „ rectifierons sur-le-champ notre premier jugement.

„ Toutes les fois qu'on se trouvera dans la nuit dans „ les lieux inconnus où l'on ne pourra juger de la dis- „ tance, & où l'on ne pourra reconnoître la forme des „ choses à cause de l'obscurité, on sera en danger de „ tomber à tout instant dans l'erreur au sujet des juge- „ mens que l'on fera sur les objets qui se présenteront; „ c'est de-là que vient la frayeur & l'espece de crainte

garantir? J'ai beau savoir que je suis en sureté dans le lieu où je me trouve; je ne le sais jamais aussi bien que si je le voyois actuellement : j'ai donc toujours un sujet de crainte que je n'avois pas en

---

„ intérieure que l'obscurité de la nuit fait sentir à pres-
„ que tous les hommes; c'est sur cela qu'est fondée l'ap-
„ parence des spectres & des figures gigantesques & épou-
„ vantables que tant de gens disent avoir vues : on leur
„ répond communément que ces figures étoient dans leur
„ imagination; cependant elles pouvoient être réellement
„ dans leurs yeux, & il est très-possible qu'ils aient en
„ effet vu ce qu'ils disent avoir vu : car il doit arriver
„ nécessairement toutes les fois qu'on ne pourra juger d'un
„ objet que par l'angle qu'il forme dans l'œil, que cet
„ objet inconnu grossira & grandira, à mesure qu'on en
„ sera plus voisin, & que s'il a d'abord paru au specta-
„ teur qui ne peut connoître ce qu'il voit, ni juger à
„ quelle distance il le voit, que s'il a paru, dis-je, d'a-
„ bord de la hauteur de quelques pieds lorsqu'il étoit à
„ la distance de vingt ou trente pas, il doit paroître haut
„ de plusieurs toises lorsqu'il n'en sera plus éloigné que
„ de quelques pieds, ce qui doit en effet l'étonner &
„ l'effrayer, jusqu'à ce qu'enfin il vienne à toucher l'objet
„ ou à le reconnoître; car dans l'instant même qu'il re-
„ connoîtra ce que c'est, cet objet qui lui paroissoit gi-
„ gantesque, diminuera tout-à-coup, & ne lui paroitra
„ plus avoir que sa grandeur réelle; mais si l'on fuit
„ ou qu'on n'ose approcher, il est certain qu'on n'aura
„ d'autre idée de cet objet que celle de l'image qu'il for-
„ moit dans l'œil, & qu'on aura réellement vu une figure
„ gigantesque ou épouvantable par la grandeur & par la
„ forme. Le préjugé des spectres est donc fondé dans la
„ nature, & ces apparences ne dépendent pas, comme le
„ croient les Philosophes, uniquement de l'imagination.
„ *Hist. Nat. T. VI. pag. 22. in-12.*

plein jour. Je sais, il est vrai, qu'un corps étranger ne peut gueres agir sur le mien, sans s'annoncer par quelque bruit; aussi, combien j'ai sans cesse l'oreille alerte! Au moindre bruit dont je ne puis discerner la cause, l'intérêt de ma conservation me fait d'abord supposer tout ce qui doit le plus m'engager à me tenir sur mes gardes, & par conséquent tout ce qui est le plus propre à m'effrayer.

N'entends-je absolument rien? Je ne suis pas pour cela tranquille; car enfin sans bruit on peut encore me surprendre. Il faut que je suppose les choses telles qu'elles étoient auparavant, telles qu'elles

---

J'ai tâché de montrer dans le texte comment il en dépend toujours en partie, & quant à la cause expliquée dans ce passage, on voit que l'habitude de marcher la nuit, doit nous apprendre à distinguer les apparences que la ressemblance des formes & la diversité des distances font prendre aux objets à nos yeux dans l'obscurité : car lorsque l'air est encore assez éclairé pour nous laisser appercevoir les contours des objets, comme il y a plus d'air interposé dans un plus grand éloignement, nous devons toujours voir ces contours moins marqués quand l'objet est plus loin de nous, ce qui suffit à force d'habitude pour nous garantir de l'erreur qu'explique ici M. de Buffon. Quelque explication qu'on préfere, ma méthode est donc toujours efficace, & c'est ce que l'expérience confirme parfaitement.

doivent encore être, que je voye ce que je ne vois pas. Ainsi forcé de mettre en jeu mon imagination, bientôt je n'en suis plus maître, & ce que j'ai fait pour me rassurer, ne sert qu'à m'allarmer davantage. Si j'entends du bruit, j'entends des voleurs; si je n'entends rien, je vois des fantômes: la vigilance que m'inspire le soin de me conserver ne me donne que sujets de crainte. Tout ce qui doit me rassurer n'est que dans ma raison: l'instinct plus fort me parle tout autrement qu'elle. A quoi bon penser qu'on n'a rien à craindre, puisqu'alors on n'a rien à faire?

La cause du mal trouvée indique le remede. En toute chose l'habitude tue l'imagination, il n'y a que les objets nouveaux qui la réveillent. Dans ceux que l'on voit tous les jours, ce n'est plus l'imagination qui agit, c'est la mémoire, & voilà la raison de l'axiome *ab assuetis non fit passio*; car ce n'est qu'au feu de l'imagination que les passions s'allument. Ne raisonnez donc pas avec celui que vous voulez guérir de l'horreur des ténebres; menez-l'y sou-

vent, & ſoyez ſûr que tous les argumens de la Philoſophie ne vaudront pas cet uſage. La tête ne tourne point aux couvreurs ſur les toits, & l'on ne voit plus avoir peur dans l'obſcurité quiconque eſt accoutumé d'y être.

Voilà donc pour nos jeux de nuit un autre avantage ajouté au premier : mais pour que ces jeux réuſſiſſent, je n'y puis trop recommander la gaieté. Rien n'eſt ſi triſte que les ténebres : n'allez pas enfermer votre enfant dans un cachot. Qu'il rie en entrant dans l'obſcurité; que le rire le reprenne avant qu'il en ſorte; que, tandis qu'il y eſt, l'idée des amuſemens qu'il quitte, & de ceux qu'il va retrouver, le défende des imaginations fantaſtiques qui pourroient l'y venir chercher.

Il eſt un terme de la vie au-delà duquel on rétrograde en avançant. Je ſens que j'ai paſſé ce terme. Je recommence, pour ainſi dire, une autre carriere. Le vuide de l'âge mûr, qui s'eſt fait ſentir à moi, me retrace le doux tems du premier âge. En vieilliſſant je redeviens enfant, & je me rappelle plus volontiers

ce que j'ai fait à dix ans, qu'à trente. Lecteurs, pardonnez-moi donc de tirer quelquefois mes exemples de moi-même; car pour bien faire ce livre, il faut que je le fasse avec plaisir.

J'étois à la campagne en pension, chez un Ministre appellé M. Lambercier. J'avois pour camarade un cousin plus riche que moi, & qu'on traitoit en héritier, tandis qu'éloigné de mon pere, je n'étois qu'un pauvre orphelin. Mon grand cousin Bernard étoit singulierement poltron, sur-tout la nuit. Je me moquai tant de sa frayeur, que M. Lambercier, ennuyé de mes vanteries, voulut mettre mon courage à l'épreuve. Un soir d'automne, qu'il faisoit très-obscur, il me donna la clef du Temple, & me dit d'aller chercher dans la chaire la Bible qu'on y avoit laissée. Il ajouta, pour me piquer d'honneur, quelques mots qui me mirent dans l'impuissance de reculer.

Je partis sans lumiere; si j'en avois eu, ç'auroit peut-être été pis encore. Il faloit passer par le cimetiere; je le traversai gaillardement; car tant que je

me ſentois en plein air, je n'eus jamais de frayeurs nocturnes.

En ouvrant la porte, j'entendis à la voûte un certain retentiſſement que je crus reſſembler à des voix, & qui commença d'ébranler ma fermeté romaine. La porte ouverte, je voulus entrer: mais à peine eus-je fait quelques pas, que je m'arrêtai. En appercevant l'obſcurité profonde qui régnoit dans ce vaſte lieu, je fus ſaiſi d'une terreur qui me fit dreſſer les cheveux; je rétrograde, je ſors, je me mets à fuir tout tremblant. Je trouvai dans la cour un petit chien nommé *Sultan*, dont les careſſes me raſſurerent. Honteux de ma frayeur, je revins ſur mes pas, tâchant pourtant d'emmener avec moi *Sultan*, qui ne voulut pas me ſuivre. Je franchis bruſquement la porte, j'entre dans l'Egliſe. A peine y fus-je rentré, que la frayeur me reprit, mais ſi fortement, que je perdis la tête; & quoique la chaire fût à droite, & que je le ſçuſſe très-bien, ayant tourné ſans m'en appercevoir, je la cherchai long-tems à gauche, je m'embarraſſai dans les bancs, je ne ſavois plus où j'étois; & ne pou-

vant trouver ni la chaire, ni la porte, je tombai dans un bouleversement inexprimable. Enfin j'apperçois la porte, je viens à bout de sortir du Temple, & je m'en éloigne comme la premiere fois, bien résolu de n'y jamais rentrer seul qu'en plein jour.

Je reviens jusqu'à la maison. Prêt à entrer, je distingue la voix de M. Lambercier à de grands éclats de rire. Je les prends pour moi d'avance, & confus de m'y voir exposé, j'hésite à ouvrir la porte. Dans cet intervalle, j'entends Mademoiselle Lambercier s'inquiéter de moi, dire à la servante de prendre la lanterne, & M. Lambercier se disposer à me venir chercher, escorté de mon intrépide cousin, auquel ensuite on n'auroit pas manqué de faire tout l'honneur de l'expédition. A l'instant toutes mes frayeurs cessent, & ne me laissent que celle d'être surpris dans ma fuite : je cours, je vole au Temple, sans m'égarer, sans tâtonner, j'arrive à la chaire, j'y monte, je prends la Bible, je m'élance en bas, dans trois sauts je suis hors du Temple, dont

j'oubliai même de fermer la porte, j'entre dans la chambre hors d'haleine, je jette la Bible sur la table, effaré, mais palpitant d'aise d'avoir prévenu le secours qui m'étoit destiné.

On me demandera si je donne ce trait pour un modele à suivre, & pour un exemple de la gaieté que j'exige dans ces sortes d'exercices? Non; mais je le donne pour preuve que rien n'est plus capable de rassurer quiconque est effrayé des ombres de la nuit, que d'entendre dans une chambre voisine une compagnie assemblée rire & causer tranquillement. Je voudrois qu'au lieu de s'amuser ainsi seul avec son Eleve, on rassemblât les soirs beaucoup d'enfans de bonne humeur; qu'on ne les envoyât pas d'abord séparément, mais plusieurs ensemble, & qu'on n'en hazardât aucun parfaitement seul, qu'on ne se fût bien assuré d'avance qu'il n'en seroit pas trop effrayé.

Je n'imagine rien de si plaisant & de si utile que de pareils jeux, pour peu qu'on voulût user d'adresse à les ordonner. Je ferois dans une grande salle une espece de labyrinthe, avec des tables, des

fauteuils, des chaises, des paravents. Dans les inextricables tortuosités de ce labyrinthe, j'arrangerois au milieu de huit ou dix boîtes d'attrapes une autre boîte presque semblable, bien garnie de bonbons; je désignerois en termes clairs, mais succincts, le lieu précis où se trouve la bonne boîte; je donnerois le renseignement suffisant pour la distinguer à des gens plus attentifs & moins étourdis que des enfans (22); puis, après avoir fait tirer au sort les petits concurrens, je les enverrois tous l'un après l'autre, jusqu'à ce que la bonne boîte fût trouvée; ce que j'aurois soin de rendre difficile, à proportion de leur habileté.

Figurez-vous un petit Hercule arrivant une boîte à la main, tout fier de son expédition. La boîte se met sur la table, on l'ouvre en cérémonie. J'entends d'ici les éclats de rire, les huées de la bande joyeuse, quand, au lieu des con-

---

(22) Pour les exercer à l'attention ne leur dites jamais que des choses qu'ils aient un intérêt sensible & présent à bien entendre; sur-tout point de longueurs, jamais un mot superflu. Mais aussi ne laissez dans vos discours ni obscurité ni équivoque.

fitures qu'on attendoit, on trouve bien proprement arrangés sur de la mousse ou sur du coton, un hanneton, un escargot, du charbon, du gland, un navet, ou quelque autre pareille denrée. D'autres fois, dans une piece nouvellement blanchie on suspendra, près du mur, quelque jouet, quelque petit meuble qu'il s'agira d'aller chercher, sans toucher au mur. A peine celui qui l'apportera sera-t-il rentré, que, pour peu qu'il ait manqué à la condition, le bout de son chapeau blanchi, le bout de ses souliers, la basque de son habit, sa manche trahiront sa mal-adresse. En voilà bien assez, trop peut-être, pour faire entendre l'esprit de ces sortes de jeux. S'il faut tout vous dire, ne me lisez point.

Quels avantages un homme ainsi élevé n'aura-t-il pas la nuit sur les autres hommes ? Ses pieds accoutumés à s'affermir dans les ténebres, ses mains exercées à s'appliquer aisément à tous les corps environnans, le conduiront sans peine dans la plus épaisse obscurité. Son imagination pleine des jeux nocturnes de sa jeunesse, se tournera difficilement sur des objets effrayans.

effrayans. S'il croit entendre des éclats de rire, au lieu de ceux des esprits follets, ce seront ceux de ses anciens camarades : s'il se peint une assemblée, ce ne sera point pour lui le sabbat, mais la chambre de son Gouverneur. La nuit ne lui rappellant que des idées gaies, ne lui sera jamais affreuse ; au lieu de la craindre, il l'aimera. S'agit-il d'une expédition militaire, il sera prêt à toute heure, aussi-bien seul qu'avec sa troupe. Il entrera dans le camp de Saül, il le parcourra sans s'égarer, il ira jusqu'à la tente du Roi sans éveiller personne, il s'en retournera sans être apperçu. Faut-il enlever les chevaux de Rhesus, adressez-vous à lui sans crainte. Parmi les gens autrement élevés, vous trouverez difficilement un Ulysse.

J'ai vu des gens vouloir, par des surprises, accoutumer les enfans à ne s'effrayer de rien la nuit. Cette méthode est très-mauvaise ; elle produit un effet tout contraire à celui qu'on cherche, & ne sert qu'à les rendre toujours plus craintifs. Ni la raison, ni l'habitude ne peuvent rassurer sur l'idée d'un danger présent,

dont on ne peut connoître le degré, ni l'espece, ni sur la crainte des surprises qu'on a souvent éprouvées. Cependant, comment s'assurer de tenir toujours votre Eleve exempt de pareils accidens? Voici le meilleur avis, ce me semble, dont on puisse le prévenir là-dessus. Vous êtes alors, dirois-je à mon Emile, dans le cas d'une juste défense; car l'aggresseur ne vous laisse pas juger s'il veut vous faire mal ou peur, & comme il a pris ses avantages, la fuite même n'est pas un réfuge pour vous. Saisissez donc hardiment celui qui vous surprend de nuit, homme ou bête, il n'importe; serrez-le, empoignez-le de toute votre force; s'il se débat, frappez, ne marchandez point les coups, & quoiqu'il puisse dire ou faire, ne lâchez jamais prise, que vous ne sachiez bien ce que c'est: l'éclaircissement vous apprendra probablement qu'il n'y avoit pas beaucoup à craindre, & cette maniere de traiter les plaisans doit naturellement les rebuter d'y revenir.

Quoique le toucher soit de tous nos sens celui dont nous avons le plus con-

tinuel exercice, ses jugemens restent pourtant, comme je l'ai dit, imparfaits & grossiers, plus que ceux d'aucun autre; parce que nous mêlons continuellement à son usage celui de la vue, & que l'œil atteignant à l'objet plutôt que la main, l'esprit juge presque toujours sans elle. En revanche, les jugemens du tact sont les plus sûrs, précisément, parce qu'ils sont les plus bornés: car ne s'étendant qu'aussi loin que nos mains peuvent atteindre, ils rectifient l'étourderie des autres sens, qui s'élancent au loin sur des objets qu'ils apperçoivent à peine, au lieu que tout ce qu'apperçoit le toucher, il l'apperçoit bien. Ajoutez que, joignant, quand il nous plait, la force des muscles à l'action des nerfs, nous unissons, par une sensation simultanée, au jugement de la température, des grandeurs, des figures, le jugement du poids & de la solidité. Ainsi le toucher étant de tous les sens celui qui nous instruit le mieux de l'impression que les corps étrangers peuvent faire sur le nôtre, est celui dont l'usage est le plus fréquent, & nous donne le plus immédiatement la connoissance nécessaire à notre conservation.

Comme le toucher exercé ſupplée à la vue, pourquoi ne pourroit-il pas auſſi ſuppléer à l'ouie juſqu'à certain point, puiſque les ſons excitent dans les corps ſonores des ébranlemens ſenſibles au tact? En poſant une main ſur le corps d'un violoncelle, on peut, ſans le ſecours des yeux ni des oreilles diſtinguer à la ſeule maniere dont le bois vibre & frémit, ſi le ſon qu'il rend eſt grave ou aigu, s'il eſt tiré de la chanterelle ou du bourdon. Qu'on exerce le ſens à ces différences, je ne doute pas qu'avec le tems, on n'y pût devenir ſenſible au point d'entendre un air entier par les doigts. Or ceci ſuppoſé, il eſt clair qu'on pourroit aiſément parler aux ſourds en muſique; car les ſons & les tems, n'étant pas moins ſuſceptibles de combinaiſons régulieres que les articulations & les voix, peuvent être pris de même pour les élémens du diſcours.

Il y a des exercices qui émouſſent le ſens du toucher, & le rendent plus obtus: d'autres au contraire l'aiguiſent & le rendent plus délicat & plus fin. Les premiers, joignant beaucoup de mouvement & de force à la continuelle impreſſion

des corps durs, rendent la peau rude, calleuse, & lui ôtent le sentiment naturel ; les seconds sont ceux qui varient ce même sentiment par un tact léger & fréquent, en sorte que l'esprit attentif à des impressions incessamment répétées, acquiert la facilité de juger toutes leurs modifications. Cette différence est sensible dans l'usage des instrumens de musique : le toucher dur & meurtrissant du violoncelle, de la contrebasse, du violon même, en rendant les doigts plus flexibles, raccornit leurs extrêmités. Le toucher lisse & poli du clavecin les rend aussi flexibles & plus sensibles en même tems. En ceci donc le clavecin est à préférer.

Il importe que la peau s'endurcisse aux impressions de l'air, & puisse braver ses altérations; car c'est elle qui défend tout le reste. A cela près, je ne voudrois pas que la main trop servilement appliquée aux mêmes travaux, vînt à s'endurcir, ni que sa peau devenue presque osseuse perdît ce sentiment exquis, qui donne à connoître quels sont les corps sur lesquels on la passe, &, selon l'espece de contact, nous fait quelquefois, dans l'obscurité, frissonner en diverses manieres.

Pourquoi faut-il que mon Eleve soit forcé d'avoir toujours sous ses pieds une peau de bœuf? Quel mal y auroit-il que la sienne propre pût au besoin lui servir de semelle? Il est clair qu'en cette partie, la délicatesse de la peau ne peut jamais être utile à rien & peut souvent beaucoup nuire. Eveillés à minuit au cœur de l'hiver par l'ennemi dans leur ville, les Genevois trouverent plutôt leurs fusils que leurs souliers. Si nul d'eux n'avoit sçu marcher nuds pieds, qui sait si Geneve n'eût point été prise?

Armons toujours l'homme contre les accidens imprévus. Qu'Emile coure les matins à pieds nuds, en toute saison, par la chambre, par l'escalier, par le jardin; loin de l'en gronder, je l'imiterai; seulement j'aurai soin d'écarter le verre. Je parlerai bientôt des travaux & des jeux manuels; du reste, qu'il apprenne à faire tous les pas qui favorisent les évolutions du corps, à prendre dans toutes les attitudes une position aisée & solide; qu'il sache sauter en éloignement, en hauteur, grimper sur un arbre, franchir un mur; qu'il trouve toujours son équilibre; que

tous ses mouvemens, ses gestes soient ordonnés selon les loix de la pondération, long-tems avant que la Statique se mêle de les lui expliquer. A la maniere dont son pied pose à terre, & dont son corps porte sur sa jambe, il doit sentir s'il est bien ou mal. Une assiette assurée a toujours de la grace, & les postures les plus fermes sont aussi les plus élégantes. Si j'étois maître à danser, je ne ferois pas toutes les singeries de Marcel (23), bonnes pour le pays où il les fait : mais au lieu d'occuper éternellement mon Eleve à des gambades, je le menerois au pied d'un rocher : là, je lui montrerois quelle attitude il faut prendre, comment il faut porter le corps & la tête, quel mouvement il faut faire, de quelle maniere il faut poser, tantôt le pied, tantôt la main,

(23) Célebre Maître à danser de Paris, lequel, connoissant bien son monde, faisoit l'extravagant par ruse, & donnoit à son art une importance qu'on feignoit de trouver ridicule, mais pour laquelle on lui portoit au fond le plus grand respect. Dans un autre art, non moins frivole, on voit encore aujourd'hui un Artiste Comedien faire ainsi l'important & le fou, & ne réussir pas moins bien. Cette méthode est toujours sûre en France. Le vrai talent, plus simple & moins charlatan, n'y fait point fortune. La modestie y est la vertu des sots.

pour suivre légerement les sentiers escarpés, raboteux & rudes, & s'élancer de pointe en pointe, tant en montant qu'en descendant. J'en ferois l'émule d'un chevreuil, plutôt qu'un Danseur de l'Opéra.

Autant le toucher concentre ses opérations autour de l'homme, autant la vue étend les siennes au-delà de lui. C'est là ce qui rend celles-ci trompeuses; d'un coup-d'œil un homme embrasse la moitié de son horizon. Dans cette multitude de sensations simultanées & de jugemens qu'elles excitent, comment ne se tromper sur aucun? Ainsi la vue est de tous nos sens le plus fautif, précisément parce qu'il est le plus étendu, & que, précédant de bien loin tous les autres, ses opérations sont trop promptes & trop vastes, pour pouvoir être rectifiées par eux. Il y a plus; les illusions mêmes de la perspective nous sont nécessaires pour parvenir à connoître l'étendue, & à comparer ses parties. Sans les fausses apparences, nous ne verrions rien dans l'éloignement; sans les gradations de grandeur & de lumiere, nous ne pourrions estimer aucune dis-

tance, ou plutôt il n'y en auroit point pour nous. Si de deux arbres égaux, celui qui eſt à cent pas de nous, nous paroiſſoit auſſi grand & auſſi diſtinct que celui qui eſt à dix, nous les placerions à côté l'un de l'autre. Si nous appercevions toutes les dimenſions des objets ſous leur véritable meſure, nous ne verrions aucun eſpace, & tout nous paroitroit ſur notre œil.

Le ſens de la vue n'a, pour juger la grandeur des objets & leur diſtance, qu'une même meſure, ſavoir l'ouverture de l'angle qu'ils font dans notre œil; & comme cette ouverture eſt un effet ſimple d'une cauſe compoſée, le jugement qu'il excite en nous laiſſe chaque cauſe particuliere indéterminée, ou devient néceſſairement fautif. Car comment diſtinguer à la ſimple vue ſi l'angle par lequel je vois un objet plus petit qu'un autre, eſt tel parce que ce premier objet eſt en effet plus petit, ou parce qu'il eſt plus éloigné?

Il faut donc ſuivre ici une méthode contraire à la précédente; au lieu de ſimplifier la ſenſation, la doubler, la véri-

fier toujours par une autre ; assujettir l'organe visuel à l'organe tactile, & réprimer, pour ainsi dire, l'impétuosité du premier sens par la marche pesante & réglée du second. Faute de nous asservir à cette pratique, nos mesures par estimation sont très-inexactes. Nous n'avons nulle précision dans le coup-d'œil pour juger les hauteurs, les longueurs, les profondeurs, les distances ; & la preuve que ce n'est pas tant la faute du sens que de son usage, c'est que les Ingénieurs, les Arpenteurs, les Architectes, les Maçons, les Peintres, ont en général le coup-d'œil beaucoup plus sûr que nous, & apprécient les mesures de l'étendue avec plus de justesse ; parce que leur métier leur donnant en ceci l'expérience que nous négligeons d'acquérir, ils ôtent l'équivoque de l'angle, par les apparences qui l'accompagnent, & qui déterminent plus exactement à leurs yeux, le rapport des deux causes de cet angle.

Tout ce qui donne du mouvement au corps sans le contraindre, est toujours facile à obtenir des enfans. Il y

a mille moyens de les intéresser à mesurer, à connoître, à estimer les distances. Voilà un cerisier fort haut, comment ferons-nous pour cueillir des cerises ? l'échelle de la grange est-elle bonne pour cela ? Voilà un ruisseau fort large, comment le traverserons-nous ? une des planches de la cour posera-t-elle sur les deux bords ? Nous voudrions de nos fenêtres, pêcher dans les fossés du Château ; combien de brasses doit avoir notre ligne ? Je voudrois faire une escarpolette entre ces deux arbres, une corde de deux toises nous suffira-t-elle ? On me dit que dans l'autre maison notre chambre aura vingt-cinq pieds quarrés ; croyez-vous qu'elle nous convienne ? sera-t-elle plus grande que celle-ci ? Nous avons grand faim, voilà deux villages, auquel des deux ferons-nous plutôt pour dîner ? &c.

Il s'agissoit d'exercer à la course un enfant indolent & paresseux, qui ne se portoit pas de lui-même à cet exercice ni à aucun autre, quoiqu'on le destinât à l'état militaire : il s'étoit persuadé, je ne sais comment, qu'un homme de son

rang ne devoit rien faire ni rien favoir; & que fa nobleffe devoit lui tenir lieu de bras, de jambes, ainfi que de toute efpece de mérite. A faire d'un tel Gentilhomme un Achille au pied-leger, l'adreffe de Chiron même eût eu peine à fuffire. La difficulté étoit d'autant plus grande que je ne voulois lui prefcrire abfolument rien : J'avois banni de mes droits les exhortations, les promeffes, les menaces, l'émulation, le defir de briller : comment lui donner celui de courir fans lui rien dire? courir moi-même eût été un moyen peu fûr & fujet à inconvénient. D'ailleurs, il s'agiffoit encore de tirer de cet exercice quelque objet d'inftruction pour lui, afin d'accoutumer les opérations de la machine & celles du jugement à marcher toujours de concert. Voici comment je m'y pris : moi, c'eft-à-dire, celui qui parle dans cet exemple.

En m'allant promener avec lui les après-midi, je mettois quelquefois dans ma poche deux gâteaux d'une efpece qu'il aimoit beaucoup; nous en mangions chacun un à la promenade

(24), & nous revenions fort contens. Un jour il s'apperçut que j'avois trois gâteaux; il en auroit pu manger six sans s'incommoder : il dépêche promptement le sien pour me demander le troisieme. Non, lui dis-je, je le mangerois fort bien moi-même, ou nous le partagerions, mais j'aime mieux le voir disputer à la course par ces deux petits garçons que voilà. Je les appellai, je leur montrai le gâteau & leur proposai la condition. Ils ne demanderent pas mieux. Le gâteau fut posé sur une grande pierre qui servit de but. La carriere fut marquée, nous allâmes nous asseoir; au signal donné les petits garçons partirent: le victorieux se saisit du gâteau, & le mangea sans miséricorde aux yeux des spectateurs & du vaincu.

---

(24) Promenade champêtre, comme on verra dans l'instant. Les promenades publiques des villes sont pernicieuses aux enfans de l'un & de l'autre sexe. C'est là qu'ils commencent à se rendre vains & à vouloir être regardés; c'est au Luxembourg, aux Tuilleries, sur-tout au Palais-royal, que la belle Jeunesse de Paris va prendre cet air impertinent & fat qui la rend si ridicule, & la fait huer & détester dans toute l'Europe.

Cet amusement valoit mieux que le gâteau, mais il ne prit pas d'abord & ne produisit rien. Je ne me rebutai ni ne me pressai ; l'institution des enfans est un métier où il faut savoir perdre du tems pour en gagner. Nous continuâmes nos promenades ; souvent on prenoit trois gâteaux, quelquefois quatre, & de tems à autre il y en avoit un, même deux pour les coureurs. Si le prix n'étoit pas grand, ceux qui le disputoient n'étoient pas ambitieux ; celui qui le remportoit étoit loué, fêté, tout se faisoit avec appareil. Pour donner lieu aux révolutions & augmenter l'intérêt, je marquois la carriere plus longue, j'y souffrois plusieurs concurrens. A peine étoient-ils dans la lice que tous les passans s'arrêtoient pour les voir ; les acclamations, les cris, les battemens de mains les animoient ; je voyois quelquefois mon petit bon-homme tressaillir, se lever, s'écrier quand l'un étoit prêt d'atteindre ou de passer l'autre : c'étoient pour lui les Jeux Olympiques.

Cependant les concurrens usoient quelquefois de supercherie ; ils se retenoient

mutuellement ou se faisoient tomber, ou poussoient des cailloux au passage l'un de l'autre. Cela me fournit un sujet de les séparer, & de les faire partir de différens termes, quoiqu'également éloignés du but; on verra bientôt la raison de cette prévoyance; car je dois traiter cette importante affaire dans un grand détail.

Ennuyé de voir toujours manger sous ses yeux des gâteaux qui lui faisoient grande envie, Monsieur le Chevalier s'avisa de soupçonner enfin que bien courir pouvoit être bon à quelque chose, & voyant qu'il avoit aussi deux jambes il commença de s'essayer en secret. Je me gardai d'en rien voir; mais je compris que mon stratagême avoit réussi. Quand il se crut assez fort, (& je lus avant lui dans sa pensée,) il affecta de m'importuner pour avoir le gâteau restant. Je le refuse; il s'obstine, & d'un air dépité il me dit à la fin : Hé bien, mettez-le sur la pierre, marquez le champ, & nous verrons. Bon! lui dis-je en riant, est-ce qu'un Chevalier sait courir? Vous gagnerez plus d'appétit, & non de quoi le satisfaire. Piqué de ma raillerie, il

s'évertue & remporte le prix d'autant plus aisément que j'avois fait la lice très-courte, & pris soin d'écarter le meilleur coureur. On conçoit comment ce premier pas étant fait, il me fut aisé de le tenir en haleine. Bientôt il prit un tel goût à cet exercice, que, sans faveur, il étoit presque sûr de vaincre mes polissons à la course, quelque longue que fût la carriere.

Cet avantage obtenu en produisit un autre auquel je n'avois pas songé. Quand il remportoit rarement le prix, il le mangeoit presque toujours seul, ainsi que faisoient ses concurrens; mais en s'accoutumant à la victoire, il devint généreux, & partageoit souvent avec les vaincus. Cela me fournit à moi-même une observation morale, & j'appris par-là quel étoit le vrai principe de la générosité.

En continuant avec lui de marquer en différens lieux les termes d'où chacun devoit partir à la fois, je fis, sans qu'il s'en apperçût, les distances inégales, de sorte que l'un, ayant à faire plus de chemin que l'autre pour arriver au même

me

me but, avoit un désavantage visible : mais quoique je laissasse le choix à mon disciple, il ne savoit pas s'en prévaloir. Sans s'embarrasser de la distance, il préféroit toujours le beau chemin; de sorte que, prévoyant aisément son choix, j'étois à peu près le maître de lui faire perdre ou gagner le gâteau à ma volonté, & cette adresse avoit aussi son usage à plus d'une fin. Cependant, comme mon dessein étoit qu'il s'apperçût de la différence, je tâchois de la lui rendre sensible; mais quoiqu'indolent dans le calme, il étoit si vif dans ses jeux, & se défioit si peu de moi, que j'eus toutes les peines du monde à lui faire appercevoir que je le trichois. Enfin, j'en vins à bout malgré son étourderie; il m'en fit des reproches. Je lui dis, de quoi vous plaignez-vous? Dans un don que je veux bien faire, ne suis-je pas maître de mes conditions? Qui vous force à courir? Vous ai-je promis de faire les lices égales? N'avez-vous pas le choix? Prenez la plus courte, on ne vous en empêche point : comment ne voyez-vous pas que c'est vous que je favorise, & que l'iné-

galité dont vous murmurez est toute à votre avantage si vous savez vous en prévaloir ? Cela étoit clair, il le comprit, & pour choisir, il falut y regarder de plus près. D'abord on voulut compter les pas ; mais la mesure des pas d'un enfant est lente & fautive ; de plus, je m'avisai de multiplier les courses dans un même jour, & alors l'amusement devenant une espece de passion, l'on avoit regret de perdre à mesurer les lices le tems destiné à les parcourir. La vivacité de l'enfance s'accommode mal de ces lenteurs ; on s'exerça donc à mieux voir, à mieux estimer une distance à la vue. Alors j'eus peu de peine à étendre & nourrir ce goût. Enfin, quelques mois d'épreuves & d'erreurs corrigées, lui formerent tellement le compas visuel, que quand je lui mettois par la pensée un gâteau sur quelque objet éloigné, il avoit le coup-d'œil presque aussi sûr que la chaîne d'un arpenteur.

Comme la vue est de tous les sens celui dont on peut le moins séparer les jugemens de l'esprit, il faut beaucoup de tems pour apprendre à voir ; il faut

avoir long-tems comparé la vûe au toucher pour accoutumer le premier de ces deux sens à nous faire un rapport fidele des figures & des distances : sans le toucher, sans le mouvement progressif, les yeux du monde les plus perçans ne sauroient nous donner aucune idée de l'étendue. L'Univers entier ne doit être qu'un point pour une huître ; il ne lui paroitroit rien de plus quand même une ame humaine informeroit cette huître. Ce n'est qu'à force de marcher, de palper, de nombrer, de mesurer les dimensions qu'on apprend à les estimer : mais aussi si l'on mesuroit toujours, le sens se reposant sur l'instrument n'acquerroit aucune justesse. Il ne faut pas non plus que l'enfant passe tout d'un coup de la mesure à l'estimation ; il faut d'abord que, continuant à comparer par parties ce qu'il ne sauroit comparer tout d'un coup, à des aliquotes précises, il substitue des aliquotes par appréciation, & qu'au lieu d'appliquer toujours avec la main la mesure, il s'accoutume à l'appliquer seulement avec les yeux. Je voudrois pourtant qu'on vérifiât ses premie-

res opérations par des mesures réelles afin qu'il corrigeât ses erreurs ; & que s'il reste dans le sens quelque fausse apparence, il apprît à la rectifier par un meilleur jugement. On a des mesures naturelles qui sont à peu près les mêmes en tous lieux ; les pas d'un homme, l'étendue de ses bras, sa stature. Quand l'enfant estime la hauteur d'un étage, son Gouverneur peut lui servir de toise ; s'il estime la hauteur d'un clocher, qu'il le toise avec les maisons. S'il veut savoir les lieues de chemin, qu'il compte les heures de marche ; & surtout qu'on ne fasse rien de tout cela pour lui, mais qu'il le fasse lui-même.

On ne sauroit apprendre à bien juger de l'étendue & de la grandeur des corps, qu'on n'apprenne à connoître aussi leurs figures & même à les imiter ; car au fond cette imitation ne tient absolument qu'aux loix de la perspective, & l'on ne peut estimer l'étendue sur ses apparences, qu'on n'ait quelque sentiment de ces loix. Les enfans, grands imitateurs, essayent tous de dessiner ; je voudrois que le mien cultivât cet art, non précisément pour l'art

même, mais pour se rendre l'œil juste & la main flexible ; & en général il importe fort peu qu'il sache tel ou tel exercice, pourvu qu'il acquiere la perspicacité du sens & la bonne habitude du corps qu'on gagne par cet exercice. Je me garderai donc bien de lui donner un maître à dessiner, qui ne lui donneroit à imiter que des imitations, & ne le feroit dessiner que sur des dessins : je veux qu'il n'ait d'autre maître que la nature, ni d'autre modele que les objets. Je veux qu'il ait sous les yeux l'original même & non pas le papier qui le représente, qu'il crayonne une maison sur une maison, un arbre sur un arbre, un homme sur un homme, afin qu'il s'accoutume à bien observer les corps & leurs apparences, & non pas à prendre des imitations fausses & conventionnelles pour de véritables imitations. Je le détournerai même de rien tracer de mémoire en l'absence des objets, jusqu'à ce que, par des observations fréquentes, leurs figures exactes s'impriment bien dans son imagination ; de peur que, substituant à la vérité des choses, des figures bizarres & fantastiques, il ne perde

la connoissance des proportions, & le goût des beautés de la nature.

Je sais bien que de cette maniere, il barbouillera long-tems sans rien faire de reconnoissable, qu'il prendra tard l'élégance des contours & le trait léger des Dessinateurs, peut-être jamais le discernement des effets pittoresques & le bon goût du dessin; en revanche il contractera certainement un coup-d'œil plus juste, une main plus sûre, la connoissance des vrais rapports de grandeur & de figure qui sont entre les animaux, les plantes, les corps naturels, & une plus prompte expérience du jeu de la perspective: voilà précisément ce que j'ai voulu faire, & mon intention n'est pas tant qu'il sache imiter les objets que les connoître; j'aime mieux qu'il me montre une plante d'acanthe, & qu'il trace moins bien le feuillage d'un chapiteau.

Au reste, dans cet exercice, ainsi que dans tous les autres, je ne prétends pas que mon Eleve en ait seul l'amusement. Je veux le lui rendre plus agréable encore en le partageant sans cesse avec lui. Je ne veux point qu'il ait d'autre émule que

moi, mais je ferai son émule sans relâche & sans risque ; cela mettra de l'intérêt dans ses occupations sans causer de jalousie entre nous. Je prendrai le crayon à son exemple, je l'employerai d'abord aussi mal-adroitement que lui. Je serois un Apelles que je ne me trouverai qu'un barbouilleur. Je commencerai par tracer un homme, comme les laquais les tracent contre les murs ; une barre pour chaque bras, une barre pour chaque jambe, & les doigts plus gros que le bras. Bien long-tems après nous nous appercevrons l'un ou l'autre de cette disproportion ; nous remarquerons qu'une jambe a de l'épaisseur, que cette épaisseur n'est pas partout la même, que le bras a sa longueur déterminée par rapport au corps, &c. Dans ce progrès je marcherai tout au plus à côté de lui, ou je le devancerai de si peu, qu'il lui sera toujours aisé de m'atteindre, & souvent de me surpasser. Nous aurons des couleurs, des pinceaux ; nous tâcherons d'imiter le coloris des objets & toute leur apparence aussi bien que leur figure. Nous enluminerons, nous peindrons, nous barbouillerons ; mais

dans tous nos barbouillages nous ne cesserons d'épier la nature ; nous ne ferons jamais rien que sous les yeux du maître.

Nous étions en peine d'ornemens pour notre chambre, en voilà de tout trouvés. Je fais encadrer nos dessins ; je les fais couvrir de beaux verres, afin qu'on n'y touche plus, & que, les voyant rester dans l'état où nous les avons mis, chacun ait intérêt de ne pas négliger les siens. Je les arrange par ordre autour de la chambre, chaque dessin répété vingt, trente fois, & montrant à chaque exemplaire le progrès de l'auteur, depuis le moment où la maison n'est qu'un quarré presqu'informe, jusqu'à celui où sa façade, son profil, ses proportions, ses ombres, sont dans la plus exacte vérité. Ces gradations ne peuvent manquer de nous offrir sans cesse des tableaux intéressans pour nous, curieux pour d'autres, & d'exciter toujours plus notre émulation. Aux premiers, aux plus grossiers de ces dessins je mets des cadres bien brillans, bien dorés, qui les rehaussent; mais quand l'imitation devient plus exacte, & que le dessin est véritablement bon, alors je ne

lui donne plus qu'un cadre noir très-simple ; il n'a plus besoin d'autre ornement que lui-même, & ce seroit dommage que la bordure partageât l'attention que mérite l'objet. Ainsi, chacun aspire à l'honneur du cadre uni ; & quand l'un veut dédaigner un dessin de l'autre, il le condamne au cadre doré. Quelque jour, peut-être, ces cadres dorés passeront entre nous en proverbes, & nous admirerons combien d'hommes se rendent justice, en se faisant encadrer ainsi.

J'ai dit que la Géométrie n'étoit pas à la portée des enfans ; mais c'est notre faute. Nous ne sentons pas que leur méthode n'est point la nôtre, & que ce qui devient pour nous l'art de raisonner, ne doit être pour eux que l'art de voir. Au lieu de leur donner notre méthode, nous ferions mieux de prendre la leur. Car notre maniere d'apprendre la Géométrie est bien autant une affaire d'imagination que de raisonnement. Quand la proposition est énoncée, il faut en imaginer la démonstration, c'est-à-dire, trouver de quelle proposition déjà sçue celle-là doit être une conséquence, & de toutes les

conséquences qu'on peut tirer de cette même proposition, choisir précisément celle dont il s'agit.

De cette maniere le raisonneur le plus exact, s'il n'est inventif, doit rester court. Aussi qu'arrive-t-il de-là? Qu'au lieu de nous faire trouver les démonstrations, on nous les dicte; qu'au lieu de nous apprendre à raisonner, le maître raisonne pour nous, & n'exerce que notre mémoire.

Faites des figures exactes, combinez-les, posez-les l'une sur l'autre, examinez leurs rapports, vous trouverez toute la Géométrie élémentaire en marchant d'observation en observation, sans qu'il soit question ni de définitions ni de problêmes, ni d'aucune autre forme démonstrative que la simple superposition. Pour moi je ne prétends point apprendre la Géométrie à Emile, c'est lui qui me l'apprendra; je chercherai les rapports & il les trouvera; car je les chercherai de maniere à les lui faire trouver. Par exemple, au lieu de me servir d'un compas pour tracer un cercle, je le tracerai avec une pointe au bout d'un fil tournant sur un

pivot. Après cela quand je voudrai comparer les rayons entre eux, Emile se moquera de moi, & il me fera comprendre que le même fil toujours tendu ne peut avoir tracé des distances inégales.

Si je veux mesurer un angle de soixante degrés, je décris du sommet de cet angle, non pas un arc, mais un cercle entier; car avec les enfans il ne faut jamais rien sous-entendre. Je trouve que la portion du cercle, comprise entre les deux côtés de l'angle, est la sixieme partie du cercle. Après cela je décris du même sommet un autre plus grand cercle, & je trouve que ce second arc est encore la sixieme partie de son cercle, je décris un troisieme cercle concentrique sur lequel je fais la même épreuve, & je la continue sur de nouveaux cercles, jusqu'à ce qu'Emile, choqué de ma stupidité, m'avertisse que chaque arc grand ou petit compris par le même angle sera toujours la sixieme partie de son cercle, &c. Nous voilà tout-à-l'heure à l'usage du rapporteur.

Pour prouver que les angles de suite sont égaux à deux droits, on décrit un

cercle ; moi, tout au contraire, je fais en sorte qu'Emile remarque cela, premierement dans le cercle, & puis je lui dis ; si l'on ôtoit le cercle, & qu'on laissât les lignes droites, les angles auroient-ils changé de grandeur ? &c.

On néglige la justesse des figures, on la suppose, & l'on s'attache à la démonstration. Entre nous, au contraire, il ne sera jamais question de démonstration. Notre plus importante affaire sera de tirer des lignes bien droites, bien justes, bien égales ; de faire un quarré bien parfait, de tracer un cercle bien rond. Pour vérifier la justesse de la figure, nous l'examinerons par toutes ses propriétés sensibles, & cela nous donnera occasion d'en découvrir chaque jour de nouvelles. Nous plierons par le diametre les deux demi-cercles, par la diagonale les deux moitiés du quarré : nous comparerons nos deux figures pour voir celle dont les bords conviennent le plus exactement, & par conséquent la mieux faite ; nous disputerons si cette égalité de partage doit avoir toujours lieu dans les parallélogrames, dans les trapezes, &c. On es-

ployera quelquefois de prévoir le ſuccès de l'expérience avant de la faire, on tâchera de trouver des raiſons, &c.

La Géométrie n'eſt pour mon Eleve que l'art de ſe bien ſervir de la regle & du compas ; il ne doit point la confondre avec le deſſin, où il n'employera ni l'un ni l'autre de ces inſtrumens. La regle & le compas ſeront renfermés ſous la clef, & l'on ne lui en accordera que rarement l'uſage & pour peu de tems, afin qu'il ne s'accoutume pas à barbouiller ; mais nous pourrons quelquefois porter nos figures à la promenade & cauſer de ce que nous aurons fait ou de ce que nous voudrons faire.

Je n'oublierai jamais d'avoir vu à Turin un jeune homme, à qui, dans ſon enfance, on avoit appris les rapports des contours & des ſurfaces, en lui donnant chaque jour à choiſir dans toutes les figures géométriques des gauffres iſopérimetres. Le petit gourmand avoit épuiſé l'art d'Archimede pour trouver dans laquelle il y avoit le plus à manger.

Quand un enfant joue au volant, il s'exerce l'œil & le bras à la juſteſſe ;

quand il fouette un sabot, il accroît sa force en s'en servant, mais sans rien apprendre. J'ai demandé quelquefois pourquoi l'on n'offroit pas aux enfans les mêmes jeux d'adresse qu'ont les hommes : la paume, le mail, le billard, l'arc, le balon, les instrumens de musique. On m'a répondu que quelques-uns de ces jeux étoient au-dessus de leurs forces, & que leurs membres & leurs organes n'étoient pas assez formés pour les autres. Je trouve ces raisons mauvaises : un enfant n'a pas la taille d'un homme, & ne laisse pas de porter un habit fait comme le sien. Je n'entends pas qu'il joue avec nos masses sur un billard haut de trois pieds ; je n'entends pas qu'il aille peloter dans nos tripots, ni qu'on charge sa petite main d'une raquette de Paumier, mais qu'il joue dans une salle dont on aura garanti les fenêtres ; qu'il ne se serve que de balles molles, que ses premieres raquettes soient de bois, puis de parchemin, & enfin de corde à boyau bandée à proportion de son progrès. Vous préférez le volant, parce qu'il fatigue moins & qu'il est sans danger. Vous

avez tort par ces deux raiſons. Le volant eſt un jeu de femmes; mais il n'y en a pas une que ne fît fuir une balle en mouvement. Leurs blanches peaux ne doivent pas s'endurcir aux meurtriſſures, & ce ne ſont pas des contuſions qu'attendent leurs viſages. Mais nous, faits pour être vigoureux, croyons-nous le devenir ſans peine; & de quelle défenſe ſerons-nous capables, ſi nous ne ſommes jamais attaqués? On joue toujours lâchement les jeux où l'on peut être maladroit ſans riſque; un volant qui tombe ne fait de mal à perſonne; mais rien ne dégourdit les bras comme d'avoir à couvrir la tête, rien ne rend le coup-d'œil ſi juſte que d'avoir à garantir les yeux. S'élancer du bout d'une ſalle à l'autre, juger le bond d'une balle encore en l'air, la renvoyer d'une main forte & ſûre, de tels jeux conviennent moins à l'homme qu'ils ne ſervent à le former.

Les fibres d'un enfant, dit-on, ſont trop molles; elles ont moins de reſſort, mais elles en ſont plus flexibles; ſon bras eſt foible, mais enfin c'eſt un bras; on en doit faire, proportion gardée,

tout ce qu'on fait d'une autre machine semblable. Les enfans n'ont dans les mains nulle adresse ; c'est pour cela que je veux qu'on leur en donne ; un homme aussi peu exercé qu'eux n'en auroit pas davantage ; nous ne pouvons connoître l'usage de nos organes qu'après les avoir employés. Il n'y a qu'une longue expérience qui nous apprenne à tirer parti de nous-mêmes, & cette expérience est la véritable étude à laquelle on ne peut trop tôt nous appliquer.

Tout ce qui se fait est faisable. Or rien n'est plus commun que de voir des enfans adroits & découplés, avoir dans les membres la même agilité que peut avoir un homme. Dans presque toutes les Foires on en voit faire des équilibres, marcher sur les mains, sauter, danser sur la corde. Durant combien d'années des troupes d'enfans n'ont-elles pas attiré par leurs ballets des Spectateurs à la Comédie Italienne ? Qui est-ce qui n'a pas ouï parler en Allemagne & en Italie de la Troupe pantomime du célebre Nicolini ? Quelqu'un a-t-il jamais remarqué dans ces enfans des mouvemens moins

déve-

développés, des attitudes moins gracieuses, une oreille moins juste, une danse moins légere que dans les Danseurs tout formés ? Qu'on ait d'abord les doigts épais, courts, peu mobiles, les mains potelées & peu capables de rien empoigner, cela empêche-t-il que plusieurs enfans ne sachent écrire ou dessiner à l'âge où d'autres ne savent pas encore tenir le crayon ni la plume ? Tout Paris se souvient encore de la petite Angloise qui faisoit à dix ans des prodiges sur le clavecin (*). J'ai vu chez un Magistrat, son fils, petit bon-homme de huit ans, qu'on mettoit sur la table au dessert comme une statue au milieu des plateaux, jouer là d'un violon presque aussi grand que lui, & surprendre par son exécution les Artistes mêmes.

Tous ces exemples & cent mille autres prouvent, ce me semble, que l'inaptitude qu'on suppose aux enfans pour nos exercices est imaginaire, & que, si on ne les voit point réussir dans quelques-

(*) Un petit garçon de sept ans en a fait depuis ce tems là de plus étonnans encore.

uns, c'eſt qu'on ne les y a jamais exercés.

On me dira que je tombe ici par rapport au corps dans le défaut de la culture prématurée que je blâme dans les enfans par rapport à l'eſprit. La différence eſt très-grande ; car l'un de ces progrès n'eſt qu'apparent, mais l'autre eſt réel. J'ai prouvé que l'eſprit qu'ils paroiſſent avoir ils ne l'ont pas, au lieu que tout ce qu'ils paroiſſent faire ils le font. D'ailleurs on doit toujours ſonger que tout ceci n'eſt ou ne doit être que jeu, direction facile & volontaire des mouvemens que la nature leur demande, art de varier leurs amuſemens pour les leur rendre plus agréables, ſans que jamais la moindre contrainte les tourne en travail : car enfin de quoi s'amuſeront-ils, dont je ne puiſſe faire un objet d'inſtruction pour eux ? & quand je ne le pourrois pas, pourvu qu'ils s'amuſent ſans inconvénient & que le tems ſe paſſe, leur progrès en toute choſe n'importe pas quant à préſent ; au lieu que lorſqu'il faut néceſſairement leur apprendre ceci ou cela, comme qu'on s'y prenne, il eſt toujours impoſſible qu'on en vienne à bout ſans con-

trainte, ſans fâcherie & ſans ennui.

Ce que j'ai dit ſur les deux ſens dont l'uſage eſt le plus continu & le plus important, peut ſervir d'exemple de la maniere d'exercer les autres. La vue & le toucher s'appliquent également ſur les corps en repos & ſur les corps qui ſe meuvent ; mais comme il n'y a que l'ébranlement de l'air qui puiſſe émouvoir le ſens de l'ouie, il n'y a qu'un corps en mouvement qui faſſe du bruit ou du ſon, & ſi tout étoit en repos, nous n'entendrions jamais rien. La nuit donc où, ne nous mouvant nous-mêmes qu'autant qu'il nous plait, nous n'avons à craindre que les corps qui ſe meuvent, il nous importe d'avoir l'oreille alerte, de pouvoir juger par la ſenſation qui nous frappe, ſi le corps qui la cauſe eſt grand ou petit, éloigné ou proche, ſi ſon ébranlement eſt violent ou foible. L'air ébranlé eſt ſujet à des répercuſſions qui le réfléchiſſent, qui produiſant des échos répétent la ſenſation, & font entendre le corps bruyant ou ſonore en un autre lieu que celui où il eſt. Si dans une plaine ou dans une vallée on met l'oreille à terre, on entend la

voix des hommes & le pas des chevaux de beaucoup plus loin qu'en restant debout.

Comme nous avons comparé la vue au toucher, il est bon de la comparer de même à l'ouie, & de savoir laquelle des deux impressions partant à la fois du même corps arrivera le plutôt à son organe. Quand on voit le feu d'un canon on peut encore se mettre à l'abri du coup ; mais sitôt qu'on entend le bruit, il n'est plus tems, le boulet est là. On peut juger de la distance où se fait le tonnerre, par l'intervalle de tems qui se passe de l'éclair au coup. Faites en sorte que l'enfant connoisse toutes ces expériences ; qu'il fasse celles qui sont à sa portée, & qu'il trouve les autres par induction ; mais j'aime cent fois mieux qu'il les ignore, que s'il faut que vous les lui disiez.

Nous avons un organe qui répond à l'ouie, savoir celui de la voix ; nous n'en avons pas de même qui réponde à la vue, & nous ne rendons pas les couleurs comme les sons. C'est un moyen de plus pour cultiver le premier sens, en exerçant l'organe actif & l'organe passif l'un par l'autre.

L'homme a trois sortes de voix, sa-

voir, la voix parlante ou articulée, la voix chantante ou mélodieuse, & la voix pathétique ou accentuée, qui sert de langage aux passions, & qui anime le chant & la parole. L'enfant a ces trois sortes de voix ainsi que l'homme, sans les savoir allier de même : il a comme nous le rire, les cris, les plaintes, l'exclamation, les gémissemens, mais il ne sait pas en mêler les inflexions aux deux autres voix. Une musique parfaite est celle qui réunit le mieux ces trois voix. Les enfans sont incapables de cette musique là, & leur chant n'a jamais d'ame. De même dans la voix parlante leur langage n'a point d'accent ; ils crient, mais ils n'accentuent pas ; & comme dans leur discours il y a peu d'accent, il y a peu d'énergie dans leur voix. Notre Eleve aura le parler plus uni, plus simple encore, parce que ses passions n'étant pas éveillées ne mêleront point leur langage au sien. N'allez donc pas lui donner à réciter des rôles de Tragédie & de Comédie, ni vouloir lui apprendre, comme on dit, à déclamer. Il aura trop de sens pour savoir donner un ton à des choses qu'il

ne peut entendre, & de l'expreſſion à des ſentimens qu'il n'éprouva jamais.

Apprenez-lui à parler uniment, clairement, à bien articuler, à prononcer exactement & ſans affectation, à connoître & à ſuivre l'accent grammatical & la proſodie, à donner toujours aſſez de voix pour être entendu, mais à n'en donner jamais plus qu'il ne faut; défaut ordinaire aux enfans élevés dans les Colleges: en toute choſe rien de ſuperflu.

De même dans le chant rendez ſa voix juſte, égale, flexible, ſonore; ſon oreille ſenſible à la meſure & à l'harmonie, mais rien de plus. La muſique imitative & théâtrale n'eſt pas de ſon âge. Je ne voudrois pas même qu'il chantât des paroles; s'il en vouloit chanter, je tâcherois de lui faire des chanſons exprès, intéreſſantes pour ſon âge, & auſſi ſimples que ſes idées.

On penſe bien qu'étant ſi peu preſſé de lui apprendre à lire l'écriture, je ne le ſerai pas, non plus, de lui apprendre à lire la muſique. Ecartons de ſon cerveau toute attention trop pénible, & ne nous hâtons point de fixer ſon eſprit ſur

des ſignes de convention. Ceci, je l'avoue, ſemble avoir ſa difficulté; car ſi la connoiſſance des notes ne paroit pas d'abord plus néceſſaire pour ſavoir chanter que celle des lettres pour ſavoir parler, il y a pourtant cette différence, qu'en parlant nous rendons nos propres idées, & qu'en chantant nous ne rendons gueres que celles d'autrui. Or pour les rendre, il faut les lire.

Mais premierement, au lieu de les lire on les peut ouir, & un chant ſe rend à l'oreille encore plus fidélement qu'à l'œil. De plus, pour bien ſavoir la muſique il ne ſuffit pas de la rendre, il la faut compoſer, & l'un doit s'apprendre avec l'autre, ſans quoi l'on ne la ſait jamais bien. Exercez votre petit Muſicien d'abord à faire des phraſes bien régulieres, bien cadencées; enſuite à les lier entre elles par une modulation très-ſimple; enfin à marquer leurs différens rapports par une ponctuation correcte, ce qui ſe fait par le bon choix des cadences & des repos. Sur-tout jamais de chant bizarre, jamais de pathétique ni d'expreſſion. Une mélodie toujours chantante & ſimple,

toujours dérivante des cordes essentielles du ton, & toujours indiquant tellement la basse qu'il la sente & l'accompagne sans peine; car pour se former la voix & l'oreille, il ne doit jamais chanter qu'au clavecin.

Pour mieux marquer les sons on les articule en les prononçant, de-là l'usage de solfier avec certaines syllabes. Pour distinguer les degrés, il faut donner des noms & à ces degrés & à leurs différens termes fixes; de-là les noms des intervalles, & aussi les lettres de l'alphabet dont on marque les touches du clavier & les notes de la gamme. C & A désignent des sons fixes, invariables, toujours rendus par les mêmes touches. *Ut* & *la* sont autre chose. *Ut* est constamment la tonique d'un mode majeur, ou la médiante d'un mode mineur. *La* est constamment la tonique d'un mode mineur, ou la sixieme note d'un mode majeur. Ainsi les lettres marquent les termes immuables des rapports de notre systême musical, & les syllabes marquent les termes homologues des rapports semblables en divers tons. Les lettres in-

diquent les touches du clavier, & les syllabes les degrés du mode. Les Musiciens François ont étrangement brouillé ces distinctions; ils ont confondu le sens des syllabes avec le sens des lettres, & doublant inutilement les signes des touches, ils n'en ont point laissé pour exprimer les cordes des tons; en sorte que pour eux *ut* & C sont toujours la même chose, ce qui n'est pas, & ne doit pas être, car alors dequoi serviroit C? Aussi leur maniere de solfier est-elle d'une difficulté excessive sans être d'aucune utilité, sans porter aucune idée nette à l'esprit, puisque par cette méthode ces deux syllabes *ut* & *mi*, par exemple, peuvent également signifier une tierce majeure, mineure, superflue, ou diminuée. Par quelle étrange fatalité le pays du monde où l'on écrit les plus beaux livres sur la musique, est-il précisément celui où on l'apprend le plus difficilement?

Suivons avec notre Eleve une pratique plus simple & plus claire; qu'il n'y ait pour lui que deux modes dont les rapports soient toujours les mêmes & tou-

jours indiqués par les mêmes syllabes. Soit qu'il chante ou qu'il joue d'un instrument, qu'il sache établir son mode sur chacun des douze tons qui peuvent lui servir de base, & que, soit qu'on module en D, en C, en G, &c. la finale soit toujours *ut* ou *la* selon le mode. De cette maniere il vous concevra toujours, les rapports essentiels du mode pour chanter & jouer juste seront toujours présens à son esprit, son exécution sera plus nette & son progrès plus rapide. Il n'y a rien de plus bizarre que ce que les François appellent solfier au naturel; c'est éloigner les idées de la chose pour en substituer d'étrangeres qui ne font qu'égarer. Rien n'est plus naturel que de solfier par transposition, lorsque le mode est transposé. Mais c'en est trop sur la musique; enseignez-là comme vous voudrez, pourvu qu'elle ne soit jamais qu'un amusement.

Nous voilà bien avertis de l'état des corps étrangers par rapport au nôtre, de leur poids, de leur figure, de leur couleur, de leur solidité, de leur gran-

deur, de leur diſtance, de leur température, de leur repos, de leur mouvement. Nous ſommes inſtruits de ceux qu'il nous convient d'approcher ou d'éloigner de nous, de la maniere dont il faut nous y prendre pour vaincre leur réſiſtance, ou pour leur en oppoſer une qui nous préſerve d'en être offenſés; mais ce n'eſt pas aſſez; notre propre corps s'épuiſe ſans-ceſſe, il a beſoin d'être ſans-ceſſe renouvellé. Quoique nous ayons la faculté d'en changer d'autres en notre propre ſubſtance, le choix n'eſt pas indifférent: tout n'eſt pas aliment pour l'homme; & des ſubſtances qui peuvent l'être, il y en a de plus ou de moins convenables, ſelon la conſtitution de ſon eſpece, ſelon le climat qu'il habite, ſelon ſon tempérament particulier, & ſelon la maniere de vivre que lui preſcrit ſon état.

Nous mourrions affamés ou empoiſonnés, s'il faloit attendre, pour choiſir les nourritures qui nous conviennent, que l'expérience nous eût appris à les connoître & à les choiſir: mais la ſuprême Bonté qui a fait, du plaiſir des

êtres sensibles, l'instrument de leur conservation, nous avertit, par ce qui plait à notre palais, de ce qui convient à notre estomac. Il n'y a point naturellement pour l'homme de Médecin plus sûr que son propre appétit; & à le prendre dans son état primitif, je ne doute point qu'alors les alimens qu'il trouvoit les plus agréables ne lui fussent aussi les plus sains

Il y a plus. L'Auteur des choses ne pourvoit pas seulement aux besoins qu'il nous donne, mais encore à ceux que nous nous donnons nous-mêmes; & c'est pour mettre toujours le desir à côté du besoin, qu'il fait que nos goûts changent & s'alterent avec nos manieres de vivre. Plus nous nous éloignons de l'état de nature, plus nous perdons de nos goûts naturels; ou plutôt l'habitude nous fait une seconde nature que nous substituons tellement à la premiere, que nul d'entre nous ne connoit plus celle-ci.

Il suit de-là, que les goûts les plus naturels doivent être aussi les plus simples; car ce sont ceux qui se transfor-

ment le plus aifément ; au lieu qu'en s'aiguifant, en s'irritant par nos fantaifies, ils prennent une forme qui ne change plus. L'homme qui n'eft encore d'aucun pays fe fera fans peine aux ufages de quelque pays que ce foit, mais l'homme d'un pays ne devient plus celui d'un autre.

Ceci me paroit vrai dans tous les fens, & bien plus, appliqué au goût proprement dit. Notre premier aliment eft le lait, nous ne nous accoutumons que par degrés aux faveurs fortes, d'abord elles nous répugnent. Des fruits, des légumes, des herbes, & enfin quelques viandes grillées, fans affaifonnement & fans fel, firent les feftins des premiers hommes (25). La premiere fois qu'un Sauvage boit du vin, il fait la grimace & le rejette, & même parmi nous, quiconque a vécu jufqu'à vingt ans fans goûter de liqueurs fermentées, ne peut plus s'y accoutumer; nous férions tous abftêmes fi l'on ne

(25) Voyez l'Arcadie de Paufanias; voyez auffi le morceau de Plutarque tranfcrit ci-après.

nous eût donné du vin dans nos jeunes ans. Enfin, plus nos goûts sont simples, plus ils sont universels ; les répugnances les plus communes tombent sur des mets composés. Vit-on jamais personne avoir en dégoût l'eau ni le pain ? Voilà la trace de la nature, voilà donc aussi notre regle. Conservons à l'enfant son goût primitif le plus qu'il est possible ; que sa nourriture soit commune & simple, que son palais ne se familiarise qu'à des saveurs peu relevées, & ne se forme point un goût exclusif.

Je n'examine pas ici si cette maniere de vivre est plus saine ou non, ce n'est pas ainsi que je l'envisage. Il me suffit de savoir, pour la préférer, que c'est la plus conforme à la nature, & celle qui peut le plus aisément se plier à toute autre. Ceux qui disent qu'il faut accoutúmer les enfans aux alimens dont ils useront étant grands, ne raisonnent pas bien, ce me semble. Pourquoi leur nourriture doit-elle être la même tandis que leur maniere de vivre est si différente ? Un homme épuisé de travail, de soucis, de peines, a besoin d'alimens

succulens qui lui portent de nouveaux esprits au cerveau ; un enfant qui vient de s'ébattre, & dont le corps croît, a besoin d'une nourriture abondante qui lui fasse beaucoup de chyle. D'ailleurs, l'homme-fait a déjà son état, son emploi, son domicile ; mais qui est-ce qui peut être sûr de ce que la fortune réserve à l'enfant ? En toute chose ne lui donnons point une forme si déterminée, qu'il lui en coûte trop d'en changer au besoin. Ne faisons pas qu'il meure de faim dans d'autres pays s'il ne traîne partout à sa suite un cuisinier François, ni qu'il dise un jour qu'on ne sait manger qu'en France. Voilà, par parenthese, un plaisant éloge ! Pour moi, je dirois au contraire, qu'il n'y a que les François qui ne savent pas manger, puisqu'il faut un art si particulier pour leur rendre les mets mangeables.

De nos sensations diverses, le goût donne celles qui généralement nous affectent le plus. Aussi sommes-nous plus intéressés à bien juger des substances qui doivent faire partie de la nôtre, que de celles qui ne font que l'environner.

Mille choses sont indifférentes au toucher, à l'ouie, à la vue; mais il n'y a presque rien d'indifférent au goût. De plus, l'activité de ce sens est toute physique & matérielle, il est le seul qui ne dit rien à l'imagination, du moins celui dans les sensations duquel elle entre le moins, au lieu que l'imitation & l'imagination mêlent souvent du moral à l'impression de tous les autres. Aussi généralement les cœurs tendres & voluptueux, les caracteres passionnés & vraiment sensibles, faciles à émouvoir par les autres sens, sont-ils assez tiedes sur celui-ci. De cela même qui semble mettre le goût au-dessous d'eux, & rendre plus méprisable le penchant qui nous y livre, je conclurois au contraire, que le moyen le plus convenable pour gouverner les enfans est de les mener par leur bouche. Le mobile de la gourmandise est sur-tout préférable à celui de la vanité, en ce que la premiere est un appétit de la nature, tenant immédiatement au sens, & que la seconde est un ouvrage de l'opinion, sujet au caprice des hommes & à toutes sortes d'abus.

La

La gourmandise est la passion de l'enfance ; cette passion ne tient devant aucune autre ; à la moindre concurrence elle disparoit. Eh croyez-moi ! l'enfant ne cessera que trop tôt de songer à ce qu'il mange, & quand son cœur sera trop occupé, son palais ne l'occupera gueres. Quand il sera grand, mille sentimens impétueux donneront le change à la gourmandise, & ne feront qu'irriter la vanité ; car cette derniere passion seule fait son profit des autres, & à la fin les engloutit toutes. J'ai quelquefois examiné ces gens qui donnoient de l'importance aux bons morceaux, qui songeoient en s'éveillant à ce qu'ils mangeroient dans la journée, & décrivoient un repas avec plus d'exactitude que n'en met Polybe à décrire un combat. J'ai trouvé que tous ces prétendus hommes n'étoient que des enfans de quarante ans, sans vigueur & sans consistance, *fruges consumere nati*. La gourmandise est le vice des cœurs qui n'ont point d'étoffe. L'ame d'un gourmand est toute dans son palais, il n'est fait que pour manger ; dans sa stupide incapacité il n'est qu'à

table à sa place, il ne sait juger que des plats : laissons-lui sans regret cet emploi : mieux lui vaut celui-là qu'un autre, autant pour nous que pour lui.

Craindre que la gourmandise ne s'enracine dans un enfant capable de quelque chose, est une précaution de petit esprit. Dans l'enfance on ne songe qu'à ce qu'on mange; dans l'adolescence on n'y songe plus, tout nous est bon, & l'on a bien d'autres affaires. Je ne voudrois pourtant pas qu'on allât faire un usage indiscret d'un ressort si bas, ni étayer d'un bon morceau l'honneur de faire une belle action. Mais je ne vois pas pourquoi, toute l'enfance n'étant ou ne devant être que jeux & folâtres amusemens, des exercices purement corporels n'auroient pas un prix matériel & sensible. Qu'un petit Majorquain, voyant un panier sur le haut d'un arbre, l'abatte à coups de fronde, n'est-il pas bien juste qu'il en profite, & qu'un bon déjeûner répare la force qu'il use à le gagner (26)? Qu'un

(26) Il y a bien des siecles que les Majorquains ont perdu cet usage; il est du tems de la célébrité de leurs Frondeurs.

jeune Spartiate à travers les risques de cent coups de fouet se glisse habilement dans une cuisine, qu'il y vole un renardeau tout vivant, qu'en l'emportant dans sa robe il en soit égratigné, mordu, mis en sang, & que pour n'avoir pas la honte d'être surpris, l'enfant se laisse déchirer les entrailles sans sourciller, sans pousser un seul cri, n'est-il pas juste qu'il profite enfin de sa proie, & qu'il la mange après en avoir été mangé? Jamais un bon repas ne doit être une récompense, mais pourquoi ne seroit-il pas l'effet des soins qu'on a pris pour se le procurer? Emile ne regarde point le gâteau que j'ai mis sur la pierre comme le prix d'avoir bien couru; il sait seulement que le seul moyen d'avoir ce gâteau est d'y arriver plutôt qu'un autre.

Ceci ne contredit point les maximes que j'avançois tout-à-l'heure sur la simplicité des mets; car pour flatter l'appétit des enfans il ne s'agit pas d'exciter leur sensualité, mais seulement de la satisfaire; & cela s'obtiendra par les choses du monde les plus communes, si l'on ne travaille pas à leur rafiner le goût.

Leur appétit continuel qu'excite le besoin de croître, est un assaisonnement sûr qui leur tient lieu de beaucoup d'autres. Des fruits, du laitage, quelque piece de four un peu plus délicate que le pain ordinaire, sur-tout l'art de dispenser sobrement tout cela, voilà de quoi mener des armées d'enfans au bout du monde, sans leur donner du goût pour les saveurs vives, ni risquer de leur blaser le palais.

Une des preuves que le goût de la viande n'est pas naturel à l'homme, est l'indifférence que les enfans ont pour ce mets là, & la préférence qu'ils donnent tous à des nourritures végétales, telles que le laitage, la pâtisserie, les fruits, &c. Il importe sur-tout de ne pas dénaturer ce goût primitif, & de ne point rendre les enfans carnassiérs : si ce n'est pour leur santé, c'est pour leur caractere ; car de quelque maniere qu'on explique l'expérience, il est certain que les grands mangeurs de viande sont en général cruels & féroces plus que les autres hommes ; cette observation est de tous les lieux & de tous les tems : la barba-

rie angloise est connue (27); les Gaures, au contraire, sont les plus doux des hommes (28). Tous les Sauvages sont cruels, & leurs mœurs ne les portent point à l'être, cette cruauté vient de leurs alimens. Ils vont à la guerre comme à la chasse, & traitent les hommes comme les ours. En Angleterre même les Bouchers ne sont pas reçus en témoignage (*), non plus que les Chirurgiens; les grands scélérats s'endurcissent au meurtre en buvant du sang. Homere fait des Cyclopes, mangeurs de chair, des hommes affreux, & des Lotophages un peuple si aimable, qu'aussi-tôt qu'on avoit essayé de leur commerce, on oublioit jusqu'à son pays pour vivre avec eux.

---

(27) Je sais que les Anglois vantent beaucoup leur humanité & le bon naturel de leur Nation, qu'ils appellent *Good natured people*; mais ils ont beau crier cela tant qu'ils peuvent, personne ne le répete après eux.

(28) Les Banians, qui s'abstiennent de toute chair plus séverement que les Gaures, sont presque aussi doux qu'eux; mais comme leur morale est moins pure & leur culte moins raisonnable, ils ne sont pas si honnêtes gens.

(*) Un des traducteurs anglois de ce livre a relevé ici ma méprise & tous deux l'ont corrigée. Les bouchers & les chirurgiens sont reçus en témoignage, mais les premiers ne sont point admis comme Jurés ou Pairs au jugement des crimes, & les chirurgiens le sont.

» Tu me demandes, « disoit Plutarque, » pourquoi Pythagore s'abstenoit » de manger de la chair des bêtes; mais » moi je te demande, au contraire, quel » courage d'homme eut le premier qui » approcha de sa bouche une chair meurtrie, qui brisa de sa dent les os d'une » bête expirante, qui fit servir devant » lui des corps morts, des cadavres, » & engloutit dans son estomac des membres, qui le moment d'auparavant bêloient, mugissoient, marchoient & » voyoient? Comment sa main put-elle » enfoncer un fer dans le cœur d'un être » sensible? Comment ses yeux purent-ils supporter un meurtre? Comment » put-il voir saigner, écorcher, démembrer un pauvre animal sans défense? Comment put-il supporter » l'aspect des chairs pantelantes? Comment leur odeur ne lui fit-elle pas » soulever le cœur? Comment ne fut-il pas dégoûté, repoussé, saisi d'horreur, quand il vint à manier l'ordure » de ces blessures, à nettoyer le sang » noir & figé qui les couvroit?

„ Les peaux rampoient ſur la terre écorchées ;
„ Les chairs au feu mugiſſoient embrochées ;
„ L'homme ne put les manger ſans frémir ,
„ Et dans ſon ſein les entendit gémir.

» Voilà ce qu'il dut imaginer & ſen» tir la premiere fois qu'il ſurmonta la » nature pour faire cet horrible repas, » la premiere fois qu'il eut faim d'une » bête en vie, qu'il voulut ſe nourrir » d'un animal qui paiſſoit encore, & » qu'il dit comment il faloit égorger, » dépecer, cuire la brebis qui lui léchoit » les mains. C'eſt de ceux qui commen» cerent ces cruels feſtins, & non de » ceux qui les quittent, qu'on a lieu » de s'étonner : encore ces premiers-là » pourroient-ils juſtifier leur barbarie » par des excuſes qui manquent à la nô» tre, & dont le défaut nous rend cent » fois plus barbares qu'eux.

» Mortels bien-aimés des Dieux, nous » diroient ces premiers hommes, com» parez les tems ; voyez combien vous » êtes heureux & combien nous étions » miſérables ! La terre nouvellement for» mée & l'air chargé de vapeurs étoient » encore indociles à l'ordre des faiſons ;

» le cours incertain des rivieres dégra-
» doit leurs rives de toutes parts : des
» étangs, des lacs, de profonds maré-
» cages inondoient les trois quarts de la
» ſurface du monde, l'autre quart étoit
» couvert de bois & de forêts ſtériles.
» La terre ne produiſoit nuls bons fruits;
» nous n'avions nuls inſtrumens de la-
» bourage, nous ignorions l'art de nous
» en ſervir, & le tems de la moiſſon ne
» venoit jamais pour qui n'avoit rien
» ſemé. Ainſi la faim ne nous quittoit
» point. L'hiver, la mouſſe & l'écorce
» des arbres étoient nos mets ordinai-
» res. Quelques racines vertes de chien-
» dent & de bruyere étoient pour nous
» un régal; & quand les hommes avoient
» pu trouver des feines, des noix & du
» gland, ils en danſoient de joie autour
» d'un chêne ou d'un hêtre au ſon de
» quelque chanſon ruſtique, appellant la
» terre leur nourrice & leur mere; c'é-
» toit là leur unique fête, c'étoient leurs
» uniques jeux : tout le reſte de la vie
» humaine n'étoit que douleur, peine &
» miſere.

» Enfin, quand la terre dépouillée &

» nue ne nous offroit plus rien, forcés
» d'outrager la nature pour nous conser-
» ver, nous mangeâmes les compagnons
» de notre misere plutôt que de périr
» avec eux. Mais vous, hommes cruels,
» qui vous force à verser du sang? Voyez
» quelle affluence de biens vous envi-
» ronne! Combien de fruits vous pro-
» duit la terre! Que de richesses vous
» donnent les champs & les vignes! Que
» d'animaux vous offrent leur lait pour
» vous nourrir, & leur toison pour
» vous habiller! Que leur demandez-
» vous de plus, & quelle rage vous
» porte à commettre tant de meurtres,
» rassasiés de biens & regorgeant de vi-
» vres? Pourquoi mentez-vous contre
» notre mere en l'accusant de ne pou-
» voir vous nourrir? Pourquoi péchez-
» vous contre Cerès, inventrice des sain-
» tes Loix, & contre le gracieux Bac-
» chus, consolateur des hommes, com-
» me si leurs dons prodigués ne suffi-
» soient pas à la conservation du genre
» humain? Comment avez-vous le cœur
» de mêler avec leurs doux fruits des
» ossemens sur vos tables, & de man-

» ger avec le lait le ſang des bêtes qui
» vous le donnent ! Les panthéres & les
» lions, que vous appellez bêtes féro-
» ces, ſuivent leur inſtinct par force &
» tuent les autres animaux pour vivre.
» Mais vous, cent fois plus féroces qu'el-
» les, vous combattez l'inſtinct ſans né-
» ceſſité pour vous livrer à vos cruelles
» délices ; les animaux que vous man-
» gez ne ſont pas ceux qui mangent les
» autres ; vous ne les mangez pas ces
» animaux carnaſſiers, vous les imitez.
» Vous n'avez faim que des bêtes inno-
» centes & douces, qui ne font de mal
» à perſonne, qui s'attachent à vous,
» qui vous ſervent, & que vous dévo-
» rez pour prix de leurs ſervices.

» O meurtrier contre nature, ſi tu
» t'obſtines à ſoutenir qu'elle t'a fait pour
» dévorer tes ſemblables, des êtres de
» chair & d'os, ſenſibles & vivans com-
» me toi, étouffe donc l'horreur qu'elle
» t'inſpire pour ces affreux repas ; tue
» les animaux toi-même, je dis, de tes
» propres mains, ſans ferremens, ſans
» coutelas ; déchire-les avec tes ongles,
» comme font les lions & les ours ; mords

» ce bœuf & le mets en pieces, enfonce
» tes griffes dans sa peau; mange cet ag-
» neau tout vif, dévore ses chairs toutes
» chaudes, bois son ame avec son sang.
» Tu frémis, tu n'oses sentir palpiter
» sous ta dent une chair vivante? Hom-
» me pitoyable! tu commences par tuer
» l'animal, & puis tu le manges, com-
» me pour le faire mourir deux fois. Ce
» n'est pas assez, la chair morte te répu-
» gne encore, tes entrailles ne peuvent
» la supporter, il la faut transformer par
» le feu, la bouillir, la rôtir, l'assaison-
» ner de drogues qui la déguisent; il te
» faut des Chaircuitiers, des Cuisiniers,
» des Rotisseurs, des gens pour t'ôter
» l'horreur du meurtre & t'habiller des
» corps morts, afin que le sens du goût
» trompé par ces déguisemens ne rejette
» point ce qui lui est étrange, & savou-
» re avec plaisir des cadavres dont l'œil
» même eût peine à souffrir l'aspect ».

Quoique ce morceau soit étranger à mon sujet, je n'ai pu résister à la tentation de le transcrire, & je crois que peu de Lecteurs m'en sauront mauvais gré.

Au reste, quelque sorte de régime que

vous donniez aux enfans, pourvu que vous ne les accoutumiez qu'à des mets communs & simples, laissez-les manger, courir & jouer tant qu'il leur plait, & soyez sûrs qu'ils ne mangeront jamais trop & n'auront point d'indigestions : mais si vous les affamez la moitié du tems, & qu'ils trouvent le moyen d'échapper à votre vigilance, ils se dédommageront de toute leur force, ils mangeront jusqu'à regorger, jusqu'à crever. Notre appétit n'est démesuré que parce que nous voulons lui donner d'autres regles que celles de la nature. Toujours réglant, prescrivant, ajoutant, retranchant, nous ne faisons rien que la balance à la main ; mais cette balance est à la mesure de nos fantaisies, & non pas à celle de notre estomac. J'en reviens toujours à mes exemples. Chez les Paysans, la huche & le fruitier sont toujours ouverts, & les enfans, non plus que les hommes, n'y savent ce que c'est qu'indigestions.

S'il arrivoit pourtant qu'un enfant mangeât trop, ce que je ne crois pas possible par ma méthode, avec des amusemens de son goût, il est si aisé de le distraire,

qu'on parviendroit à l'épuiser d'inanition sans qu'il y songeât. Comment des moyens si sûrs & si faciles échappent-ils à tous les Instituteurs ? Hérodote raconte que les Lydiens, pressés d'une extrême disette, s'aviserent d'inventer les jeux & d'autres divertissemens avec lesquels ils donnoient le change à leur faim, & passoient des jours entiers sans songer à manger (29). Vos savans Instituteurs ont peut-être lu cent fois ce passage, sans voir l'application qu'on en peut faire aux enfans. Quelqu'un d'eux me dira peut-être qu'un enfant ne quitte pas volontiers son dîner pour aller étudier sa leçon. Maître, vous avez raison : je ne pensois pas à cet amusement là.

Le sens de l'odorat est au goût ce que celui de la vue est au toucher : il le prévient, il l'avertit de la maniere dont

(29) Les anciens Historiens sont remplis de vues dont on pourroit faire usage, quand même les faits qui les présentent seroient faux : mais nous ne savons tirer aucun vrai parti de l'Histoire ; la critique d'érudition absorbe tout, comme s'il importoit beaucoup qu'un fait fût vrai, pourvu qu'on en pût tirer une instruction utile. Les hommes sensés doivent regarder l'Histoire comme un tissu de fables dont la morale est très-appropriée au cœur humain.

telle ou telle ſubſtance doit l'affecter, & diſpoſe à la rechercher ou à la fuir, ſelon l'impreſſion qu'on en reçoit d'avance. J'ai ouï dire que les Sauvages avoient l'odorat tout autrement affecté que le nôtre, & jugeoient tout différemment des bonnes & des mauvaiſes odeurs. Pour moi, je le croirois bien. Les odeurs par elles-mêmes ſont des ſenſations foibles ; elles ébranlent plus l'imagination que le ſens, & n'affectent pas tant par ce qu'elles donnent que par ce qu'elles font attendre. Cela ſuppoſé, les goûts des uns devenus, par leurs manieres de vivre, ſi différens des goûts des autres, doivent leur faire porter des jugemens bien oppoſés des ſaveurs, & par conſéquent des odeurs qui les annoncent. Un Tartare doit flairer avec autant de plaiſir un quartier puant de cheval mort, qu'un de nos chaſſeurs une perdrix à moitié pourrie.

Nos ſenſations oiſeuſes, comme d'être embaumé des fleurs d'un parterre, doivent être inſenſibles à des hommes qui marchent trop pour aimer à ſe promener, & qui ne travaillent pas aſſez pour ſe faire une volupté du repos. Des gens tou-

jours affamés ne sauroient prendre un grand plaisir à des parfums qui n'annoncent rien à manger.

L'odorat est le sens de l'imagination. Donnant aux nerfs un ton plus fort, il doit beaucoup agiter le cerveau ; c'est pour cela qu'il ranime un moment le tempérament & l'épuise à la longue. Il a dans l'amour des effets assez connus : le doux parfum d'un cabinet de toilette n'est pas un piége aussi foible qu'on pense ; & je ne sais s'il faut féliciter ou plaindre l'homme sage & peu sensible, que l'odeur des fleurs que sa maîtresse a sur le sein ne fit jamais palpiter.

L'odorat ne doit pas être fort actif dans le premier âge, où l'imagination que peu de passions ont encore animée n'est gueres susceptible d'émotion, & où l'on n'a pas encore assez d'expérience pour prévoir avec un sens ce que nous en promet un autre. Aussi cette conséquence est-elle parfaitement confirmée par l'observation ; & il est certain que ce sens est encore obtus & presque hébété chez la plupart des enfans. Non que la sensation ne soit en eux aussi fine

& peut-être plus que dans les hommes; mais parce que, n'y joignant aucune autre idée, ils ne s'en affectent pas aisément d'un sentiment de plaisir ou de peine, & qu'ils n'en sont ni flattés ni blessés comme nous. Je crois que sans sortir du même systême, & sans recourir à l'anatomie comparée des deux sexes, on trouveroit aisément la raison pourquoi les femmes en général s'affectent plus vivement des odeurs que les hommes.

On dit que les Sauvages du Canada se rendent dès leur jeunesse l'odorat si subtil, que, quoiqu'ils aient des chiens, ils ne daignent pas s'en servir à la chasse, & se servent de chiens à eux-mêmes. Je conçois en effet que si l'on élevoit les enfans à éventer leur dîner, comme le chien évente le gibier, on parviendroit peut-être à leur perfectionner l'odorat au même point; mais je ne vois pas au fond qu'on puisse en eux tirer de ce sens un usage fort utile, si ce n'est pour leur faire connoître ses rapports avec celui du goût. La nature a pris soin de nous forcer à nous mettre au fait de

ces

ces rapports. Elle a rendu l'action de ce dernier sens presque inséparable de celle de l'autre en rendant leurs organes voisins, & plaçant dans la bouche une communication immédiate entre les deux, en sorte que nous ne goûtons rien sans le flairer. Je voudrois seulement qu'on n'altérât pas ces rapports naturels pour tromper un enfant, en couvrant, par exemple, d'un aromate agréable le déboire d'une médecine; car la discorde des deux sens est trop grande alors pour pouvoir l'abuser; le sens le plus actif absorbant l'effet de l'autre, il n'en prend pas la médecine avec moins de dégoût; ce dégoût s'étend à toutes les sensations qui le frappent en même tems; à la présence de la plus foible son imagination lui rappelle aussi l'autre; un parfum très suave n'est plus pour lui qu'une odeur dégoûtante, & c'est ainsi que nos indiscretes précautions augmentent la somme des sensations déplaisantes aux dépens des agréables.

Il me reste à parler dans les livres suivans de la culture d'une espece de sixieme sens appellé sens-commun,

moins parce qu'il est commun à tous les hommes, que parce qu'il résulte de l'usage bien réglé des autres sens, & qu'il nous instruit de la nature des choses par le concours de toutes leurs apparences. Ce sixieme sens n'a point par conséquent d'organe particulier ; il ne réside que dans le cerveau, & ses sensations purement internes s'appellent perceptions ou idées. C'est par le nombre de ces idées que se mesure l'étendue de nos connoissances ; c'est leur netteté, leur clarté qui fait la justesse de l'esprit ; c'est l'art de les comparer entre elles qu'on appelle raison humaine. Ainsi ce que j'appellois raison sensitive ou puérile, consiste à former des idées simples par le concours de plusieurs sensations, & ce que j'appelle raison intellectuelle ou humaine, consiste à former des idées complexes par le concours de plusieurs idées simples.

Supposant donc que ma méthode soit celle de la nature & que je ne me sois pas trompé dans l'application, nous avons amené notre Eleve à travers le pays des sensations jusqu'aux confins de

la raison puérile : le premier pas que nous allons faire au-delà doit être un pas d'homme. Mais avant d'entrer dans cette nouvelle carriere, jettons un moment les yeux sur celle que nous venons de parcourir. Chaque âge, chaque état de la vie a sa perfection convenable, sa sorte de maturité qui lui est propre. Nous avons souvent ouï parler d'un homme-fait, mais considérons un enfant-fait : ce spectacle sera plus nouveau pour nous, & ne sera peut-être pas moins agréable.

L'existence des êtres finis est si pauvre & si bornée, que quand nous ne voyons que ce qui est, nous ne sommes jamais émus. Ce sont les chimeres qui ornent les objets réels, & si l'imagination n'ajoute un charme à ce qui nous frappe, le stérile plaisir qu'on y prend se borne à l'organe, & laisse toujours le cœur froid. La terre parée des trésors de l'automne étale une richesse que l'œil admire, mais cette admiration n'est point touchante ; elle vient plus de la réflexion que du sentiment. Au printems la campagne presque nue n'est en-

core couverte de rien; les bois n'offrent point d'ombre, la verdure ne fait que de poindre, & le cœur est touché à son aspect. En voyant renaître ainsi la nature on se sent ranimer soi-même; l'image du plaisir nous environne : Ces compagnes de la volupté, ces douces larmes toujours prêtes à se joindre à tout sentiment délicieux, sont déjà sur le bord de nos paupieres; mais l'aspect des vendanges a beau être animé, vivant, agréable; on le voit toujours d'un œil sec.

Pourquoi cette différence? C'est qu'au spectacle du printems l'imagination joint celui des saisons qui le doivent suivre; à ces tendres bourgeons que l'œil apperçoit, elle ajoute les fleurs, les fruits, les ombrages, quelquefois les mysteres qu'ils peuvent couvrir. Elle réunit en un point des tems qui se doivent succéder, & voit moins les objets comme ils seront que comme elle les desire, parce qu'il dépend d'elle de les choisir. En automne au contraire, on n'a plus à voir que ce qui est. Si l'on veut arriver au printems, l'hiver nous arrête, &

l'imagination glacée expire sur la neige & sur les frimats.

Telle est la source du charme qu'on trouve à contempler une belle enfance, préférablement à la perfection de l'âge mûr. Quand est-ce que nous goûtons un vrai plaisir à voir un homme ? C'est quand la mémoire de ses actions nous fait rétrograder sur sa vie & le rajeunit, pour ainsi dire, à nos yeux. Si nous sommes réduits à le considérer tel qu'il est, ou à le supposer tel qu'il sera dans sa vieillesse, l'idée de la nature déclinante efface tout notre plaisir. Il n'y en a point à voir avancer un homme à grands pas vers sa tombe, & l'image de la mort enlaidit tout.

Mais quand je me figure un enfant de dix à douze ans, vigoureux, bien formé pour son âge, il ne me fait pas naître une idée qui ne soit agréable, soit pour le présent, soit pour l'avenir : je le vois bouillant, vif, animé, sans souci rongeant, sans longue & pénible prévoyance ; tout entier à son être actuel, & jouissant d'une plénitude de vie qui semble vouloir s'étendre hors de lui. Je le

prévois dans un autre âge exerçant le sens, l'esprit, les forces qui se développent en lui de jour en jour, & dont il donne à chaque instant de nouveaux indices : je le contemple enfant, & il me plait; je l'imagine homme, & il me plait davantage; son sang ardent semble réchauffer le mien; je crois vivre de sa vie, & sa vivacité me rajeunit.

L'heure sonne, quel changement! A l'instant son œil se ternit, sa gaieté s'efface, adieu la joie, adieu les folâtres jeux. Un homme sévere & fâché le prend par la main, lui dit gravement, *allons Monsieur*, & l'emmene. Dans la chambre où ils entrent j'entrevois des livres. Des livres! quel triste ameublement pour son âge! le pauvre enfant se laisse entraîner, tourne un œil de regret sur tout ce qui l'environne, se taît, & part les yeux gonflés de pleurs qu'il n'ose répandre, & le cœur gros de soupirs qu'il n'ose exhaler.

O toi qui n'as rien de pareil à craindre, toi pour qui nul tems de la vie n'est un tems de gêne & d'ennui, toi qui vois venir le jour sans inquiétude,

la nuit ſans impatience, & ne comptes les heures, que par tes plaiſirs, viens mon heureux, mon aimable Eleve, nous conſoler par ta préſence du départ de cet infortuné, viens.... il arrive, & je ſens à ſon approche un mouvement de joie que je lui vois partager. C'eſt ſon ami, ſon camarade, c'eſt le compagnon de ſes jeux qu'il aborde; il eſt bien ſûr en me voyant qu'il ne reſtera pas longtems ſans amuſement; nous ne dépendons jamais l'un de l'autre, mais nous nous accordons toujours, & nous ne ſommes avec perſonne auſſi bien qu'enſemble.

Sa figure, ſon port, ſa contenance annoncent l'aſſurance & le contentement; la ſanté brille ſur ſon viſage; ſes pas affermis lui donnent un air de vigueur; ſon teint, délicat encore ſans être fade, n'a rien d'une molleſſe efféminée, l'air & le ſoleil y ont déjà mis l'empreinte honorable de ſon ſexe; ſes muſcles encore arrondis commencent à marquer quelques traits d'une phyſionomie naiſſante; ſes yeux que le feu du ſentiment n'anime point encore, ont au moins toute

leur sérénité native (30); de longs chagrins ne les ont point obscurcis, des pleurs sans fin n'ont point sillonné ses joues. Voyez dans ses mouvemens prompts, mais sûrs, la vivacité de son âge, la fermeté de l'indépendance, l'expérience des exercices multipliés. Il a l'air ouvert & libre, mais non pas insolent ni vain; son visage qu'on n'a pas collé sur des livres ne tombe point sur son estomac : on n'a pas besoin de lui dire, *levez la tête;* la honte ni la crainte ne la lui firent jamais baisser.

Faisons-lui place au milieu de l'assemblée; Messieurs, examinez-le, interrogez-le en toute confiance; ne craignez ni ses importunités, ni son babil, ni ses questions indiscretes. N'ayez pas peur qu'il s'empare de vous, qu'il prétende vous occuper de lui seul, & que vous ne puissiez plus vous en défaire.

N'attendez pas, non plus, de lui des propos agréables, ni qu'il vous dise ce

(30) *Natia.* J'emploie ce mot dans une acception italienne, faute de lui trouver un synonyme en françois. Si j'ai tort, peu importe, pourvu qu'on m'entende.

que je lui aurai dicté ; n'en attendez que la vérité naïve & ſimple, ſans ornement, ſans apprêt, ſans vanité. Il vous dira le mal qu'il a fait ou celui qu'il penſe, tout auſſi librement que le bien, ſans s'embarraſſer en aucune ſorte de l'effet que fera ſur vous ce qu'il aura dit ; il uſera de la parole dans toute la ſimplicité de ſa premiere inſtitution.

L'on aime à bien augurer des enfans ; & l'on a toujours regret à ce flux d'inepties qui vient preſque toujours renverſer les eſpérances qu'on voudroit tirer de quelque heureuſe rencontre, qui par hazard leur tombe ſur la langue. Si le mien donne rarement de telles eſpérances, il ne donnera jamais ce regret ; car il ne dit jamais un mot inutile, & ne s'épuiſe pas ſur un babil qu'il ſait qu'on n'écoute point. Ses idées ſont bornées, mais nettes ; s'il ne ſait rien par cœur, il ſait beaucoup par expérience. S'il lit moins bien qu'un autre enfant dans nos livres, il lit mieux dans celui de la nature ; ſon eſprit n'eſt pas dans ſa langue, mais dans ſa tête ; il a moins de mémoire que de jugement ; il ne ſait parler

qu'un langage, mais il entend ce qu'il dit, & s'il ne dit pas si bien que les autres disent, en revanche il fait mieux qu'ils ne font.

Il ne sait ce que c'est que routine, usage, habitude; ce qu'il fit hier n'influe point sur ce qu'il fait aujourd'hui (31) : il ne suit jamais de formule, ne cede point à l'autorité ni à l'exemple, & n'agit ni ne parle que comme il lui convient. Ainsi n'attendez pas de lui des discours dictés ni des manieres étudiées, mais toujours l'expression fidele de ses idées, & la conduite qui naît de ses penchans.

Vous lui trouvez un petit nombre de notions morales qui se rapportent à son

---

(31) L'attrait de l'habitude vient de la paresse naturelle à l'homme, & cette paresse augmente en s'y livrant: on fait plus aisément ce qu'on a déjà fait, la route étant frayée en devient plus facile à suivre. Aussi peut-on remarquer que l'empire de l'habitude est très-grand sur les Vieillards & sur les gens indolens, très-petit sur la Jeunesse & sur les gens vifs. Ce régime n'est bon qu'aux ames foibles, & les affoiblit davantage de jour en jour. La seule habitude utile aux enfans est de s'asservir sans peine à la nécessité des choses, & la seule habitude utile aux hommes, est de s'asservir sans peine à la raison. Toute autre habitude est un vice.

état actuel, aucune sur l'état relatif des hommes : & de quoi lui serviroient-elles, puisqu'un enfant n'est pas encore un membre actif de la société ? Parlez-lui de liberté, de propriété, de convention même : il peut en savoir jusques-là ; il sait pourquoi ce qui est à lui est à lui, & pourquoi ce qui n'est pas à lui n'est pas à lui. Passé cela, il ne sait plus rien. Parlez-lui de devoir, d'obéissance, il ne sait ce que vous voulez dire ; commandez-lui quelque chose, il ne vous entendra pas ; mais dites-lui ; si vous me faisiez tel plaisir, je vous le rendrois dans l'occasion : à l'instant il s'empressera de vous complaire ; car il ne demande pas mieux que d'étendre son domaine ; & d'acquérir sur vous des droits qu'il sait être inviolables. Peut-être même n'est-il pas fâché de tenir une place, de faire nombre, d'être compté pour quelque chose ; mais s'il a ce dernier motif, le voilà déjà sorti de la nature, & vous n'avez pas bien bouché d'avance toutes les portes de la vanité.

De son côté, s'il a besoin de quelque assistance, il la demandera indifféremment

au premier qu'il rencontre, il la demanderoit au Roi comme à ſon laquais : tous les hommes ſont encore égaux à ſes yeux. Vous voyez à l'air dont il prie, qu'il ſent qu'on ne lui doit rien. Il ſait que ce qu'il demande eſt une grace, il ſait auſſi que l'humanité porte à en accorder. Ses expreſſions ſont ſimples & laconiques. Sa voix, ſon regard, ſon geſte, ſont d'un être également accoutumé à la complaiſance & au refus. Ce n'eſt ni la rampante & ſervile ſoumiſſion d'un eſclave, ni l'impérieux accent d'un maître ; c'eſt une modeſte confiance en ſon ſemblable, c'eſt la noble & touchante douceur d'un être libre, mais ſenſible & foible, qui implore l'aſſiſtance d'un être libre, mais fort & bienfaiſant. Si vous lui accordez ce qu'il vous demande, il ne vous remerciera pas, mais il ſentira qu'il a contracté une dette. Si vous le lui refuſez, il ne ſe plaindra point, il n'inſiſtera point, il ſait que cela ſeroit inutile : il ne ſe dira point ; on m'a refuſé : mais il ſe dira ; cela ne pouvoit pas être ; &, comme je l'ai déjà dit, on ne ſe mutine gueres contre la néceſſité bien reconnue.

Laiſſez-le ſeul en liberté, voyez le agir ſans lui rien dire; conſiderez ce qu'il fera & comment il s'y prendra. N'ayant pas beſoin de ſe prouver qu'il eſt libre, il ne fait jamais rien par étourderie & ſeulement pour faire un acte de pouvoir ſur lui-même; ne ſait-il pas qu'il eſt toujours maître de lui? Il eſt alerte, léger, diſpos; ſes mouvemens ont toute la vivacité de ſon âge, mais vous n'en voyez pas un qui n'ait une fin. Quoi qu'il veuille faire, il n'entreprendra jamais rien qui ſoit au-deſſus de ſes forces, car il les a bien éprouvées & les connoit; ſes moyens ſont toujours appropriés à ſes deſſeins, & rarement il agira ſans être aſſuré du ſuccès. Il aura l'œil attentif & judicieux; il n'ira pas niaiſement interrogeant les autres ſur tout ce qu'il voit, mais il l'examinera lui-même, & ſe fatiguera pour trouver ce qu'il veut apprendre, avant de le demander. S'il tombe dans des embarras imprévus, il ſe troublera moins qu'un autre; s'il y a du riſque il s'effrayera moins auſſi. Comme ſon imagination reſte encore inactive & qu'on n'a rien fait pour l'animer, il

ne voit que ce qui est, n'estime les dangers que ce qu'ils valent, & garde toujours son sang-froid. La nécessité s'appésantit trop souvent sur lui pour qu'il régimbe encore contre elle ; il en porte le joug dès sa naissance, l'y voilà bien accoutumé ; il est toujours prêt à tout.

Qu'il s'occupe ou qu'il s'amuse, l'un & l'autre est égal pour lui, ses jeux sont ses occupations, il n'y sent point de différence. Il met à tout ce qu'il fait un intérêt qui fait rire & une liberté qui plait, en montrant à la fois le tour de son esprit & la sphere de ses connoissances. N'est-ce pas le spectacle de cet âge, un spectacle charmant & doux de voir un joli enfant, l'oeil vif & gai, l'air content & serein, la physionomie ouverte & riante, faire en se jouant les choses les plus sérieuses, ou profondément occupé des plus frivoles amusemens ?

Voulez-vous à présent le juger par comparaison ? Mêlez-le avec d'autres enfans, & laissez-le faire. Vous verrez bientôt lequel est le plus vraiment formé, lequel approche le mieux de la perfection

de leur âge. Parmi les enfans de la ville, nul n'est plus adroit que lui, mais il est plus fort qu'aucun autre. Parmi de jeunes paysans, il les égale en force & les passe en adresse. Dans tout ce qui est à portée de l'enfance, il juge, il raisonne, il prévoit mieux qu'eux tous. Est-il question d'agir, de courir, de sauter, d'ébranler des corps, d'enlever des masses, d'estimer des distances, d'inventer des jeux, d'emporter des prix ? on diroit que la nature est à ses ordres, tant il sait aisément plier toute chose à ses volontés. Il est fait pour guider, pour gouverner ses égaux : le talent, l'expérience lui tiennent lieu de droit & d'autorité. Donnez-lui l'habit & le nom qu'il vous plaira, peu importe; il primera par-tout, il deviendra par-tout le chef des autres; ils sentiront toujours sa supériorité sur eux. Sans vouloir commander il sera le maître, sans croire obéir ils obéiront.

Il est parvenu à la maturité de l'enfance, il a vécu de la vie d'un enfant; il n'a point acheté sa perfection aux dépens de son bonheur : au contraire, ils ont concouru l'un à l'autre. En acquérant

toute la raiſon de ſon âge, il a été heureux & libre autant que ſa conſtitution lui permet de l'être. Si la fatale faux vient moiſſonner en lui la fleur de nos eſpérances, nous n'aurons point à pleurer à la fois ſa vie & ſa mort, nous n'aigrirons point nos douleurs du ſouvenir de celles que nous lui aurons cauſées; nous nous dirons; au moins il a joui de ſon enfance; nous ne lui avons rien fait perdre de ce que la nature lui avoit donné.

Le grand inconvénient de cette premiere éducation, eſt qu'elle n'eſt ſenſible qu'aux hommes clairvoyans, & que dans un enfant élevé avec tant de ſoin, des yeux vulgaires ne voyent qu'un poliſſon. Un Précepteur ſonge à ſon intérêt plus qu'à celui de ſon Diſciple, il s'attache à prouver qu'il ne perd pas ſon tems & qu'il gagne bien l'argent qu'on lui donne; il le pourvoit d'un acquis de facile étalage & qu'on puiſſe montrer quand on veut; il n'importe que ce qu'il lui apprend ſoit utile, pourvu qu'il ſe voye aiſément. Il accumule ſans choix, ſans diſcernement, cent fatras

tras dans sa mémoire. Quand il s'agit d'examiner l'enfant, on lui fait déployer sa marchandise, il l'étale, on est content, puis il replie son balot & s'en va. Mon Eleve n'est pas si riche, il n'a point de balot à déployer, il n'a rien à montrer que lui-même. Or un enfant, non plus qu'un homme, ne se voit pas en un moment. Où sont les Observateurs qui sachent saisir au premier coup d'œil les traits qui le caractérisent? Il en est, mais il en est peu, & sur cent mille peres, il ne s'en trouvera pas un de ce nombre.

Les questions trop multipliées ennuient & rebutent tout le monde, à plus forte raison les enfans. Au bout de quelques minutes leur attention se lasse, ils n'écoutent plus ce qu'un obstiné questionneur leur demande, & ne répondent plus qu'au hasard. Cette maniere de les examiner est vaine & pédantesque; souvent un mot pris à la volée peint mieux leur sens & leur esprit que ne feroient de longs discours: mais il faut prendre garde que ce mot ne soit dicté ni fortuit. Il faut avoir beaucoup de jugement soi-même pour apprécier celui d'un enfant.

J'ai ouï raconter à feu Milord Hyde, qu'un de ses amis revenu d'Italie après trois ans d'absence, voulut examiner les progrès de son fils âgé de neuf à dix ans. Ils vont un soir se promener, avec son Gouverneur & lui, dans une plaine où des Ecoliers s'amusoient à guider des cerfs-volans. Le pere en passant dit à son fils, *où est le cerf-volant dont voilà l'ombre?* sans hésiter, sans lever la tête, l'enfant dit; *sur le grand chemin.* Et en effet, ajoutoit Milord Hyde, le grand chemin étoit entre le soleil & nous. Le pere à ce mot embrasse son fils, & finissant-là son examen, s'en va sans rien dire. Le lendemain il envoya au Gouverneur l'acte d'une pension viagere outre ses appointemens.

Quel homme que ce pere là, & quel fils lui étoit promis? La question est précisément de l'âge: la réponse est bien simple; mais voyez quelle netteté de judiciaire enfantine elle suppose! C'est ainsi que l'Eleve d'Aristote apprivoisoit ce Coursier célebre qu'aucun Ecuyer n'avoit pu dompter.

Fin du premier Volume.